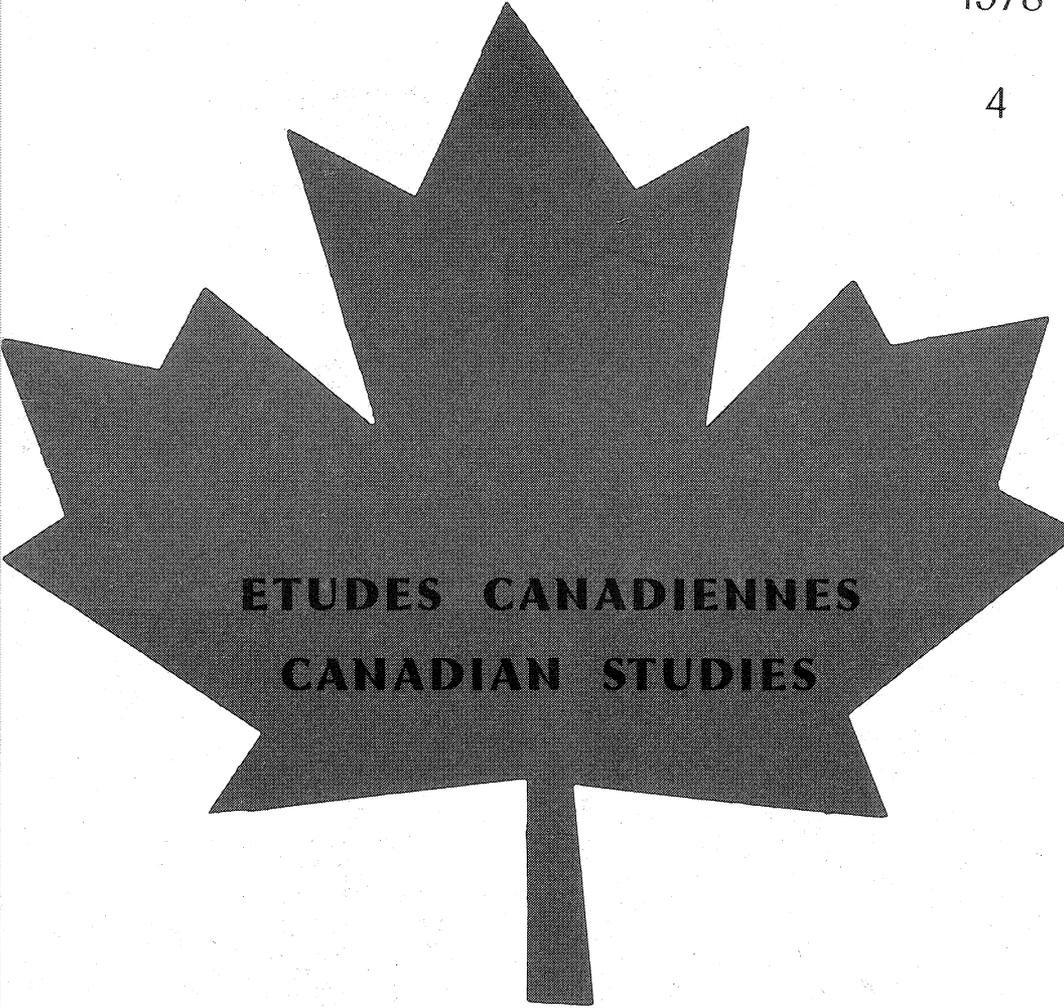


**Association Française des Études Canadiennes
(A. F. E. C.)**

1978

4



**ETUDES CANADIENNES
CANADIAN STUDIES**

*BULLETIN INTERDISCIPLINAIRE DES ETUDES
CANADIENNES EN FRANCE*

ASSOCIATION FRANÇAISE D'ÉTUDES CANADIENNES

MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME D'AQUITAINE

Domaine Universitaire 33405 TALENCE — France

L'ASSOCIATION FRANÇAISE D'ÉTUDES CANADIENNES s'est constituée à Paris, le 13 mai 1976. Elle a pour but la promotion des études canadiennes en France. Elle est ouverte à toute personne, physique ou morale, qui désire œuvrer dans ce sens, quelle que soit sa profession ou sa nationalité. Toute demande d'adhésion doit être présentée par un membre actif, et agréée par le conseil d'administration.

L'Association française d'études canadiennes est pluridisciplinaire, et elle organise des colloques pluridisciplinaires, Bordeaux 16-19 mars 76; géographie, Paris 14 décembre 76; histoire, Paris 18 janvier 77; littérature, Paris 9-10 décembre 77.

COMPOSITION DU BUREAU

- Président :* Pierre GEORGE (Université de Paris I, géographie)
Vice-Présidents : Auguste VIATTE (Université de Zurich, littérature)
Jean-Claude BUCHOT (Université de Grenoble III, sciences sociales)
Secrétaire : Pierre GUILLAUME (I.E.P. de Bordeaux, histoire contemporaine).
Trésorier : Jean-Michel LACROIX (Université de Bordeaux III, anglais)
Publications : Régis DURAND (Université de Lille III, américain).

La cotisation à l'AFEC. (Canada \$ 17.00, France 60 francs) comprend le service gratuit d'**ÉTUDES CANADIENNES** (1978, N^{os} 4 et 5).

Comme toute association à buts non lucratifs, l'AFEC. accepte les cotisations de soutien, de montant libre, et accueille ainsi des membres d'honneur.

Les cotisations sont à faire parvenir :

à Jean-Michel LACROIX, 6 rue Jean Racine, 33170 GRADIGNAN
(sous forme de chèque postal ou bancaire).

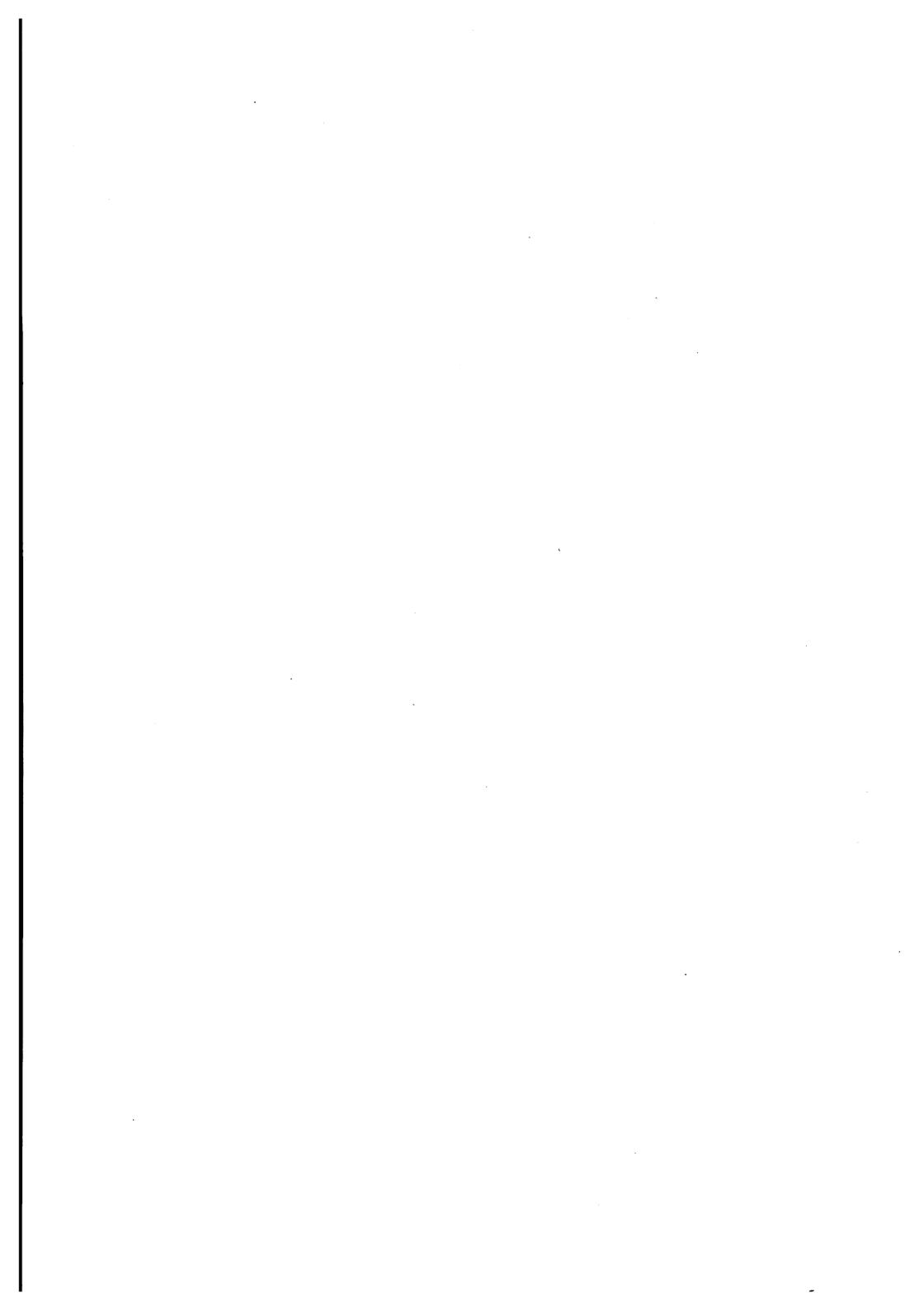
L'A.F.E.C. a organisé à Paris les 9 et 10 décembre 1977 dans les locaux du Centre d'Histoire de l'Amérique du Nord de l'université de Paris I un colloque sur "la pluralité ethnique canadienne et la littérature". La plupart des communications faites à ce colloque sont rassemblées dans ce numéro et lui donnent son unité thématique.

Nous espérons pouvoir publier dans le n° 5 les conférences faites par nos amis canadiens dans le cadre du colloque "Idéologie et Vie Politique" organisé par l'université York les 4, 5 et 6 octobre 1977.

Nous faisons à nouveau appel à nos membres et à ceux qui, universitaires ou non-universitaires, s'intéressent au développement des études québécoises et canadiennes pour qu'ils nous communiquent articles, notes de lectures et comptes rendus d'activités. Ainsi ce bulletin de liaison remplira mieux l'une de ses fonctions qui est de faire connaître en France et hors de France ce que nous faisons dans le champ des
Études Canadiennes.

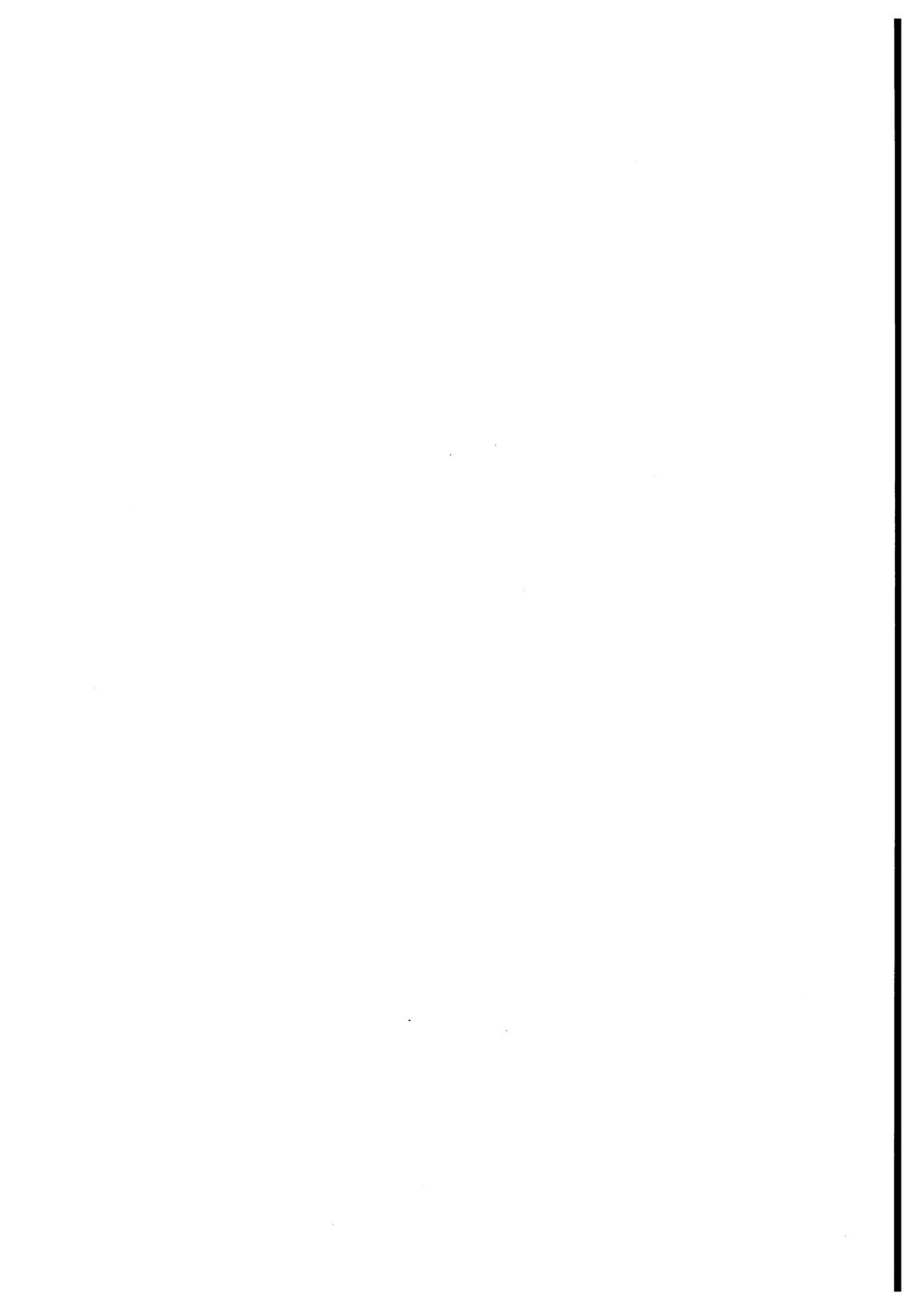
R. DURAND

P. SPRIET



S O M M A I R E

Madeline DUCROCQ-POIRIER	
Indiens et Esquimaux dans l'œuvre romanesque d'Yves Thériault	5
Josiane BORNSTEIN	
Antagonisme ethnique ou le complexe de Caïn dans l'œuvre de Réjean Ducharme	11
Marie-Lyne PICCIONE	
Le racisme de la peur. Etude de Medium Saignant de Françoise Loranger	19
Jean MARMIER	
Les personnages anglophones dans le théâtre québécois	27
Patricia MORLEY	
Wiseman's Fiction : Out of Pain, Joy	41
Françoise PERROTIN	
Les deux solitudes de Noah Adfer	51
Hélène MARCHESSOU	
Identité et méconnaissance ou reconnaissance de l'altérité chez Margaret Laurence, Léonard Cohen, Joe Rosenblatt et A.M. Klein	65
Pierre SPRIET	
Le renouveau littéraire contemporain au Canada anglais	77
Michael GREENSTEIN	
The Language of the Holocaust in The Rich Man	85
Pierre GUILLAUME	
Montaigne et Shakespeare. Réflexions sur le voyage du Président Aurioi au Canada en avril 1951	97
Howard L. SINGER	
Le Parti Québécois : a Party-Movement	121
Notes de lecture : C.R. LA BOSSIERE	
John Buell : Playground	131



INDIENS ET ESQUIMAUX DANS L'OEUVRE ROMANESQUE D'YVES THERIAULT

par Madeleine DUCROCC - POIRIER

Les romanciers canadiens-français se sont longtemps désintéressés des Indiens et des Esquimaux dont les images, stéréotypées par les relations du 18ème siècle et les romans dits historiques du 19ème siècle, n'incitaient pas à plus de curiosité un public dont le goût littéraire restait des plus conventionnels. Pour lui, l'Indien, sans distinction de race, était un guerrier rusé que le Blanc avait terrassé autant par l'eau-de-feu (eau-de-vie) que par les armes et que des missionnaires héroïques avaient converti, quelquefois au prix de leur vie ; quant à l'Esquimau, il le tenait pour un être primitif, uniquement préoccupé de sa subsistance et sans subtilité.

Le livre du R-P Duchaussoy, intitulé **Aux glaces polaires**, couronné en 1926 par l'Académie française n'avait pas modifié ces conceptions élémentaires, bien qu'il apportât une vision plus précise de la mentalité et du comportement de ces deux ethnies minoritaires. Et c'est pourquoi l'on retrouve encore en 1938 dans **les Engagés du grand portage** de Léo-Paul Desrosiers, l'image traditionnelle et gratuite des Indiens, bien que l'auteur fût un romancier passionné d'histoire. Dix ans plus tard paraît **Le Rêve de Kamalmouk**, ouvrage assez documenté sur les coutumes et le langage des Tsimyans, écrit par un anthropologue et qui ne constitue pas véritablement un roman.

Seul, Yves Thériault nous a offert d'authentiques romans sur les Indiens et les Esquimaux. Les principaux, publiés à intervalles réguliers depuis vingt ans sont : d'une part, **Ashini** en 1960, **Le Ru d'Ikoué** en 1963, **Mahigan et N'Tsuk** en 1968, d'inspiration indienne ; d'autre part, **Agaguk** en 1958, **Tayaout, fils d'Agaguk** en 1969 et **Agoak, l'héritage d'Agaguk** en 1975, d'inspiration esquimaude (notons en passant que le succès des romans esquimaux d'Yves Thériault a peut être incité Gabrielle Roy à écrire en 1970 **La Rivière sans repos** et les trois nouvelles esquimaudes qui accompagnent ce texte, après un séjour effectué en Ungava car jusque-là l'auteur de **Bonheur d'occasion** ne s'était préoccupée dans son œuvre que du petit peuple québécois ou manitobain).

Sans doute, Yves Thériault était-il plus motivé dans ce choix romanesque que les autres écrivains canadiens d'expression française :

d'ascendance indienne - ce dont il était fier - il a toujours éprouvé dans son subconscient, a-t-il dit, "une continuelle contestation qui, interprétant d'une certaine façon les blocs minoritaires face aux blocs majoritaires"; aspire à la parole pour frapper l'imagination du lecteur et éveiller son intérêt pour les Esquimaux, ou Inuit, et les Indiens. En outre, il a séjourné parmi ceux-ci et fut chargé en 1965 du Service des Affaires Culturelles au Ministère fédéral des Affaires indiennes et du Grand Nord canadien. Sans prétendre à jouer un rôle de porte-parole, il est qualifié pour parler de ces citoyens canadiens encore marginaux qui peuplent une large portion du territoire canadien, -près de 40 %- où les Blancs n'ont, pour l'instant, que peu pénétré : c'est la forêt profonde où les Algonquins (25 %) qui ont refusé d'habiter dans une réserve, continuent d'être nomades, vivant essentiellement de la chasse, de la pêche, du piégeage des animaux à fourrure et de la cueillette des baies, parcourant de vastes étendues (l'écoumène d'exploitation d'un trappeur est de 1 250 km² en moyenne), grâce à leurs canots d'écorce, l'été, aux raquettes, l'hiver s'ils n'ont pas encore les moyens de s'offrir le "tobogan auto-moteur" appelé également motoluge ou motoneige. C'est aussi la banquise arctique, le muskeg marécageux, le pergélisol où se sont maintenus quelques dizaines de milliers d'Esquimaux (qui côtoient, d'ailleurs, les Indiens dans l'Ungava).

Ici et là, l'Indien et l'Inuk sont partie intégrante de la nature et Thériault nous le montre de façon saisissante ; jamais il ne décrit pour le plaisir de décrire, il nous restitue les lieux dans le regard de ceux qui s'y trouvent, dans leur façon de s'approprier la nature en la respectant, n'en tirant que leur stricte subsistance et sans la dégrader. Ils ont physiquement besoin d'elle, à l'exemple d'Ashini qui se sent revivre en retrouvant "les grands pins noirs, les sapins plus trapus, les épinettes, les bois francs épars parmi les conifères" dans les parages du lac Quinokapau, qui constituent "un bois d'hiver à chasser à l'aise et un bois d'été d'une merveilleuse richesse" ; lièvres, renards, visons, pécans et loutres y pullulent à l'instar du chevreuil et de l'original. Les Montagnais nomades du Nord du Québec vivent en familiarité étroite avec cette forêt dont ils connaissent, comme Mahigan et Ikoué, "les trous, les creux, les émergences, les élévations, la moindre fondrière, les ravins, vallonnements, pentes et courbes de montagnes", relate Yves Thériault. Les Esquimaux, notamment les errants de ses romans sont pareillement attachés à leur Arctique, à ce "Sommet de la Terre" qu'ils ont appelé Nunassiacq qui veut dire "pays magnifique" dans la langue des Inuit. Pour ces êtres rebelles à la vie communautaire trop organisée, elles sont magnifiques, les étendues infinies, désertes, inhospitalières, parcourues de vents implacables, et secouées de

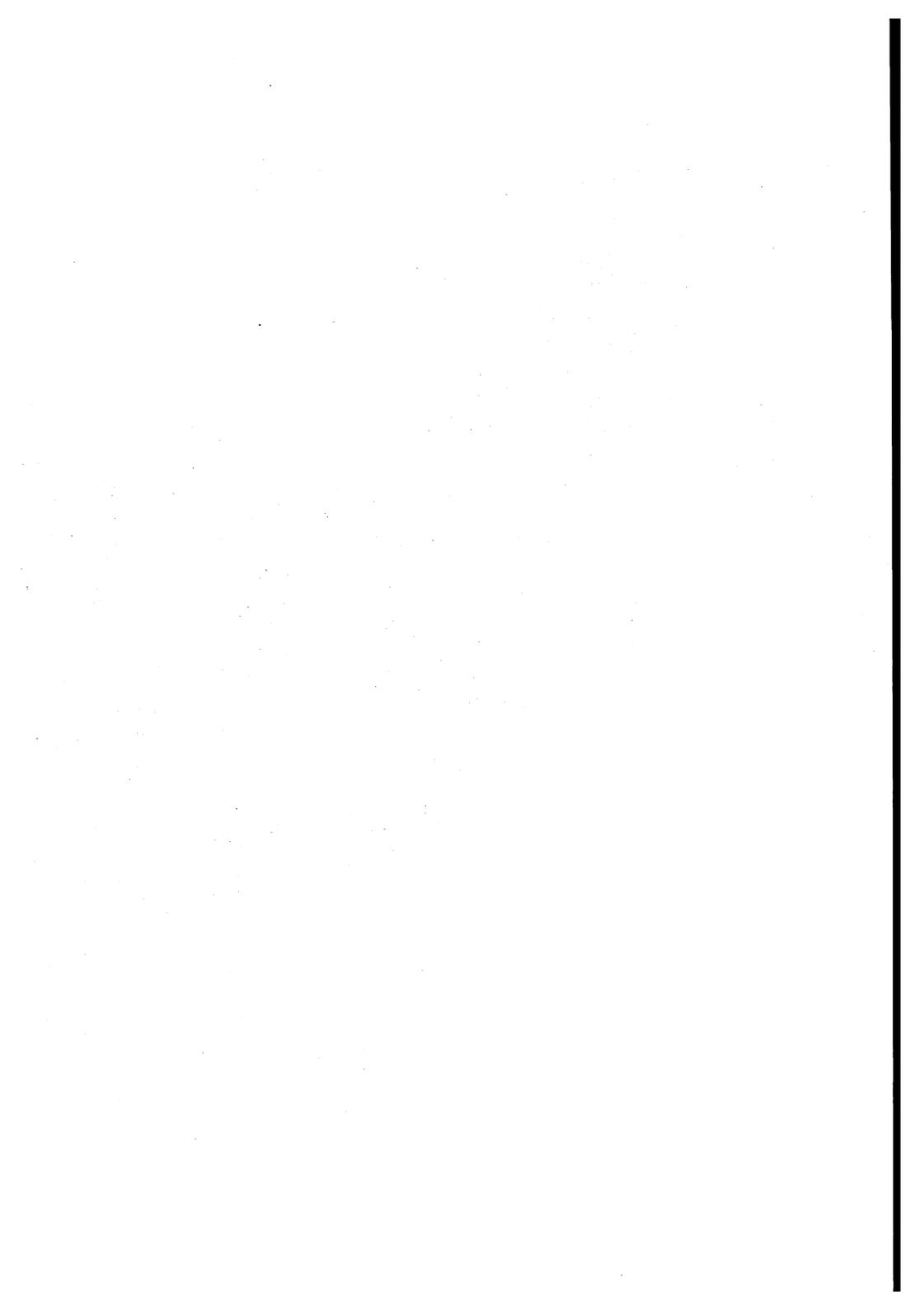
tempêtes, mais qui leur dispensent le phoque, le morse, l'ours, la baleine et l'omble. Thériault ne nous parle que de ces irréductibles et non pas de ceux qu'on a regroupés et que lancine souvent la nostalgie des grands espaces uniformes dont ils faisaient partie auparavant. Quand Iriook, engoncée dans son costume en peau de caribou à deux épaisseurs de fourrure, s'active au ras du sol à la construction d'un igloo ou au dépeçage d'une baleine, elle apparaît vraiment comme un élément de ce paysage que son regard perçant scrute inlassablement. Car elle sait en déchiffrer les moindres aspects, tout comme Ikoué a "saisi l'idiome" des courants invisibles et des clapotis d'eau en lequel s'exprime "le code secret que révèle l'eau possédée à son possesseur selon la nature". A l'écoute de la nature, l'Abenaki, "cheveux tressés à chaque tempe, haut visage placide, regard impénétrable" apprend une toute autre science que celle que l'on dispenserait à ses enfants s'il se résignait à s'installer dans une réserve pour ne plus s'entendre dire "Va-t-en maudit sauvage" ! Mais cette science n'est révélée qu'à celui qui fait corps avec la nature et s'interdit d'en déranger l'ordonnance ; science précieuse puisqu'elle introduit au Grand Kijémanito pour l'Indien et à un sens aigu et perspicace de l'orientation chez l'Inuk qui chemine «à petite portée des meilleurs vents, avec des gestes de halbran rasant la dune» pour profiter des lignes de vent qui balayent, sculptent, hissent" cette continuité de neige. . . sans horizon, sans presque de repère".

Cette conjonction de l'homme et de la nature a modelé la mentalité et les modes de vie des Indiens et des Esquimaux, ce dont les personnages de Thériault nous font prendre également conscience. Nous voyons comment l'Inuk "trop habitué au vent qui emporte tout", résiste "mal aux forces et aux impulsions" et imite volontiers son voisin ; ainsi, il a suffi qu'Agaguk consentît à vendre à un Blanc une statuette de stéatite verte pour que le reste de la tribu se débarrassât de ses sculptures, perdant du même coup le pouvoir magique que les ancêtres avaient conféré à ces objets rituels et de la contemplation desquels, nous dit Thériault, ils avaient "tiré pendant si longtemps force et continuation" grâce à la connaissance millénaire insufflée "par les esprits qui parcourent l'espace du ciel, les masses neigeuses et le fond des mers". Ce dépouillement sacrilège voue les Inuit au malheur et Agaguk sera châtié. En effet, dans trois des quatre romans esquimaux d'Yves Thériault, il y a mort d'homme ; mais il s'agit de morts individuelles, provoquées par la vengeance ou tenues pour de justes châtements, car on n'aime pas la guerre chez les Esquimaux ; pas plus d'ailleurs que chez les Indiens évoqués dans les ouvrages dont ils sont les héros. Ces Indiens, pure race, inscrits

sur une "liste de bande" ne sont pas principalement belliqueux. Ils savent, d'ailleurs, que toute violence serait dérisoire pour faire triompher leurs légitimes revendications d'une reconnaissance culturelle et territoriale. Il est significatif que ce soient les Indiens les plus âgés qui se chargent de la contestation. N'Tsuk, la vieille Montagnaise issue de la "Grande Race", celle des Cris et qui porte ce nom de la "loutre agile et gambadante" rappelle avec accablement que les Indiens "se sont laissés leurrer par les Blancs" en se laissant persuader de vivre comme eux pour s'apercevoir ensuite "qu'ils ne sont plus des Indiens . . . et ne sauraient par quel chemin passer pour le redevenir". Le même sentiment d'avoir été dupés perce chez Ashini qui prétend "qu'il eût été louable de laisser croître un troisième peuple de race autre, de langue différente, capable d'enrichir le pays de ses traditions, de ses sagesses et de son intelligence". Il condamne tout ensemble la réserve, "symbole de ségrégation", et l'intégration qui se propose d'absorber un peuple jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus de lui "qu'un souvenir et les mensonges odieux des manuels d'histoire". De même, dans **Tayaout, fils d'Agaguk**, c'est la vieille Iriook qui déplore la cession des statuettes magiques, prophétisant : "Désormais, les Blancs nous tiennent. On les verra accourir. Ils organiseront tout, ils décréteront comment doivent se sculpter les pierres. Nous deviendrons des artisans et ils seront les commerçants . . . Nous deviendrons plus que jamais leurs esclaves. Ils nous enseigneront à posséder des choses dont nous nous sommes passés depuis des millénaires et nous deviendrons tout autant esclaves de ces possessions . . . Il en sera fini de nous". Reproche de poids quand l'on sait que l'Esquimau était dépourvu de l'instinct de propriété avant d'avoir été "civilisé".

Bien qu'Yves Thériault se défende d'avoir délibérément dressé un réquisitoire contre ce qu'on appelle volontiers "la canadienisation technique" des Inuit et des Indiens, il nous fait toucher par le biais de ses romans au drame des minoritaires en voie d'intégration. Et là réside le second mérite de ses livres. Provoquant la sympathie pour ceux qui refusent désespérément d'être assimilés totalement comme l'ont été par exemple les Indiens Agniers du Haut-Canada, il oblige son lecteur à prendre en considération, à ne plus esquiver des problèmes qui ne le concernent pas directement mais qui sont néanmoins de son pays. Son talent de conteur lui en facilite l'exploitation dramatique, particulièrement heureuse lorsqu'il recourt à la technique des personnages parallèles (par exemple N'Tsuk et la femme blanche à qui l'Indienne est censée s'adresser) ou à celle du dédoublement de personnages (c'est le cas d'Agoak "passé d'un coup d'une attitude d'Inuk évolué à celle, atavique, de celui

qui remet tout en question, laisse tomber les savoirs inutiles, cultive ses instincts et froidement survit par ses propres moyens"). C'est peut-être bien grâce à Yves Thériault que le grand public - qui a fait un prodigieux succès à ses romans d'inspiration indienne et esquimaude - a pris conscience de la spécificité indienne et esquimaude et de l'infériorité sociale de ces deux peuples qui ont été les premiers habitants du Canada et dont la situation commence à inquiéter la bonne conscience nord-américaine. Sans intention polémique, Yves Thériault, écrivain puissant et parfaitement indépendant, a obtenu ce résultat.



ANTAGONISME ETHNIQUE OU LE COMPLEXE DE CAIN DANS L'OEUVRE DE REJEAN DUCHARME

par Josiane BORNSTEIN

“La vie, la vraie vie est intérieure, toute intérieure” (1-3) ; ce leitmotiv des héros de Ducharme nous engage à interpréter ses œuvres dans un sens strictement affectif ou existentiel ; pourtant les préoccupations sociales n’en sont pas exclues : la dédicace du **Nez qui voque** à Iberville, l’exergue d’Edouard Montpetit dans **L’Hiver de force** prouvent que Ducharme écrit aussi pour que “nous (les Canadiens français) soyons, dans une société qui en partie n’est pas la nôtre, des égaux que l’on respecte et chez qui l’on est forcé de reconnaître des qualités de race et d’intelligence victorieuse”.

Il est donc légitime d’écouter cet avertissement de l’auteur pour rechercher les clefs d’une problématique québécoise dans ces livres où se révèle : une société confuse, une société dangereuse qui menace d’anéantir l’ethnie à laquelle appartiennent les héros et pour finir : une société déchirée entre les deux pôles d’une fraternité difficile.

On remarquera d’abord dans l’œuvre de Ducharme : le fouillis social. Les récits de Ducharme privilégient les rapports de couples amoureux ou amicaux mais leurs échappées sur la réalité politique, pour être brèves, n’en sont pas moins pénétrantes.

Ils nous rendent compte d’un trait propre à la société canadienne, le fourmillement ethnique qui ne s’est pas encore fondu dans l’unité nationale. Ainsi les personnages secondaires et principaux se rattachent à dix-neuf origines différentes.

De surcroît, plusieurs peuples se distinguent par leur allure et leurs mœurs. Esquimaux et Indiens sont présentés, non sans ironie, comme des sauvages robustes, rusés et cruels (1-3) ; les Italiens se remarquent à leur manière de flâner dans les rues, à leur attachement à la famille et aux enfants (3-5). Et si certains émigrés riches, comme les Belges (5), adoptent facilement les valeurs des “avidés de dollars”, quelques Québécois en revanche, se raccrochent à leur francophonie en se singularisant par leurs vêtements et leur langage (3). Chacun ajoute donc une touche particulière à cette mosaïque sociale composée de blocs impénétrables.

Les cloisonnements géographiques renforcent l’impression d’amalgame. L’existence de quartiers : quartier juif, rues d’émigrés pauvres,

riches résidences de Westmount, hautes clôtures des maisons anglaises, achèvent cet univers de ghettos (4-5) ; d'ailleurs le mot est prononcé à trois reprises dans le dernier roman de Ducharme. Ainsi les populations étrangères se côtoient dans un climat de racisme latent.

En effet les tensions sociales sont fréquemment ressenties comme des tensions raciales. Ce n'est pas un simple concierge qui réprimande André et Nicole, mais le **Lituanien** (4-9) ; dans **Le Nez qui voque** le héros en arrive aux mains avec son patron, et conclut : "je n'aime pas me faire casser la gueule par un grec".

A vrai dire ces gens venus de tous les coins du monde communiquent mal ; Grecs, Italiens et Lituanien "écorchent" ou "bredouillent" l'anglais (3) ; "on ne comprend pas ce qu'il dit", revient comme un refrain dans la bouche des protagonistes (2-3-4). En fait cette situation aggrave le malaise lié à la crise d'identité que se pose tout le peuple québécois. Mille Milles l'analyse très justement : "il se fait des nœuds dans mes nerfs, quand je les entends parler en grec et en latin. Vraiment quelquefois c'est intenable, irrespirable, **dévisageant**"(9) ; voilà, exprimée par ce dernier terme, la menace de perdre une identité déjà incertaine. Il s'y ajoute le sentiment de déracinement qui a fait souligner à Jean Ethier-Blais le caractère juif de la littérature québécoise (6) : "Vous me sentez étranger à vos langues et vous les parlez quand même. C'est comme si vous m'exiliez de mon propre pays", déclare Mille Milles (3).

D'ailleurs, être étranger à sa patrie s'affirme comme une constante chez les personnages de Ducharme ; Bérénice en est l'exemple le plus frappant car elle n'est jamais chez elle (1). "Follement heimatlos", ces êtres cherchent à s'ancrer dans un passé ou une terre à la suite d'une longue errance, puis se replient fréquemment dans une patrie spirituelle : leur nostalgie de la mère et de l'enfance.

Chaque œuvre traduit donc à sa manière le malaise social qui pèse sur le peuple canadien-français : l'étrangeté d'un milieu dans lequel on ne se reconnaît pas ; l'étrangeté d'un "pays sans bon sens", dont le héros, lui-même en crise, préfère s'isoler car pour lui : "dehors tout grouille, tout se mêle et nous confond" (3).

Néanmoins, ce déconcertant fouillis ethnique qui correspond bien à une réalité canadienne, s'estompe en seconde lecture à l'avantage d'un conflit plus profond : celui qui oppose les souches anglophones et francophones. C'est donc cet antagonisme qui apparaît ensuite dans l'œuvre de Ducharme.

La domination anglaise s'affirme d'abord sur le plan économique. Les Anglais possèdent les richesses et gèrent le pays en patrons impitoyables. Vincent constate : "la clique presbytérienne (peut) embaucher et débaucher à sa guise, payer des salaires de misère, faire la pluie et le mauvais temps" (5). Ils organisent la prolétarianisation des "habitants", qui perdent leurs derniers biens en allant travailler à l'usine (3-5).

Et si nous rencontrons de riches Québécois : Catherine de **l'Hiver de force**, le gros Bill des **Enfantômes**, la plupart des héros vivent au jour le jour, dans un milieu indigent.

Ainsi, l'ethnie francophone perd pied sur le plan des richesses et alimente de surcroît, la puissance économique des anglophones dont l'empire s'impose également sur le plan linguistique. Il se produit en effet une véritable lutte des langues dont le français sort déformé, envahi, dominé. Les vocables étrangers s'insinuent dans les propos des personnages. Ainsi, le Bonhomme Bolduc ne fait jamais de faute de français, ironise André, quand il demande : "un hamburger all-dressed pas de relish à la waitress de la luncheonette du Dominion Supermarket des Galeries d'Anjou" (4). Enfin plusieurs de ces livres dénoncent le règne de l'anglais comme langue de travail. **Les Enfantômes** font saisir toute la honte du peuple québécois par le témoignage de la petite Renée Mortelle qui n'ose pas avouer le métier de sa mère, tant l'anglais le ridiculise : elle est "pisseuse" à la Dominion Textiles de Vallée-Fil, c'est-à-dire "rattacheuse des brins (pièces) qui se rompent en sortant des rouleaux" ; intégré à la langue française, le mot prend un tour argotique et scatologique des plus humiliants.

Cette corruption linguistique aboutit à un marasme : les personnages de ces romans parlent et comprennent mal leur propre langue. Fériée s'exprime dans un français "dyxlectique, rhotaciste, nègre", où tous les mots sont déformés (5). Il s'agit bien d'un français de colonisé, de **nègre**, victime d'acculturation. Bien sûr, les narrateurs cherchent des issues ; ils ne manquent pas l'occasion de se moquer de l'anglais par des traductions littérales d'un comique irrésistible ; ainsi, cette coupure du **Time Magazine** devient : "Avec l'aimable Grace Kelly elle-même pour jouer la partie de la fille-étoile-de-l'écran d'un étendeur de briques américain tourné millionnaire", ce qui était au départ : "to play the part of the screenstar daughter of an American bricklayer turned millionaire" (5). Outre l'"huronie", ces personnages pratiquent la vigilance : André et Nicole, correcteurs d'épreuves, luttent à leur manière contre la dégradation du français littéraire (4) ; à moins qu'ils ne consolident des voies nouvelles : ainsi les expressions idiomatiques se font de plus en plus fréquentes dans les derniers romans, et **Les Enfantômes** systématisent la graphie phonétique de l'accent québécois. La langue devient donc l'affirma-

mation d'une identité qui se forge.

Mais ces formules ne suffisent pas à conjurer l'imminence d'une assimilation, car entre ces ethnies, c'est à qui avalera l'autre. Les Canadiens français eux-mêmes cherchent à intégrer les populations minoritaires : Mille Milles récupère Ivugivic qu'il rebaptise Chateaugué, achevant de déposséder la fillette qui a déjà oublié sa langue maternelle (3). Il s'instaure une dialectique de l'avalé que Bérénice établit en préparant le titre du livre : "je suis englobante et englobée, je suis l'avalée de l'avalé" (1). En effet tout le peuple canadien disparaît dans le gouffre béant de l'américanisme : "Qui au Canada n'est pas de la race des hot-dogs, des hamburgers, du bar-b-q, des chips, des toasts, des buildings, des stops, du **Reader's Digest** ?" énumère Mille Milles accablé (3).

Or l'ethnie francophone, plus menacée que sa rivale qui n'y perd pas son moyen d'expression, ressent cette dégradation comme le commencement de sa fin, ainsi que le prouve le thème, discret mais obsédant, du génocide : la famille de Gloria, décimée par les nazis (1), les Indiens, les Esquimaux (1-3), semblent prophétiser sa propre dissolution ; n'a-t-elle pas déjà commencé quand les Anglais ont fait prendre la pilule aux Québécoises qui produisaient trop de main d'œuvre, comme le dénoncent **Les Enfantômes** ?

Cette angoisse d'être assimilé trouve son illustration poétique dans les images complémentaires de l'avalement et de l'enlèvement, profondément intégrées au monde imaginaire de l'auteur. L'avalement s'impose dès les premières pages du récit de Bérénice et lui donne son titre (1) ; il met un point final à **La Fille de Christophe Colomb** quand les animaux absorbent, en la dévorant, l'humanité toute entière.

En même temps, les héros luttent contre le mou et le visqueux qui menace de les engoutir : on se souvient de l'anthithèse qu'établit Bérénice entre l'enfant dur et l'adulte mou, visqueux, fertile, à éviter comme les sables mouvants qui rappelle les "glaisières profondes, les abîmes marécageux" tant redoutés par Mille Milles (1-3). Or comment ne pas élargir ces propos à leur dimension sociale quand ils reprennent presque mot pour mot l'analyse politique de **L'Oedipe colonial** réalisée par Pierre Maheu en 1964, c'est-à-dire deux ans avant le premier livre de Ducharme ? Voici le texte : "La dépersonnalisation, c'est cette bouillie sociale qui menace de nous engoutir dans les sables mouvants de la mère. Notre crainte, notre hantise, c'est l'informe, c'est d'être **bouffés**" (8-9).

Enfin, après la confusion sociale et la peur de disparaître, la

bipolarisation s'impose dans cet univers romanesque.

Ainsi, sur le plan psychologique : tous ces récits s'organisent autour du couple antithétique. Par exemple : Iode, noire et sale, Asie gracieuse et claire (2). Ils incarnent si l'on veut la double postulation beaudelairienne qui pousse le héros tantôt vers l'angélisme, tantôt vers le démoniaque. D'ailleurs, l'imagerie poétique reprend fréquemment cette dualité, comme dans ce passage du **Nez qui voque** : "j'attends que notre amitié ait vaincu, qu'elle soit sortie lumineuse de la cime de la montagne blanche, plus blanche que la neige de cette cime. J'attends que notre amitié ait perdu, qu'elle gise défaite dans l'eau boueuse et croupie, que les mouches vertes du marais aient fini de manger ses chairs pourries". Donc, même quand le sujet ne concerne pas le domaine social, la bipolarité qui domine l'organisation du Canada, se reflète dans les structures mentales et imaginatives des narrateurs.

D'autre part, il est significatif que Vincent Falardeau évoque, rapidement mais à plusieurs reprises, la tragédie des pays coupés en deux par la politique : l'Indochine, les Balkans, l'affaire du canal de Suez et les événements de Budapest en 1956 (5). Par ailleurs, la fin du voyage de Bérénice (1) se situe dans un pays qui vit, plus cruellement encore que le sien, l'antagonisme de deux peuples frères (Arabes et Israéliens, tous les deux sémites), mais ennemis par la religion, la langue et les visées territoriales.

Parallèlement, les héros vivent cette fraternité difficile à l'intérieur de leur propre famille. Dans chaque histoire, on assiste à une recherche systématique de l'amitié fraternelle. A part Colombe, il n'est pas un protagoniste qui ne soit nanti d'un, sinon plusieurs, frères de sang ou d'adoption. Or leurs sentiments apparaissent dans leur ambivalence. D'un côté, le narrateur ressent pour l'autre un amour qui tourne souvent à la passion, au rêve d'union totale. D'un autre côté, on décèle en lui des pulsions haineuses qui vont jusqu'au désir de voir l'autre mourir ou de le tuer. Iode lance : "j'ai envie, j'ai hâte qu'Asie Azoth meure (. . .), son cadavre est d'avance mon acte" (2). Bérénice va jusqu'à l'assassinat, puisqu'elle utilise le corps de Gloria comme pare-balles (1). Quant aux **Enfantômes**, ils nous offrent une véritable hécatombe : le romancier y fait mourir trois des femmes-sœurs de Vincent (5). Et puis nous trouvons cette phrase de Bérénice : "j'ai hâte qu'Abel se fasse tuer (9) ; certes, elle vise un frère de Constance, mais la référence au récit biblique est trop évidente pour qu'on lui dénie sa valeur de symbole. Par conséquent le héros de Ducharme souffre d'un complexe de Caïn.

Bien sûr, on peut ne voir en ces faits que la révélation d'un inconscient individuel : celui du narrateur. Mais il convient d'en saisir aussi la portée sociale puisque le texte de l'auteur lui-même nous y invite dans **Les Fantômes** où se superposent les schémas familiaux et politiques : le "cœur (de Madeleine) saignait pour son frère doux et bon (son peuple), elle le plaignait de ne pouvoir se défendre contre l'Etat injuste, contre ce père infâme et dénaturé, mais un père tout de même (. . .), un père éternel comme celui de **Caïn et Abel**" (9). L'archétype des frères ennemis sous la tutelle d'un père-Etat, établit donc clairement le lien entre le mythe personnel de Réjean Ducharme et le mythe collectif du Canada fondé sur le déchirement des rivaux fraternels.

Etre avalé ou meurtrier, voici l'alternative pessimiste que proposent ces œuvres. De toutes manières, le héros s'y trouve acculé à une situation névrosante. N'a-t-on pas avancé l'expression de "schizophrénie collective" à propos du Canada (8) ? Les personnages de Ducharme incarnent aussi ce trait puisque dix-sept d'entre eux cèdent à des crises nerveuses ou à des poussées de folie qui vont de la simple dépression, à l'accès de larmes et de désespoir en passant par l'insomnie, le mal de vivre chronique jusqu'aux formes les plus graves de l'autisme. Comme dans **la Forteresse vide** de Bettelheim, ces enfants refusent de manger, de parler, de bouger (10).

Certes, il s'agit là encore de cas individuels, mais on ne peut les dissocier du malaise national qui augmente les problèmes personnels. Par exemple Fériée souffre de ses rapports avec Vincent, mais le milieu qui l'entoure achève de la désespérer (5). D'ailleurs, les protagonistes se retranchent du monde comme ils se coupent de leurs parents. Ils se baptisent "déserteurs sociaux" (4), s'érigent en "République autocratique" (2), vivent en parias (5) ou s'enferment dans leur chambre (3). En tous cas, face à la société ou la famille ils réagissent par une même explosion d'agressivité et d'autodestruction.

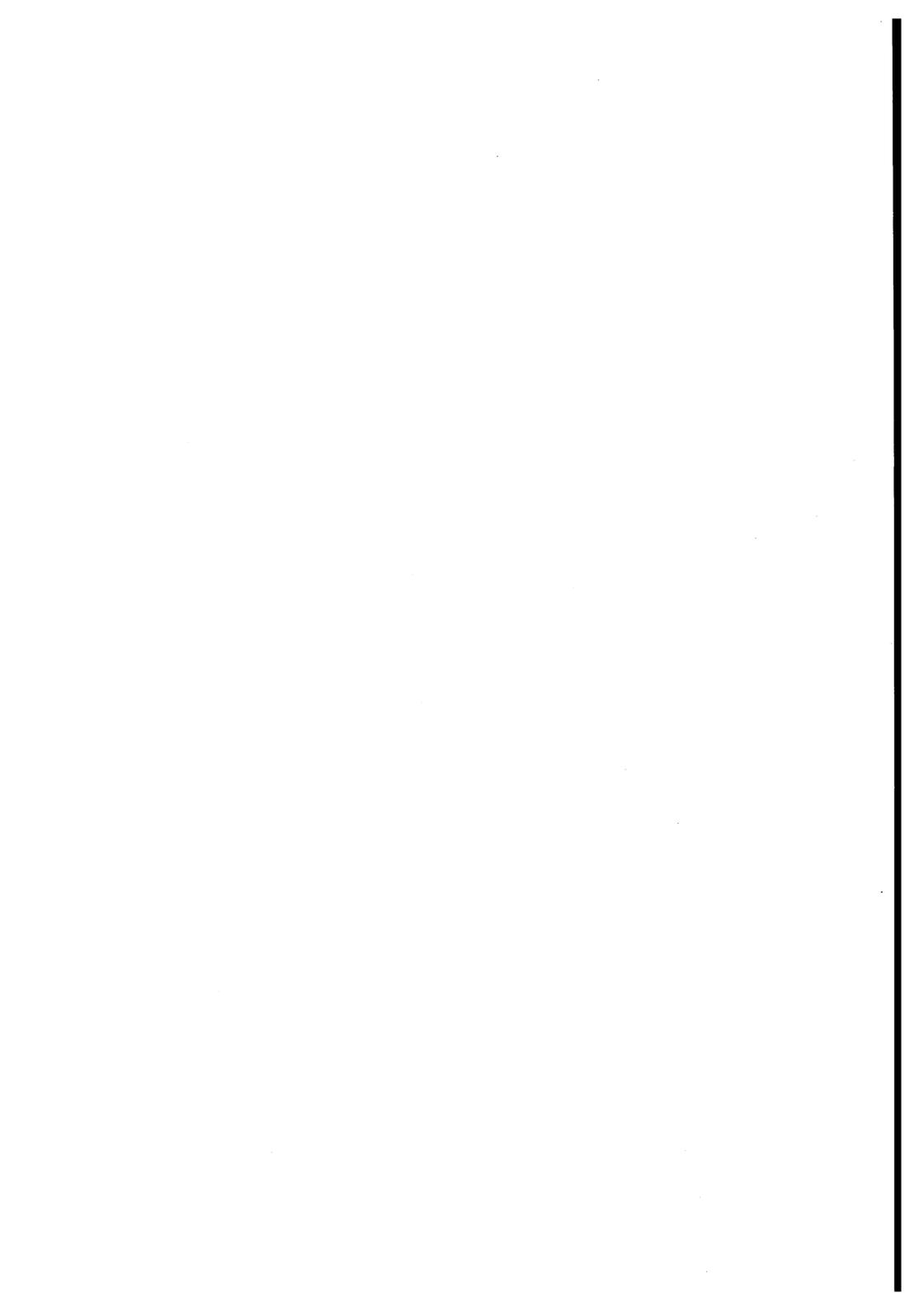
Ainsi, dans les œuvres de Ducharme, le microcosme familial et le macrocosme social se renvoient, par un jeu complexe de miroirs, la problématique canadienne-française. Au cœur du conflit se situe l'antagonisme ethnique qui accentue la confusion sociale puisque contrairement aux Etats-Unis, il n'existe pas un, mais deux modèles nationaux ; de cette rivalité, surgissent aussi les angoisses morbides, le désir de meurtre, le déchirement, la névrose. On se trouve véritablement devant le complexe d'une société.

Néanmoins ces romans, tous antérieurs à 1977, pourraient

dater désormais sur la plan politique car ils ne correspondent plus à l'actualité. Le pessimisme, les solutions extrêmes semblent céder la place à un règlement plus adulte des problèmes. Les rapports avec la communauté anglaise ne se posent plus en termes de lutte destructrice : on négocie une autonomie respectueuse et sans violence. Le rêve des héros de Ducharme paraît maintenant possible : le peuple québécois s'apprête à liquider son complexe de Caïn.

NOTES

- (1) Réjean Ducharme, *L'Avalée des avalés*, Paris : Gallimard, Paris, 1966.
- (2) Réjean Ducharme, *L'Océantume*, Paris : Gallimard, 1968.
- (3) Réjean Ducharme, *Le Nez qui voque*, Paris : Gallimard, 1967.
- (4) Réjean Ducharme, *L'Hiver de force*, Paris : Gallimard, 1973.
- (5) Réjean Ducharme, *Les Fantômes*, Paris : Gallimard, 1976.
- (6) Jean Ethier-Blais, *Le Devoir*, Montréal, 15 Octobre 1966.
- (7) Réjean Ducharme, *La Fille de Christophe Colomb*, Paris : Gallimard, 1969.
- (8) Pierre Maheu, "L'Oedipe colonial", *Parti pris*, Été 1964.
- (9) *C'est nous qui soulignons*.
- (10) Bruno Bettelheim, *La Forteresse vide*, Paris : Gallimard, 1969.



LE RACISME DE LA PEUR : Analyse de MEDIUM SAIGNANT (1) DE FRANÇOISE LORANGER

par Marie-Lyne PICCIONE - Université de Bordeaux III

En période de crise ou de combat, Aristophane, Eschyle, Euripide ont fait du théâtre un forum et mis leur dramaturgie au service de la politique, voire de la polémique. Le jeune théâtre québécois qui ne cache pas son admiration pour le théâtre grec - les Grecs ont tout dit, affirme Michel Tremblay - entre lui aussi dans l'arène. Il est, selon Michel Bélaïr (2), "un nouvel outil de l'affirmation québécoise ou, plus encore, d'après Jacques Ferron, "un appareil de sédition masqué par les feux des projecteurs" (3).

Quant à Françoise Loranger, elle n'hésite pas à écrire : "Je crois que de plus en plus le théâtre se mêlera à ce qui ne semblait pas jusqu'ici le concerner : problèmes collectifs, sociaux, politiques, etc . . . C'est d'ailleurs le seul moyen de le faire enfin descendre dans la rue, accessible au plus grand nombre et vivant de sa vie. Non pas miroir seulement, mais ferment d'action" (4).

Depuis une dizaine d'années environ, il se veut donc instrument de libération collective et nationale, avec pour mission essentielle de dénoncer les injustices et les abus et de se réappropriier les données socio-économiques de la nation québécoise. Dans ce contexte, la réussite purement littéraire ou artistique apparaît comme secondaire, la recherche à tout prix est considérée comme relevant d'un narcissisme dépassé ou, pis encore, d'une véritable trahison. Michel Bélaïr est très net à cet égard : "Il est peut être plus important de dire des choses que de savoir, quitte à se répéter, au lieu d'attendre jusqu'à ce que l'on puisse exprimer les mêmes réalités d'une façon parfaite ; il est des maladroites plus essentielles que certains silences" (5).

C'est dans cette optique qu'il convient de lire **Medium Saignant** : donnée en 1970, en pleine crise nationaliste, après l'affaire Saint-Léonard et le vote de la loi 63, cette pièce veut être la réaction immédiate et quasi primaire à une situation donnée. Elle ne prétend donc, dans son principe, ni à la durée, ni à l'universalité ; elle veut n'être que le cri d'agonie d'un peuple qui, promis à la mort, tenté un moment par elle

comme on peut être tenté par l'oubli total et l'inconscience, choisit pourtant dans un dernier sursaut de se battre et de vivre.

L'auteur à cet égard, est très claire dans la présentation de sa pièce : "**Medium Saignant** est un titre grossier pour une pièce grossière dont le seul but est de témoigner d'une situation qui n'en finit pas de se détériorer et qui ne contient en soi aucune beauté, aucune grandeur. On pourrait sans doute en parler autrement et mieux - mais l'Esprit souffle où il veut et de toute façon, ce n'est pas une raison pour se taire. Bien ou mal, en vers ou en prose, en français ou en joul, il y a des moments où il faut parler. Si vous ne pouvez pas parler, criez" (6).

Outre l'absence d'ambition artistique et personnelle, ce texte met en évidence la parenté de **Medium Saignant** et de la tragédie classique : dans les deux cas, le dramaturge choisit de faire éclater une crise, comme seule issue d'une situation qui s'est éternisée ; dans les deux cas également, l'être humain - écrivain ou personnage - est la proie d'une nécessité inéluctable, d'une fatalité à laquelle il ne lui est plus loisible d'échapper : sans attendre qu'une inspiration élevée lui dicte le chef-d'œuvre auquel il aspire, l'auteur se doit de témoigner par ses paroles, ses sanglots ou ses cris.

La pièce de Françoise Loranger commence sous le signe du fictif, du jeu, voire de l'imposture : du décor aux visages, tout est truqué. En effet, nous nous trouvons un soir, veille du Mardi-Gras, dans une Maison de la Culture de la banlieue montréalaise où les jeunes, en puisant dans leur coffre aux accessoires, ne manquent pas de remarquer la désuétude et l'hypocrisie de leurs symboles nationaux. D'emblée, ils rejettent le nationalisme folklorique de papa, celui de la Saint Jean-Baptiste et de "gentille alouette" :

- "On va leur en faire un Carnaval de toutes les institutions du Québec" (p. 27).

- "Un Mardi-Gras de toutes nos dévotions passées !" (p. 27).

Autre falsification : cette Maison des Jeunes doit abriter le soir même une séance du Conseil Municipal réuni en assemblée extraordinaire. Mais l'ordre du jour semble n'être connu que de quelques initiés qui ont profité de l'absence du conseiller italien pour lancer leur convocation. Mystère, cache-cache, malaise et méfiance sont donc les premiers démons

à présider ce conseil et dans cette pièce très manichéenne ils devront peu à peu et après maintes luttes humaines céder la place aux forces du Bien : apparence contre réalité, folklore contre authenticité, mensonge contre vérité.

La vérité, c'est d'abord la vérité des chiffres : au cours du premier acte, tenant du bilinguisme ou mieux encore de l'unilinguisme anglais et porte-drapeau de la langue française échangent leurs statistiques. C'est ainsi que le lecteur apprend ou réapprend que les Canadiens français ont des revenus qui sont parmi les plus bas du Canada (12ème sur 14), mais qu'ils ont, par contre, le prix d'excellence du chômage. C'est donc sans surprise que le même lecteur découvre que 10 % seulement des Néo-québécois optent pour le français et qu'à ce rythme la langue française n'a plus aucune chance. Mais les faits, si brutaux soient-ils, sont susceptibles de deux interprétations radicalement opposées : Olivier, un enseignant, veut qu'on organise la résistance, tandis que le riche assimilé, Ouellette, préfère lâcher vite et sans douleur ce qui est déjà virtuellement perdu. Les passions s'exacerbent donc, les cœurs se mettent à nu et nous avons sous les yeux un véritable microscope où se lisent en raccourci les réactions éternelles des vainqueurs et des vaincus, des assimilés et des résistants, des colonisateurs et des colonisés.

Peu soucieuse de psychologie, Françoise Loranger a stéréotypé ses personnages qui gagnent ainsi en force et en valeur exemplaire ce qu'ils perdent en nuances et en finesse. Le colonisateur, en l'occurrence Pinkerton, a toute la morgue de sa victoire ; digne héritier de Lord Durham qui en 1839 prônait l'enterrement pur et simple de la langue française, il se refuse, habitant Montréal, la seconde ville française du monde, à comprendre ou à prononcer un seul mot de français. Son sempiternel : "Would you please translate" révèle avec acuité toute l'imposture d'un bilinguisme où tous les efforts doivent venir du même côté. Il n'hésite pas à déclarer - en anglais, bien sûr - : "je hais les Canadiens Français parce qu'ils refusent d'être comme nous" (p. 123). Nous retrouvons là l'attitude typique du raciste colonisateur qui refuse l'autre dans sa spécificité, lui dénie par son mépris toute identité et souhaite la disparition pure et simple de son altérité. C'est bien ainsi, d'ailleurs, qu'Olivier perçoit leurs rapports puisqu'il n'hésite pas à employer le mot de "génocide" : "Un génocide ne se fait jamais tout seul. On n'a jamais vu un peuple se suicider par plaisir" (p. 60).

Face à cette volonté de les nier, les Canadiens Français passent

en quelques minutes par toutes les phases décrites par Memmi dans son **Portrait du Colonisé**. Ils sont tentés par l'assimilation dont le prospère Ouellette se fait la vivante publicité:

"On serait tellement mieux"

"La Sécurité"

"La Paix" (p. 107).

Ils prêtent une oreille complaisante à la voix défaitiste qui murmure en eux :

"C'était perdu d'avance"

"Ça devait arriver" (p. 81).

Tout en s'absolvant ainsi, pour cause de fatalité historique, ils souscrivent à l'image faussée et dépréciative d'eux-mêmes qui leur a été inculquée dès l'enfance : êtres de carence, "venus au monde par la porte d'en arrière", selon l'expression de Lise Paquette dans les **Belles-Sœurs** (7), ils se considèrent comme incapables de discipline, de sens critique, de fierté ; ils semblent se plaire à reconnaître qu'ils ont "tous les défauts des colonisés". Enfin, ils parachèvent et assument leur anti-portrait en reconnaissant les imperfections de la langue qu'ils parlent et le laxisme des autorités scolaires qui la laissent se dégrader chaque jour davantage. Ressassant leurs échecs, traînant après eux un vieux fond de culpabilité historique et héréditaire, ils ne sont plus que des morts en sursis. Ils ont même la tentation de choisir cette solution radicale et reposante. La fausse mort d'un des conseillers, Langelier - en fait, un simple évanouissement - au moment précis où les jeunes font un récit imagé de la conquête est à cet égard révélatrice : il essaye d'échapper à ce passé dont il a honte, il veut se fuir lui-même et se nier en refusant l'histoire et le réel. Mais du désespoir même vont renaître l'espérance et la volonté de vivre. En effet, comme le dit Olivier quand on n'a plus rien à perdre "ça peut pas être pire" et la révolte succède alors à la défaite et à l'humiliation.

Cette révolte, cette prise de conscience de soi se manifestent d'abord par l'exaltation de l'identité nationale, par le refus de tout dirigisme et de tout paternalisme d'où qu'ils viennent :

"L'Hydro-Québec, c'est nous autres"

"La Manic, c'est nous autres" (p. 88).

La révolte, c'est surtout la liquidation de tout un passé culturel imposé, la xénophobie, le racisme en retour, racisme de défense plus que d'agression qui n'a d'autre moyen pour s'affirmer que le rejet de l'autre. De là naît une explosion de haine contre tous ceux qui, directement ou indirectement, ont eu une influence sur leur destin. C'est ainsi que tous les personnages vont se mettre à "z'haïr" tour à tour, les Français et leur domination culturelle : "je les hais parce qu'ils parlent comme des dictionnaires, parce que je me sens inférieur devant eux" (p. 119) ; les Anglo-saxons, ennemis historiques, qui exploitent depuis trop longtemps une situation que leur ont gagnée et léguée leurs ancêtres : "Je les hais parce qu'ils ne nous respectent pas (p. 117), parce que je me sens comme leur esclave (p. 118), parce qu'ils m'obligent à parler leur langue" (p. 118) ; les Néo-Canadiens qui, dans leur égoïsme et leur inconscience, font le jeu des plus forts : "Je les hais parce qu'ils sont en train de nous étouffer avec leur immigration, parce qu'ils sont à la veille d'être plus nombreux que nous autres" (p. 118).

Cette explosion de haine, c'est bien la vie qui renaît en eux : les morts ne haïssent point ; on ne haït point les morts. Le cri déchirant de Meursault à la fin de **l'Étranger** qui veut pour son exécution beaucoup de spectateurs et de cris de haine, en montre la force comme instrument de l'affirmation de soi ; s'avouer à voix haute l'exécration que l'on éprouve à l'égard des autres ethnies, c'est encore le meilleur moyen de se prouver que l'on existe en tant que nation autonome et belliqueuse, donc libre.

Toutefois, dans le difficile chemin qui mène à la vérité, les participants ont encore des obstacles à franchir : ils se doivent d'avouer l'inavouable, de confesser le plus honteux, puisque nommer le Mal, c'est déjà presque le guérir, suivant les psychanalistes. Si les expressions comme "esclave", "étouffer" les trahissaient malgré eux, c'est au greffier, l'homme du peuple, le cœur pur de cette assemblée qu'il revient de prononcer l'imprécation révélatrice :

"Je les hais parce que j'ai peur que les Québécois disparaissent à cause d'eux autres" (p. 117).

Dans sa simplicité, il a compris que la haine n'est que le visage le plus noble de la peur existentielle, stimulant pour donner du courage à qui en manque, paravent destiné à cacher l'horrible peur et la honte qu'elle engendre. Quelle est donc cette peur viscérale que tous les person-

nages essayent de chasser d'eux à la fin de la pièce ? Bien sûr c'est la peur du colonisé et du vaincu et en ce sens elle trouvera son remède naturel avec la liberté et la fierté retrouvées.

Mais une autre peur, plus pernicieuse, persistera ; et ils sont tous, le riche Ouellette et le pauvre greffier, le fier Pinkerton et la jeune Pascale - tous unis enfin pour l'admonester, la conjurer, la chasser par tous les moyens. Cet exorcisme collectif où la parole se fait rédemptrice et la prière thérapie, cette tentative désespérée pour rejeter les démons qui tiennent prisonniers les hommes, transcendent la loi 63 et le problème du bilinguisme. Ce n'est plus une minorité opprimée et sympathique qui hurle devant nous, mais c'est l'Homme, mis à nu enfin, qui crie, sans fard, sans imposture, sous toutes les latitudes et en toutes les langues :

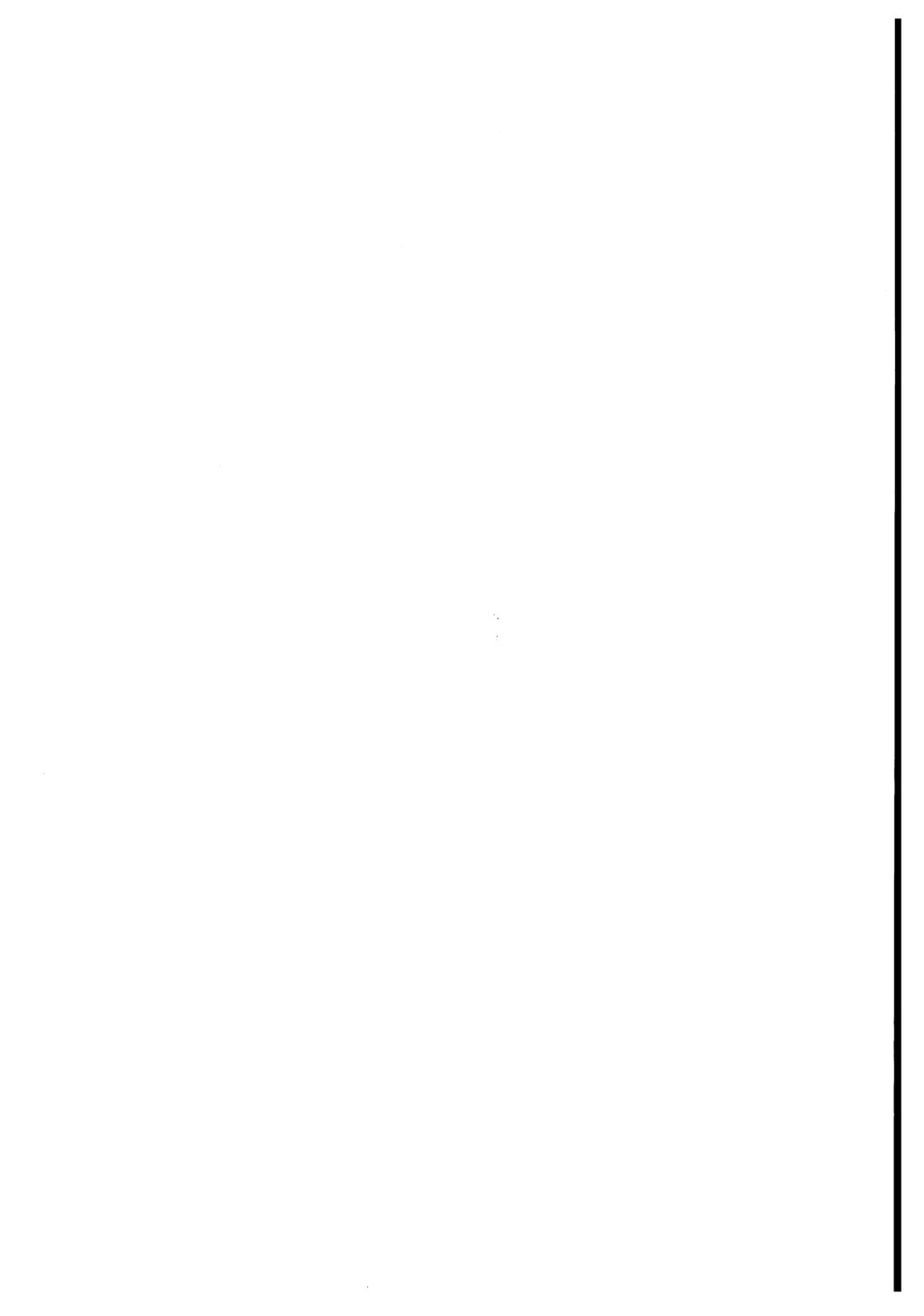
"Démon de la peur de mourir
ou de la peur d'être déjà mort
Démon, démon, hors de moi" (p. 130-131).

C'est ainsi que, militant pour une cause précise, à un moment donné de l'Histoire, et tout en se défendant de prétendre à faire œuvre durable, François Loranger sait dépasser la conjoncture présente pour rejoindre l'Universel et retrouver chez ses frères Québécois des frères humains tout simplement. C'est là le côté le plus passionnant de son œuvre, celui qui donne raison à Michel Tremblay quand il écrit : "On n'est jamais autant international que lorsqu'on est régional, parce qu'en fin de compte tout le monde se ressemble" (8).

NOTES

- (1) **Medium Saignant**, *Collection Théâtre Canadien, Montréal : Leméac, 1970.*
- (2) **Michel Bélair, Le Nouveau Théâtre québécois**, *Montréal : Leméac, 1973.*
- (3) **Jacques Ferron, Les Grands Soleils**, *Montréal : Péom, 1968.*
- (4) **Françoise Loranger et Claude Lereac, Le chemin du Roy**, *Montréal : Leméac, 1969.*

- (5) *Michel Bélair, op. cit., p. 93.*
- (6) *Présentation de la pièce par l'auteur in **Medium Saignant**.*
- (7) **Les Belles-Sœurs** de Michel Tremblay. *Collection Théâtre Vivant, Montréal : Holt, Rinehart & Winston, 1968, p. 57.*
- (8) *Michel Tremblay, interview accordée à Montréal le 19 février 1972.*



LES PERSONNAGES ANGLOPHONES DANS LE THEATRE QUEBECOIS

par Jean MARMIER

Que l'on parcoure mentalement les succès durables du répertoire québécois, que l'on feuillette l'**Anthologie** de Jan Doat, que l'on consulte les trois précieux volumes du juge Rinfret, où se trouvent souvent indiquées les listes de personnages, on ne croiera sans doute, à la recherche des anglophones, que des pistes assez rares, comme celles qui sont suivies ici, et parfois barrées par l'inaccessibilité du texte (1). En vue de la présente esquisse, n'a pas été dépouillée, si l'en faut, toute la masse de ce théâtre québécois, dont on a longtemps proclamé l'inexistence, et qui surgit, non seulement avec une telle vitalité quotidienne (n'a-t-on pas dénombré quelque quatre-vingt créations en 1976-77 ?), mais avec un passé soudainement redécouvert. Telle quelle, cette enquête suffit pourtant, semble-t-il, pour étayer les conclusions simples que nous essaierons de tirer, du point de vue d'un Français qui s'efforce de dresser un constat aussi objectif que possible des faits, sur un terrain où l'engagement politique, chez les auteurs, l'emporte volontiers sur le souci d'art pur, et s'associe intimement, aujourd'hui, aux essais de renouvellement dramaturgique.

Qu'allons-nous entendre par personnages "anglophones" ? L'expression admet plusieurs acceptions. D'abord, bien entendu, les personnages qui s'expriment sur la scène en langue anglaise parce que c'est leur langue maternelle ou leur langue d'adoption. Mais aussi les "anglophones" de naissance qui sont assez bilingues, au moins par convention théâtrale, pour employer le français dans le dialogue avec des francophones. Puis, les "francophones" amenés à utiliser l'anglais en présence d'anglophones ou entre eux. Aux personnages qui paraissent en chair et en os, il faudrait encore ajouter ceux qui, par leur existence proche ou lointaine, évoquée par d'autres, déclenchent des réactions et commentaires dans la pièce. Nous laissons de côté en principe les cas, exceptionnels, où le cadre se situe à l'étranger. Les héros insulaires d'**East Lynne**, d'Arthur Tremblay et Eugène Corriveau, la "Dame anglaise" qui blâme d'un ton pincé le comportement de l'hôtelière et les petits déjeuners français dans **La Mercière assassinée** d'Anne Hébert, ont leur intérêt, mais il reste secondaire pour nous. De même les astronautes emportés à travers l'espace dans l'**Aventure** d'Alain Pontant. Cependant, quand le P. Gustave Lamarque célèbre une Jeanne d'Arc pas encore "tannée", quantité d'allusions nous ramènent au Canada, aussi bien que le célèbre spectacle inédit du

Grand Cirque Ordinaire.

Le champ ainsi élargi fournit une récolte excessivement copieuse pour les dimensions d'un court exposé : il reste néanmoins exigü par rapport à l'étendue qu'il pourrait couvrir. L'une des premières créations du théâtre canadien-français s'intitule, comme on le sait, **L'Anglomanie** ; elle date de 1803 environ, et on la doit à l'immigré malouin Joseph Quesnel (2). Abuserait-on de la recherche du symbole en relevant que l'action de la comédie se réduit à la préparation et à l'attente dans une famille appartenant à la haute société québécoise, de la visite qu'a bien voulu annoncer le gouverneur britannique ? Il doit venir dîner. On l'attend, mais il ne viendra pas plus que Godot. Il ne viendra que lorsque toute la famille sera rassemblée pour l'accueillir - mais ce ne sera qu'après la chute du rideau. Il a d'ailleurs l'élégance de le faire savoir par un billet rédigé en français. La pièce veut inciter à la concorde entre les deux races, dans le respect des manières de vivre propres à chacune :

Un chacun vaut son prix ; que l'Anglais soit anglais,
Et quant à nous, mon fils, soyons toujours français.

Mais ce rendez-vous manqué, aux origines, prête à la réflexion plus que ne le laisseraient imaginer l'aimable bavardage du dialogue et la minceur banale de l'intrigue.

Pour aborder les rendez-vous effectifs, nous classerons d'abord les personnages qui nous concernent en évaluant l'importance numérique relative de chacun , puis nous essaierons de dessiner l'image qui ressort de leur rôle. Nous attacherons enfin notre réflexion à l'emploi de la langue anglaise elle-même sur la scène québécoise.

Un défilé des personnages anglophones de ce théâtre commence par une revue militaire. Le drame historique a toujours attiré les auteurs et plu au public. Il continue aujourd'hui à fleurir sous des formes nouvelles, et il mériterait certainement une longue étude particulière. La conquête, la révolte des Patriotes, la double lutte de Louis Riel, les deux guerres mondiales ont inspiré maints tableaux, fresques, "reportages" épiques (ce terme a été choisi par J.L. Roux pour désigner sa pièce sur les **Bois-brûlés**). Les chefs principaux, comme il arrive souvent dans le théâtre historique, s'effacent volontiers devant des sous-ordres plus faciles à camper. Mais Wolfe et tout son état-major délibèrent dans **Le Secret des Plaines d'Abraham** d'Arthur Tremblay et E. Corriveau, en 1910, comme Montgomery dans **Les Anciens Canadiens** adaptés à la scène dès 1865 ; aujourd'hui, sous l'uniforme d'officiers, les futurs gouverneurs Murray,

Carleton, Haldimand paraissent ensemble dans le **Dernier recours de Baptiste à Catherine**, de Michèle Lalonde, pièce créée en septembre 1977 (3), comme jadis dans la **Planche d'Haberville** de Georges Monarque. Officiers peu connus ou fictifs, soldats anonymes figurent et interviennent, quelle que soit la leçon à dégager du drame, qu'il s'agisse du **Papineau** de Fréchette, des **Patriotes vengés** de Paul Guillet (1937), de la **Complaintes des hivers rouges** de Roland Lepage, du **Cérémonial funèbre sur le corps de Jean-Olivier Chénier** de Jean-Robert Rémillard, des **Bois-brûlés** de J.L. Roux, ou, dans un registre différent, de **La guerre, yes sir**, de Roch Carrier, etc .

Les politiques disputent aux militaires la première place. Parfois ce sont les mêmes hommes, comme les gouverneurs cités, et le personnage allégorique en uniforme que l'on appelle "Sire" dans la même pièce. Jean-Louis Roux transporte à Ottawa la reine Victoria. Chez Conrad Kirouac (le Frère Marie-Victorin), Lord Durham effaré découvre un jour, au travers de son Rapport, un large "Tu mens" signé "Madeleine de Verchères"(4). Mais c'est surtout le théâtre actuel qui met en scène en personne ou sous des masques transparents les hautes autorités anglophones. On voit le premier ministre McDonald appelé à régler par deux fois le sort de Louis Riel dans **Bois-brûlés**. Avec une tranquille et familière audace, qui peut surprendre un étranger, les auteurs prennent pour tête de Turc un Lester Pearson, simple voix officielle au téléphone dans **Hier les enfants dansaient**, de Gratien Gélinas, mais joueur malheureux dans la grande partie de hockey du **Chemin du Roy** - à laquelle John Diefenbaker participe aussi, ne cessant de le harceler - et courtisan encore plus malheureux sous le nom de Polonius dans **Hamlet prince du Québec**, de Robert Gurik. Dans ce **Hamlet**, on note que, si autour du prince incarnant le Québec rivalisent des personnages d'identité précise - tels deux anciens amis, baptisés Laerte et Horatio, et qui à l'époque (1968) n'étaient pas encore premiers ministres, l'un du Canada, l'autre du Québec - le Roi incarne à lui seul l'Anglophonie, langage et pouvoir anglais réduits à une entité abstraite. La tendance à la symbolisation globale s'affirme, selon la pente naturelle d'un théâtre engagé qui se veut démonstratif, aux dépens de la psychologie individuelle. Ainsi, dans une scène de la **Complainte des hivers rouges**, le dernier mot de l'autorité tombe d'un trône vide juché au sommet d'un échafaudage et drapé de l'Union Jack. Sous le titre **Qui est le père ?**, Félix Leclerc a écrit une "moralité" allégorique où la même anglophonie se nomme simplement John Bull, tandis que la puissance effective qui la supplante s'appelle sans plus de recherche Uncle Sam. Allégorie encore dans **La Pétaudière** de Roland Lepage, his-

toire farcesque d'un conflit entre les mangeurs de soupe au barley et les mangeurs de soupe aux pois.

Même les simples particuliers, parmi les Canadiens anglais, peuvent se diviser en deux catégories ; la première, celle des comparses chargés de formuler les opinions d'une partie de leur communauté dans les pièces historiques et politiques, l'emporte en nombre sur la seconde, celle des individus intéressants par eux-mêmes, pris dans leur vie quotidienne. Entre les premiers, au rôle épisodique plus ou moins développé, citons le Thomas Scott orangiste du Manitoba et son ami Henderson qui finit bourreau, chez J.L. Roux, mais aussi le Scott partisan de Papineau chez Rémillard, le Pinkerton de **Medium saignant**, le couple Masters de **La Pétaudière**, un troisième Scott dans **La Tête du Roi** de Jacques Ferron, et, ici et là, des badauds attroupés, dans **Le Chemin du Roy** ou **Les Hivers rouges**. Les autres devraient en principe former un bataillon serré, puisqu'au Québec et en particulier à Montréal le travail, les loisirs, sont censés rapprocher depuis deux cents ans les communautés. Mais on cherche en vain. Deux ou trois employés de compagnies commerciales chez Guy Dufresne, André Ricard, Jean Barbeau, un savant perdu dans les glaces chez le P. Lamarche, c'est presque tout, car les chercheurs d'or de Jacques Languirand dans **Klondyke** sont trop marginaux. On voit, ni plus ni moins souvent, des Américains, installés ou de passage au Canada se mêler au milieu francophone. Enfin c'est seulement dans une pièce historique que se rencontre le cas exceptionnel d'une anglophone de naissance entièrement assimilée aux francophones par l'éducation, au point d'épouser leur passion nationaliste et de s'écrier à plusieurs reprises : "Je ne suis pas anglaise !" : Elizabeth Smith, dans **Les Grands Soleils** de J. Ferron.

Quant aux francophones qui usent parfois de l'autre langue, ils sont légion, mais nous aurons à examiner leurs raisons plus loin.

Le rôle réservé à nos anglophones d'origine les rend rarement sympathiques aujourd'hui. Au XIXe siècle pourtant, Arché se parait de toutes les vertus, Murray personnifiait l'honneur militaire en dégradant Montgomery chez Aubert de Gaspé revu par l'abbé Caisse. Fréchette, non content de donner un pendant à Archibald de Locheil en la personne de James Hastings, et de louer les "nobles Anglais comme Brown, Nelson, O'Callaghan" qui appuient les Patriotes, va jusqu'à créditer Colborne d'une décision généreuse. Surtout, par la bouche éloquente de Papineau, il disculpe le peuple anglais des atrocités de Saint-Charles, imputées à la fatalité et au "bourreau Haldimand", qui, l'un et l'autre, pré-

sentent l'avantage d'être d'origine neutre. Il ne se prive pas de mettre Félix Poutré aux prises avec un médecin anglais qui aspire au jour où il sera débarrassé "of all those damned Canadians" : en l'occurrence, on peut le comprendre, et c'est d'ailleurs un fantoche risible. Dans ses extravagances simulées, Poutré stigmatise le procureur général Ogden, choisi comme bouc émissaire pour les meurtres que sont les exécutions, et il traite avec irrévérence la reine Victoria ; occasions de colères et de rires compensatoires plutôt que démonstrations d'hostilité. La conciliation entre les deux peuples apparaît toujours finalement comme la seule solution (5).

Au XXe siècle, les Anglais de bonne volonté ne disparaissent pas des drames historiques, mais y interviennent plutôt à titre d'exceptions qu'à titre représentatif. De plus, ils pèchent souvent par manque de fermeté, de ténacité ou de pénétration. Ainsi le sincère et le sensible lieutenant McTavish, qui dément la rumeur d'une profanation du corps de Chénier, chez Rémillard, en expliquant qu'il y a eu seulement autopsie, ne se rend pas compte que l'autopsie par les chirurgiens anglais paraît déjà une profanation aux Canadiens français. Dans la même pièce, W.H. Scott, partisan de Chénier, lui conseille l'abandon, au nom du bon sens, et à juste titre ; mais il se fait rabrouer au nom de l'idéal, avec une dureté injuste d'ailleurs : il suffit à Chénier de prononcer à l'anglaise ses initiales W.H. , pour le réduire au silence. Les métis anglais de Saskatchewan ralliés à Louis Riel s'écartent de lui dès que l'on prend les armes ; et le chef du jury jugeant Riel, Cosgrave, désireux de le sauver, doit s'incliner devant l'avis de ses collègues (6). Le Scott de Jacques Ferron éprouve une certaine amitié pour le jeune Simon et ses compatriotes, mais ne comprend guère les raisons historiques de leur impatience. Il avance des justifications maladroitement naïves : "Nous avons recherché votre sympathie ; d'ailleurs nous étions les moins nombreux à l'origine..." Le P. Lamarche place à côté des geôliers de Jeanne d'Arc, ici un soldat charitable, là un greffier épris de justice qui démissionne tandis que son collègue s'acharne. Dans sa **Notre-Dame-des-Neiges** , il envoie dans le grand Nord un explorateur britannique symbolisant la science, le monde moderne, qui se convertit et travaillera pour "jeter l'assise du plus grand pays . . . Canada, terre immense où tous s'embrassent", même les Anglais, car

. . . malgré des défauts très gros
C'est une race de pas mauvais garçons,
Dès qu'ils consentent à partager les morceaux,
Après un temps généralement long.

Mais cette féerie pieuse date de 1937; l'auteur depuis a trouvé le temps long (7).

Jusqu'à la dernière guerre mondiale en effet, les anglophones de personnalité sympathique forment le cas général, hors du théâtre historique, chez Pierre Petitclair (**Une partie de campagne**) comme chez Arthur Prévost (**French et L'Anglais à Wakanda**). Depuis, au contraire, ils se comptent sur les doigts de la main. Le mieux traité est sans doute, Roburt, dans **Cap-aux-Sorciers** de Guy Dufresne (mais la pièce n'est écrite que pour la télévision) : son comportement bizarre ayant pour excuse un chagrin d'amour inconsolable, il fait vraiment partie de la famille du capitaine Aubert. Si humain qu'on nous le montre, il ne possède pourtant ni le prestige, ni l'intelligence de l'ingénieur américain Crowninshield qui, dans **Le Cri de l'engoulement** du même auteur, conquiert le cœur de Gabrielle. Quant au "mesureur" envoyé par la compagnie de navigation, Wilbrod, ce n'est qu'un gremlin méprisant et méprisable. Dans **La Gloire des filles à Magloire**, d'André Ricard, un autre employé du niveau de contremaître, Jos, veut bien rendre des services aux femmes de la maison accueillante où il a ses habitudes, mais elles le houspillent pour sa vantardise et sa paresse très réelles. Sa force physique de colosse lui sert surtout à rosser un jeune Canadien français. Il garde rancune aux "damned frogs" d'avoir voulu esquiver la conscription pendant la guerre. Le néo-canadien anglicisé, type nouveau, apparaît dans **Medium saignant**, puis dans le **Ben-Ur** de Jean Barbeau : Mike, bonimenteur roué, sans racines ni scrupules, venu de Toronto à Montréal avant de repartir pour Vancouver, exploite cyniquement la crédulité du petit Québécois naïf, Ben-Ur, en vantant la culture anglaise, concrète et pratique, que lui procurera sans délai ni douleur l'achat à crédit de **l'American Encyclopaedia**.

De tels personnages, d'extraction assez modeste, parlent un français truffé de canadianismes, et des incorrections du jocal, tel qu'ils l'ont appris par l'usage, ce qui peut les rapprocher de leurs interlocuteurs. Mais il arrive que ceux-ci leur reprochent leur langage "commun", miroir peu flatteur (8). En fait, il produit surtout une distorsion comique avec leur sentiment habituel de supériorité.

Nous ne rencontrons guère de femmes anglophones. Lorsque leurs rapports avec les Canadiens français ne se bornent pas à quelques réflexions désagréables, c'est qu'elles ont des mœurs très légères. Mais alors, elles viennent d'Europe, des Etats-Unis peut-être, à la rigueur d'une province peu favorisée comme Terre-Neuve. Une sorte de tabou empêche qu'elles soient canadiennes anglaises du Québec : par déférence sponta-

née ? parce qu'un Montréalais ne saurait imaginer une habitante de Westmount réduite à un tel gagne-pain (9)?

C'est que, l'on s'en doute, le trait majeur de l'image de l'anglophone est, à des degrés divers, celui de la domination. C'est même celui de l'oppression et de la répression dans beaucoup de pièces historico-politiques, qui atteignent, depuis une quinzaine d'années un haut degré de virulence. Déjà dans **Une nuit d'amour** (1954), d'André Langevin, l'armée est représentée par le major Wilson coupable d'assassinat en Acadie. Les soldats de Colborne perpètrent sur la scène des actes d'atrocité dans **La Complainte des Hivers rouges**, et l'autorité suprême rejette par un "No" implacable la supplique des familles des condamnés. Perversité, cruauté, fanatisme s'allient contre les Bois-brûlés. Les scènes d'horreur ne manquent pas dans le **Cérémonial funèbre**. La foule anonyme crie à la mort contre les révoltés francophones. Tout se résume dans la figure du Roi meurtrier et fourbe d'**Hamlet**, qui de plus prétend imposer l'usage exclusif de la langue de la Cour dans le pays.

Ce Roi sait également pratiquer la séduction. Il obtient ainsi que la Reine, c'est-à-dire l'Eglise, se livre à son beau-frère. La même Eglise, dans le **Dernier recours de Baptiste à Catherine**, accepte dès 1763 les offres de collaboration du conquérant. Dans **Hier les enfants dansaient**, et dans bien d'autres pièces, l'appât d'une part de pouvoir attire les hommes d'un certain âge, et dresse contre eux leurs fils.

Anglophones aussi, le juge et le chef militaire dont les arrêts écrasent Jean-Baptiste M. Mais le pouvoir revêt surtout la forme économique. En 1870, on brodait une comédie sur **Le Savetier et le Financier** : le savetier était évidemment français, et le financier malheureux s'appelait Lord Spleen (10). C'est le savetier qui s'est senti malheureux ensuite, et les financiers ne se démunissent plus à la légère. Si le gouvernement d'Ottawa exécute pour la couronne la politique d'appropriation des terres dans l'Ouest, il doit traiter, ou mieux marchander, avec le représentant de la Compagnie de la Baie d'Hudson, puis avec le président du Canadien Pacifique (11). Sur les trois cadres commerciaux abattus par Jean-Baptiste M. pour venger ses échecs, deux sont anglais, le troisième anglicisé. Les manifestations ou les dénonciations de la suprématie économique anglo-saxonne ne se comptent pas plus au théâtre que dans les journaux, et jusque dans des pièces aussi peu politiques que celles de Dufresne, ou dans la **Florence** de Marcel Dubé, qui pourtant reproche aussi (12) à ses compatriotes, comme tant d'autres l'ont fait, d'utiliser la satire anti-anglaise et la protestation nationaliste comme des paravents derrière lesquels

s'abritent le conservatisme et l'auto-satisfaction. Combien de personnages québécois aussi ne se jugent-ils pas inéluctablement destinés au proverbial "petit pain", au chômage ou aux emplois "cheap" parce qu'ils ignorent l'anglais ? De ce thème appelé à devenir lieu commun, saint Pierre se faisait l'annonciateur quand, dans **Les Trois Apôtres** du P. Lamarche, il se plaignait de l'occupation romaine : "Soyez bilingues, nous disent ceux qui nous mènent ! Vous ferez plus d'argent si vous parlez le latin qui est la langue des affaires, la langue du puissant et du commerçant et du conquérant !" (13).

A la crainte, à la rancœur se mêle en de rares occasions une reconnaissance contrainte, parce que les Anglais seuls ont créé des industries, des emplois dans le pays : encore celle des **Filles à Magloire** est-elle suspecte à plusieurs points de vue. Du moins il faut un adversaire aussi acharné que l'Olivier des **Beaux Dimanches** pour les taxer d'arriération mentale, avant de lancer le grand monologue politique qui fit sensation.

L'inégalité du rapport des forces a beau être contrebattue sur le plan culturel, elle s'insinue profondément dans l'imaginaire chez les personnages. Selon Jean Barbeau, les héros légendaires à deux sous dont les gens incultes peuplent leurs rêves puérils et frustrés sortent exclusivement de bandes dessinées étrangères. Ils se nomment The Lone Ranger, Zorro, Tarzan, et volent à la rescousse de colonisateurs anglo-saxons aux intentions élevées. Ce serait pourtant "plus l'fun . . . si on avait les nôtres", pense Ben-Ur ; mais ses concitoyens déconsidèrent eux-mêmes Dollard des Ormeaux, le laissant dépourvu (14).

Le langage reflète et entretient les rapports de pouvoir, on le ressasse de nos jours. Dans le cas de "choc des langues", le principe se vérifie sans doute en gros. Pourtant, dans **L'Anglomanie**, si le colonel, gendre de M. de Primembourg, discernait bien, déjà, les avantages sociaux que rapportait une assimilation aussi poussée que possible, l'engouement anglomane concernait les usages, les manières de vivre. La langue n'était pas en cause, personne ne la jugeant en péril. L'introduction de répliques, voire de rôles, en anglais dans les pièces québécoises, à une époque récente, constitue un phénomène notable. Nous devons nous demander quelle est la fonction assignée à de telles insertions linguistiques.

Les plus attendues sont prêtées à des Canadiens anglais, parlant devant des francophones - car, bien entendu, si par hasard une pièce québécoise en faisait dialoguer quelques-uns entre eux sans autre assistance, l'emploi de leur langue véritable n'aurait d'effet que de gêner une partie du public sans comporter de signification. Une fonction simple se

révèle clairement dans la pièce au titre déjà remarquable qu'est **La guerre, yes sir**. L'écran opaque de la différence linguistique épaissit l'incompréhension, la méfiance, le dédain, la crainte confuse aux conséquences meurtrières qui règnent entre villageois et soldats, en dépit de la mission officielle d'hommage et de fraternité qu'accomplissent ceux-ci, avec conviction, mais trop officiellement. Le "yes sir" poli, froid, peut-être narquois, se comprend aisément, mais n'en dresse pas moins une séparation. A plus forte raison le "No" qui revient en leitmotiv et en cœur chez les mangeurs de barley de **La Pétaudière** comme chez leurs ancêtres des **Hivers rouges**. L'unilinguisme anglais obstiné est relevé comme une marque d'indifférence et de mépris propre à justifier la séparation : que Lester Pearson soit incapable de s'adresser à ses administrés dans leur langue fournit à Nicole son argument décisif pour se ranger aux côtés de son fiancé indépendantiste dans **Hier les enfants dansaient**. Même **Evangéline Deusse**, venue au Québec, à la ville, et agacée par le roucoulement des pigeons urbains, elle qui ne sympathise qu'avec les goélands, les accuse d'anglicisation (15).

La traduction, qui se révèle nécessaire, sert à jeter une lumière crue sur la mésentente des esprits, d'abord parce que l'on y recourt par refus d'aller vers l'autre, comme on le voit dans **Medium saignant** par exemple, ensuite à cause de toutes les déformations involontaires ou volontaires qui s'y introduisent inévitablement. **Le Chemin du Roy** multiplie ces malentendus et faux-semblants. "I disagree entirely - Y'aiment pas ça . . .". "Incredible speech ! - Un discours inoubliable !". Diefenbaker a raison de se méfier : "I don't trust them when they talk French". La foule doit constater que "fleur-de-lis", entre autres termes, se laisse difficilement traduire. René Lévesque conclut : "Ce n'est pas assez de parler le français ; il faut en plus le comprendre" ; phrase traduite par Jean Marchand pour Pearson, qui s'exclame alors : "I told you there were no limits to their demands !"

Souvent en effet l'anglais a pour fonction d'accuser le relief de répliques empreintes d'un humour non prémédité, cocasse ou sombre, ou bien de cris du cœur effrayants, comme le "I hate . . ." de **Medium saignant**, ou les "Hang them !" des **Hivers rouges**, et la spontanéité d'injures banales, "damned frogs", "son of a bitch", "bastard", et de lourdes plaisanteries : à Paula qui le prie de se tenir tranquille ; "Can't you see there are people here ? ", Jos réplique : "Pea soup or people ? " Or Jos parle lui-même un anglais incorrect et américanisé, ce qui rend peut-être plus insupportable son mépris bien arrêté à l'égard des francophones.

Le mélange des langues dans le dialogue, devenu assez fréquent, pourrait ne remplir qu'une fonction "réaliste" d'imitation, puisque la vie pratique offre tant d'occasions de conversations bilingues. C'est le cas parfois, chez Guy Dufresne par exemple, et ailleurs. Mais au-delà d'une simple référence à la réalité, il indique plus souvent un déchirement du francophone entre sa propre culture et celle qu'il doit imiter sans l'acquiescer. Il sert à railler un bilinguisme trompeur, chez Roland Lepage, Françoise Loranger, Félix Leclerc, ou à le dénoncer comme un piège lorsque l'espion Spy, agent double ou triple, a justement pour caractéristique d'utiliser couramment les deux langues. Plus souvent encore, il manifeste simplement la tranquille hauteur de la race prépondérante, qui croit en toute bonne foi à la supériorité incontestable de sa langue, à moins que ce ne soit la crispation apeurée de **Medium saignant**.

C'est pourquoi l'emploi de l'anglais par les Canadiens français répond à des motifs divers, voire opposés. Il découle d'une obligation professionnelle dans bien des cas. Une secrétaire telle que Florence, une standardiste telle que Fabienne (16) décrochent le téléphone et répondent neuf fois sur dix en anglais : ainsi est suggérée aussitôt une atmosphère de réalité moderne, mais fixée aussi une destinée de subordination. Les soldats du **Face-à-face** de Robert Gurik ont dû s'habituer à l'anglais dans leur garnison lointaine ; les propos qu'ils échangent après avoir abattu la femme en apparaissent toujours plus déshumanisés.

En général, l'aisance dans la pratique de cette langue témoigne d'un certain niveau social, et permet de l'afficher. Non content d'angliciser son prénom, le chef et séducteur de Florence, Eddy aime passer d'une langue à l'autre quand il s'entretient avec une égale, comme Madeleine. Dans **Les Beaux Dimanches**, Paul, qui parle parfaitement l'anglais en sa double qualité d'agent immobilier et d'officier de réserve, y recourt pour se permettre de faire à Hélène une cour plus familière. Rappelons aussi le négociant Ouellette de **Medium saignant**. On prolongerait sans peine la liste. C'est en répétant textuellement les paroles du premier ministre que le Gravel de Gélinas caresse les hautes ambitions qui le tentent : "We have big plans for you . . ." (17).

Mais inversement son fils et Nicole n'emploient cette langue que sur le ton du sarcasme, pour flétrir les compromissions où le père s'engage, selon eux. Il n'est pas excessif d'avancer que, du fait d'un contexte polémique et pamphlétaire, beaucoup de répliques en anglais revêtent automatiquement, dans le théâtre actuel, une coloration parodique.

Une autre signification amère se fait jour parfois. Dans une pièce

de Michel Tremblay, **Demain matin Montréal m'attend**, les pensionnaires québécoises de la maison de tolérance chantent en anglais, choisissent des noms de guerre anglais, et elles s'expliquent ainsi : "Quand le gas passe la porte, t'es aussi ben de t'appeler Violet plutôt que Janine, ça fait moins mal", ou encore : "tu t'sens assez marchandise que t'aurait honte de t'appeler Ginette". Réflexe analogue chez la Renelle d'André Ricard, vexée par une moquerie de Jos sur sa sœur Lucile, dont l'âge n'attire plus la clientèle : "Je t'ai-t-y avarti oui ou non de jamais me parler de c'tes affaires-là en français ? " La langue étrangère ouvre un refuge aux humiliés par la dépersonnalisation qu'elle procure : elle équivaut à un anonymat, et de plus satisfait, dirait-on un désir inconscient de rejeter sur l'étranger l'humiliation. La langue maternelle reste en tout cas le sanctuaire de la fierté intime.

Hélas, comme chacun sait, cette langue maternelle perd elle-même sa pureté, et se met à hésiter, à devenir anglophone à l'occasion, c'est-à-dire à s'imprégner d'anglicismes. Nous arrivons aux limites de notre sujet, mais nous n'en sortons pas en rappelant comment les dramaturges jouent du franglais. Ce sont les termes techniques qui s'accumulent et rendent à dessein les conversations téléphoniques finales quasi-incompréhensibles pour un francophone unilingue dans le **Procès de Jean-Baptiste M.** C'est aussi la vaste subversion interne qui s'introduit avec le joul : question dont nous n'avons pas à débattre une fois de plus. Par lui, les mots d'anglais ou d'argot anglais "maghanent" jusqu'au Cid, un "chum" si "smart" pour Chimène (18), et envahissent victorieusement les milieux les plus fermés à l'étude d'une langue, quelle qu'elle soit.

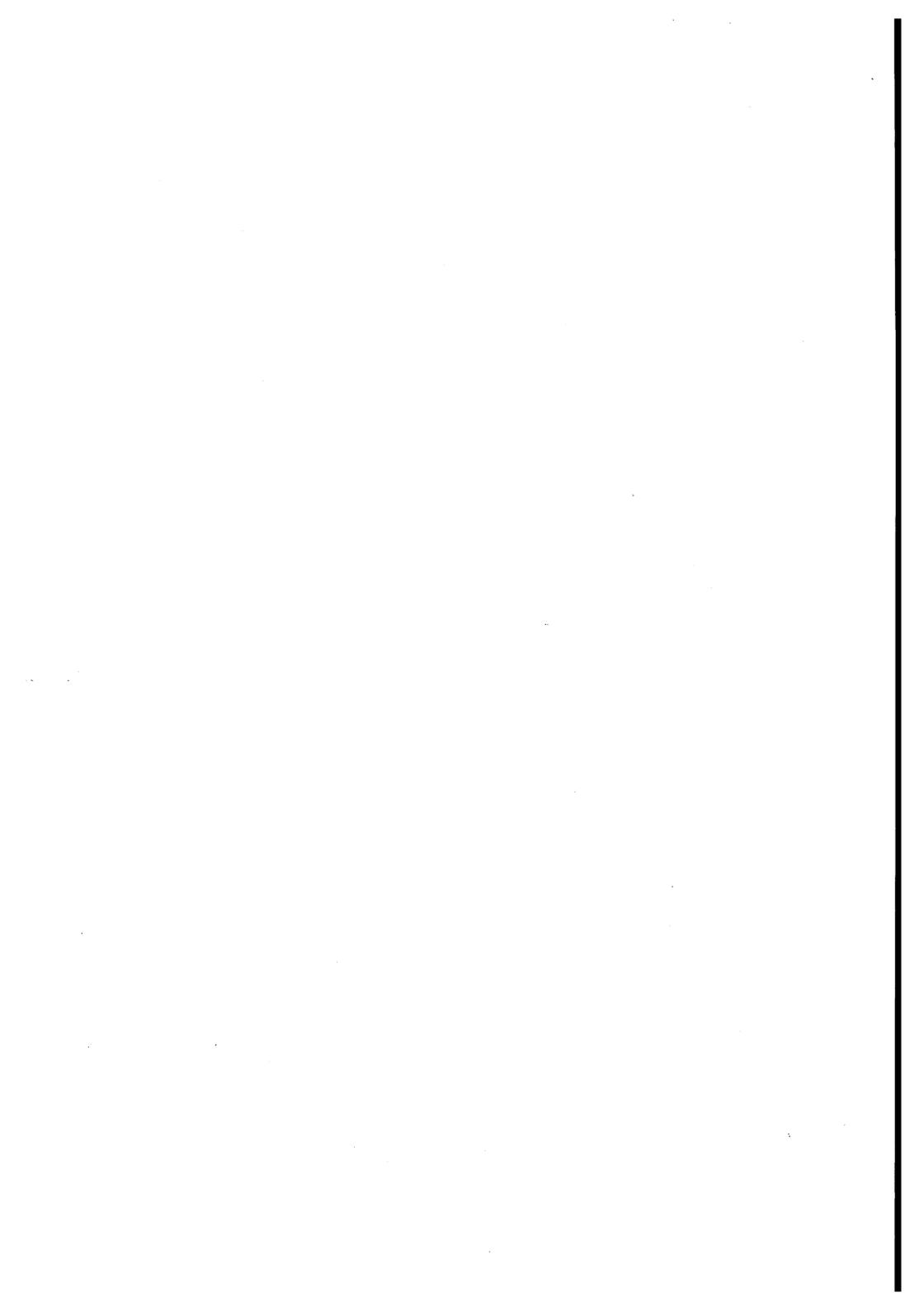
Pour conclure, reconnaissons que la notion d'anglophonie appliquée aux personnages du théâtre québécois ne peut se définir que de façon élastique, mais que sous les acceptions variées qu'elle englobe, elle recouvre certainement une originalité importante, sinon capitale, de ce théâtre, due aux circonstances historiques, démographiques, politiques, économiques, sociales. Il ne reflète que dans des cas exceptionnels une osmose ou seulement une familiarité entre francophones et anglophones de naissance. Les simples relations de bon voisinage se cultivent rarement. De ce point de vue, une transformation frappante par rapport au XIXe siècle, et à la première moitié du XXe, caractérise les productions récentes. Au contraire se déploie toute une gamme de positions de refus, qui vont de l'indifférence à la haine en passant par la soumission, la peur, la rancune, le mépris, la révolte, etc . Mais le phénomène le plus évident, que par la force des choses un examen consacré aux rapports positifs tend à dissimuler, ne réside pas dans le refus explicite, mais dans le vide, l'absence habituelle de toute repré-

sentation de l'autre population. De cette absence relative, on ne saurait rendre compte en invoquant seulement l'influence des modèles étrangers et surtout français sur les auteurs, puisque le théâtre au Québec, même au temps où il manquait de force et d'éclat, a toujours eu ses thèmes propres. Elle s'explique par l'insuffisance générale de communication entre les deux peuples. Si d'ailleurs les critiques dramatiques de la presse canadienne anglaise ont souvent salué avec "fair-play" les qualités littéraires ou scéniques des pièces qui malmenaient leurs compatriotes, on ne rencontre pas beaucoup de spectateurs anglophones dans les salles de théâtre francophones de Montréal. Ces deux lacunes conjointes, observées au fil des ans, auraient pu, entre maints autres indices, jouer un rôle de signal d'alarme profitable aux réflexions des politiques, s'ils s'intéressaient davantage au théâtre.

NOTES

- (1) *Jan Doat, Anthologie du théâtre québécois, 1973. Edouard Rinfret, Le théâtre canadien d'expression française, 3 vol., 1975-77.*
Voir aussi : Léopold Houlé, L'histoire du théâtre au Canada, 1945 ; Jean Béraud, 350 ans de théâtre au Canada français, 1958 ; Jean Hamelin, Le renouveau du théâtre au Canada français, 1961 ; Alain Pontaut, Dictionnaire critique du théâtre québécois, 1972 ; Laurent Mailhot et Jean-Cléo Godin, Le théâtre québécois ; essai sur dix dramaturges, 1974 ; Michel Bélair, Le nouveau théâtre québécois, 1973 ; Jacques Cotnam, Le théâtre québécois, instrument de contestation sociale et politique, 1976 ; le tome V d'Archives des Lettres canadiennes : Le théâtre canadien-français, 1976, etc.
Quand les pièces citées n'ont connu qu'une édition ou réédition récente - souvent à la librairie Leméac - nous l'utilisons sauf indication particulière.
- (2) **L'Anglomanie ou le dîner à l'anglaise ; publiée dans Le Canada français, 1932-33, et dans La Barre du jour, 1965.**
- (3) *Au Théâtre d'Aujourd'hui, à Montréal.*
- (4) *Dans Peuple sans histoire (1925).*
- (5) *Louis H. Fréchette, Papineau, p. 76-140 ; Félix Poutré, p. 74-82, 87, 108.*

- (6) **Cérémonial funèbre sur le corps de Jean-Olivier Chénier**, p. 110, 91. **Bois-brûlés**, p. 165, 181-191 ; la pièce comporte deux rôles d'anglo-saxons conciliateurs dans la première partie, le major Boulton, John O'Donnel.
- (7) *Gustave Lamarche*, **La petite fille en rouge ; Jehanne-fille de Dieu ; Notre-Dame-des-Neiges**, p. 381, 409 (Théâtre, t. IV : **Mystères et miracles**).
- (8) **La gloire des filles à Magloire**, p. 49 : "T'as appris avec du monde commun".
- (9) *Ainsi dans* **La guerre, yes sir**, et dans le **Tit-Coq** de Gratien Gélinas.
- (10) *Pièce pour la jeunesse de C.T.P. Lévêque* (Ed. Rinfret, **Le théâtre canadien d'expression française**, t II, p. 394).
- (11) **Bois-brûlés**, p. 24-27, 158.
- (12) **Florence**, p. 96.
- (13) **Théâtre**, t. III (Théâtre biblique), p. 172. Cf. **Hamlet prince du Québec et Face-à-Face** de Robert Gurik, **Medium saignant** de Françoise Loranger, etc.
- (14) **Ben-Ur**, p. 87.
- (15) *Pièce d'Antonine Maillet*, p. 49.
- (16) **Cap aux sorciers**.
- (17) **Hier les enfants dansaient**.
- (18) *Réjean Ducharme*, **Le Cid maghané**, copie dactylographiée déposée au Centre d'études québécoises de l'Université de Montréal.



WISEMAN'S FICTION : OUT OF PAIN, JOY

par Patricia MORLEY

Adele Wiseman of Manitoba has written two novels, with a curious hiatus of eighteen years between. **The Sacrifice** (1956) is a good novel ; **Crackpot** (1974) is a great one. A single vision sustains both novels, but the relative immaturity of the vision in **The Sacrifice** seems to me to be responsible for the uncertainties of its technique. In **Crackpot**, the earlier ambivalence has been resolved and a mature spiritual vision is expressed in brilliant comic form.

At the heart of **The Sacrifice** stands a holy man who is driven to kill a whore and who comes to reject, in this moment of mad lucidity, his vaunted moral superiority to her and to the murderers of his two sons. The woman, however, understands little or nothing save her sensual needs and her yearning for security and acceptance. By leaving Laiah on an animal level in this way, and by allowing Abraham's moral scorn to mingle uneasily with that of the narrative voice, the force of the theoretical conviction of the sinful equality of mankind before the grace of a mysterious Providence is seriously undercut.

At the heart of **Crackpot** stands a completely unsentimentalized whore who is also a good woman : generous, self-sacrificing, responsible, honest, and loving. Hoda's innocence mirrors and matches that of her saintly father, despite her comic insistence on her worldly wisdom and her impatience with what she sees as Danile's naiveté. Hoda's sacrifice, in accepting the painful burden of incest rather than risk psychological damage to her son, is simultaneously her loss of innocence and her acceptance, like Abraham, of her share in human guilt : "And she touched, that night, the outermost boundary of aloneness that can be reached by a human being who is yet denied that privilege of loss of responsibility in suffering, which is the gift of madness (1). Whereas sacrifice is central to both novels, the altered emphasis between the one which bears this title and the later novel reflects the maturing of Wiseman's vision as it moves from a preoccupation with suffering and evil towards a whole-hearted celebration of human existence.

In the first novel, the central image of the sacrifice gathers significance as it recurs. Abraham tells his friend Chaim of a traumatic experience in his adolescence when he was forced by his master the

butcher, in the absence of a proper shoichet, to slaughter a cow that was to be sold to Jewish customers as kosher meat, Abraham sees this sacrifice as his real Bar Mitzvah or coming of age, an experience which opened to him both human baseness and the mystery of creation, the wonder of life and death. The murder of Abraham's first two sons in a pogrom appears as a sacrifice to an inhuman god : their dead bodies suspended on poles in the village square afford a demonic form of the tree of life. Abraham's faith is temporarily shattered. He has recovered that faith by the time he tells his son Isaac of the archetypal sacrifice recorded in the Pentateuch, where an earlier Abraham was prepared to offer his son to God as proof of faith and absolute obedience. Wiseman's Abraham sees in the ancient story "the point of mutual surrender," one which binds and unites the three participants : "it is like a circle- the completed circle, when the maker of the sacrifice and the sacrifice himself and the Demander who is the Receiver of the sacrifice are poised together, and the life flows into eternity, and for a moment all three are as one" (2).

Isaac sacrifices his own life in entering a burning synagogue to rescue the Torah. His slow death is not accomplished for many months and during this period, shamed by the public image of his heroism, Isaac is forced to confront his pride and sinfulness. While revealing Isaac's loneliness, his humility, his desperate need to touch other humans, Wiseman uses the occasion to confirm the multiple ways in which any event may be perceived and hence the difficulty of our seeing the truth (S 216). Hoda comes to a similar realization when she is forced to confront Danile's version of their early life together and the difference between his version and hers : "She had hardly as yet succeeded in holding her own memories to a formal pattern which would release a minimum of pain ; how could she cope with new revelations from Daddy too ? The minute you let yourself become too aware of another person's world you found yourself carrying that too, and if you appeared in that world, foreign to yourself and unattractive, how oppressively all the worlds weighed down on you" (C 292). Isaac's inner state at the time of his death is not revealed, however, and the episode lacks the kind of dynamism and inevitability which mark **Crackpot**.

The final variants of the sacrifice, in the first novel, are Laiah's murder and Chaim's realization that Abraham's act is both self-condemnation and self-sacrifice. The murder is well validated on the literal level, and the scene is blackly comic as Laiah's attempts at seduction and Abraham's, at self-justification, are repeatedly misunderstood by both

parties. Up until the critical moment, Abraham believes that he has always wanted only one thing : "to grow, to discover, to build" (S 299). He believes that his was the voice of praise, the path of creation, the choice of goodness ; he sees his path as infinitely distanced from Laiah's. Her proffered throat returns him, as in a dream, to the action he was forced to take on the shoichet's platform, the moment when he created death and felt that time was reduced to a still point. Laiah's eyes at this juncture are described with a phrase that recalls the eyes of the cow about to be slaughtered (S 38, 303). Later, Chaim sees that Abraham has used the knife in his own heart, and the confession that Abraham's lawyer fails to understand reveals that Abraham has renounced the self-righteousness upon which most of his life has been built : " 'That I have taken life life' --Abraham swayed -- 'that I have killed my sons, that I have made myself equal with my enemies, that it was in me, womb of death, festering, in no one else . . . Why did I weep, then, when I saw them hanging, swaying at the will of the wind ? Why did I tear my hair when he lay there ? When in me, all the time--'" (S 326). Abraham's humility and repentance are strongly depicted, but the sins of which he accuses himself remain theoretical. One senses, uneasily, the author's manipulation of her characters to her thematic ends. In **Crackpot**, the protagonist is not idealized in this way.

Some of the events of Laiah's life parallel those of Hoda's, yet the 'loose woman' figure is strikingly different in the two novels. The death of Laiah's mother has forced her, like Hoda, to act the role of parent at the early age of twelve and become the support of others. Laiah goes into service as a maid and is seduced by her employer, just as Hoda suffers the sexual advances of the husbands of the women who employ her to clean and of the local butcher in exchange for meat scraps. Laiah tells Abraham that her life might have been different if she had "fallen among good people earlier". (The phrase forms a curious inversion of the more common "fallen among thieves" from the New Testament parable). But while Hoda sees that the world, including her part in it, is comic, Laiah lacks a sense of humour as well as any real self-consciousness or self-understanding, and is the constant butt of other people's humour at her expense. She has, as Abraham notes, no sense of the fitness of things or the passing of time. Her "unseasonable movements" remind him of a puppy, but she "could not waggle her hips forever in the face of time" (S 93). Laiah has "predatory" teeth and, in the final crisis scene, predatory lips (S 188, 296). The theoretical nature of Abraham's spiritual crisis does little to mitigate his earlier denunciation

of Laiah as an annihilator, demonically barren, "a great overripe fruit without seed" (S 261). Laiah is erotically attracted by Abraham's beard, which reminds her of her first master and her first experience of sex. The beard symbol is part of a dense network of images and hints at the burning bush where Moses encountered God. It augments the pathos of Laiah's situation but fails to redeem the basic ambivalence which surrounds the treatment of her character. One suspects that the author's attitude to this figure is unresolved.

Wiseman's comic talents are very much in evidence in the early novel, despite an occasional unevenness in tone or narrative voice. Mrs Plopler, Abraham's landlady when he first arrives in Winnipeg from Eastern Europe, is a marvellous creation. With her sharp tongue ("gentle as a nutcracker"), her shrewish personality, her consistent selfishness, and the hypocrisy which presents all this as altruism, Mrs. Plopler is one of the novel's memorable characters. She is allowed to reveal herself through a very effective ironic technique. Eventually the landlady evokes our compassion and not simply our amused scorn, as the victim of a terminal illness. The novel is full of richly comic scenes such as Abraham's tale of the cheating Mrs. Slutsky who takes advantage of what she thinks is Abraham's preoccupation with another customer to eat more corned beef than she puts on the butcher's scales ; or the young boys' peeing contest, where "sun-streaked arrows" stream across the pit (S 88, 206).

The point of view is multiple, that of the narrator combining in turn with that of various characters. An alternating point of view frequently becomes a comic device. An argument over Darwinian theory between Abraham and Isaac is succeeded by Abraham's more tolerant viewpoint when he is alone ; then by Isaac's conviction, expressed to Ruth, of his father's total lack of understanding ; and finally by Ruth's silent contemplation of **Isaac's** lack of understanding (S 77-80). Three worlds-of faith, of intellect, and of the emotions and practical experience-jostle comically for supremacy, while each of the characters perceive **the others** as naive. A similar exchange contrasts the views of Abraham, Isaac and Chaim : Abraham sees himself as an advanced thinker in relation to his conservative friend, just as Isaac sees himself in relation to his father (S 111). Opposing points of view can also be tragic, as in the bitter and powerfully depicted scene between the widowed Ruth and her father-in-law, an exchange which drives Abraham into the streets and, eventually, to Laiah's apartment.

The novel lacks a strong narrative line and suffers from a

profusion of events and characters. It is a portrait of a community as well as a family dynasty, both groups being illumined from the burning core of the sacrifice. But there is a self-consciousness about Abraham's final epiphany ("When a human being cries out to you, no matter who it is, don't judge him, don't harm him, or you turn away God Himself") and Moses's first stumbling steps towards love and understanding as he holds his grandfather's hand. The achievement here, while remarkable, is still not of the first order.

"Out of Shem Berl and Golda came Rahel. Out of Malka and Benyamin came Danile. Out of Danile and Rahel came Hoda. Out of Hoda, Pipick came, Pipick born in secrecy and mystery and terror, for what did Hoda know ?" The opening of **Crackpot** picks up the tonic notes : of comedy, by listing human lineage in equine terms ; of life and death as inter-related mysteries ; of continuity, permanence, wholeness--in the midst of flux and multiplicity. A kabbalistic legend of creation stands as epigraph : "He stored the Divine Light in a Vessel, but the Vessel, unable to contain the Holy Radiance, burst, and its shards, permeated with sparks of the Divine, scattered throughout the Universe". Wiseman's second novel reveals that the crack(ed) pot which, to conventional people, is fat Hoda or her blind and pious father, is also an overflowing vessel of light and love.

The metaphor of shards, or pieces impregnated by divinity, branches into numerous analogies in the novel, one of the most amusing being Hoda's adolescent idea of the way in which babies are conceived. People are pieces, people have pieces, people make pieces. The universe may appear as a jigsaw puzzle for a blindman, but eventually things fit together and "the ugly truth would be born". Shards or fragments are identified with pain, joy, truth, and finally--as part of the kabbalistic vision--the unity of the cosmos. After the night with her teenage son and the sleepless hours that follow, Hoda flounders among "the painful fragments and the bizarre ironies of her life", feeling herself broken "into a thousand thousand pieces (C 252, 255). During that traumatic encounter, she thinks of the pieces into which human beings are broken and of their fragility. She envisages truth as compassionate hands holding "all the aching fragments of all the aching lives" to reveal "a dignity beyond pain" (C 254-255). Yet the multiple strands of the selves are "inextricably intertwined" (C 279), the damaged fragments bound to one another in pain and joy. Who should know this better than Hoda, who describes herself as "part-time wife to the whole damn world" (C 285). The sexual metaphor thus supports the metaphysical one.

Crackpot begins with Hoda's childhood in Winnipeg. Hunchbacked Rahel carries her little girl to the various houses where she cleans and uses food to keep her quiet. Rahel's employers mock the already fat child. By the third page we have encountered love, fear, humiliation, sadism, courage, defiance, all in the simplest of terms.

The bedtime stories told by Hoda's blind father introduce both the old world from which he came and the world of myth. When a plague struck Eastern Europe, Danile's ghetto resorted in desperation to its ancient cure. In Danile's words, "they take the poorest, most unfortunate, witless creatures, man and woman, who exist under the tables of the community . . . and they bring them together in the field of death. It is the tradition to take the craziest and the most helpless you can find . . . Everything is done just as for a proper wedding . . ." (C 17).

Thus Hoda is conceived in a graveyard, just as Lazar the 'mocky' archetypal survivor of the holocaust, is reborn as he clammers out of the deathpit. Out of death, life ; out of darkness, light ; out of plague and deformity, wholeness ; and out of suffering, joy. Wiseman's novels are rich in archetypal metaphors of social life : weddings, funerals, births ; seed-time; growth and harvest. Variants on the image of the tree of life surround the story of Abraham's family. Wiseman's optimism can be seen as graves and coffins are metamorphosed into images of life and copulation (3). And in Hoda's realization that there is little to choose between old sorrow and old joy. As a regular mourner at local funerals, Hoda joins herself to the other mourners in companionable grief and thereby affirms her own life (C 279-80).

Rahel considers her marriage, to a man who cannot see her crooked back, to be a humiliating miracle but a miracle none the less. The healthy child is another. Danile lost his sight at the age of seven through looking too boldly at the sun, but believes that God blinded him "for reasons of His own, and the loss is nothing to the gain". Danile's attraction to the sun in childhood becomes an image of the extraordinary gentleness and innocence of his nature, and of his religious faith. Only a child or a fool, thinks his wife, could see the world as the product of God's goodness. Danile is the good fool or holy idiot of mystical tradition, and his blindness is a central and ironic metaphor. Danile sees divine providence where others see confusion and evil.

Rahel dies when Hoda is a young adolescent. Uncle Nate, whose stinginess is the butt of considerable humour, suggests that Danile and

Hoda enter separate institutions. Uncle's generosity, at this time of crisis for Hoda and her father, takes the form of a prestigious gift to the Jewish orphanage. Hoda is determined to stay with her father. She can sell his baskets ; and the butcher offers scraps of meat in exchange for furtive caressings. Hoda's gradual descent (or ascent) into the world's oldest profession, her bearing a son without knowing she is pregnant, her leaving the baby on the doorstep of the Jewish orphanage, and her longstanding delusion that her father is ignorant of what is going on under his nose : all are believable, in Wiseman's handling. And poignant. And very funny.

Hoda's assumption of Danile's ignorance of the means by which she earns their livelihood is gradually revealed as **Hoda's** blindness. Danile does see. But his faith endures, embracing even Lazar's dreadful story : "Ever since he told me, I've closed my eyes on it every night and opened them to it every morning. He has put pictures in my eyes and a stench in my nose, and cries in my ears that I cannot avoid The cruellest thing about being blind is that you cannot close your eyes to what you see. Like it ? If I could learn to bear it ! And yet, I remind myself that he was plucked alive from all that dead flesh And when I remember the miracles of my own life I think how strange and wonderful it is that he should come to us" (C 293). Out of death, life ; out of painful fragmentation, wholeness. The novel's theme, caught in the epigraph from the Kabbala, is expressed through the central episodes based upon the experiences of Danile, Hoda, Pipick, and Lazar.

The artistry lies in the novel's form. Wiseman's vision comes to us through a melodramatic plot and characters who are both grotesque and pathetic. What could so easily degenerate into sentimentality (the whore with a heart of gold) somehow never does. Poverty, illness, betrayal, humiliation are contained in an ironic and comic structure which never falters. The surface point of view varies as the narrator assumes the tones of the various characters, most frequently Hoda's. Danile's idealism contrasts effectively with the pragmatism of his wife and daughter. They are, if not cynical, at least sharply aware of human fallibility and harsh necessity, whereas Danile is initially presented as naive. The underlying point of view of the author is expressed through the totality of fictional technique. Near the end of the novel, the reader is increasingly detached from Hoda. Her views are ironically revealed as unreliable, despite the sympathy and humour with which she is portrayed.

Wiseman avoids the twin dangers of sentimentality and cynicism

which her material might so easily have evoked and skilfully exploits its comic possibilities. Daddy loudly encourages Hoda's frequent visitors to study : "It made Hymie a little uncomfortable, because the word for "study" in Hebrew sounds like the word for "pig" in Yiddish, and he thought, **her old man really is cracked**, but didn't say anything, naturally, because of Hoda's temper". Hoda presses Daddy's baskets upon her customers for an extra fee, oblivious of the mute witness which the baskets bear : "When he left, with Danile's encouragement of 'pig ! pig !' following him out of the house, so that he thought, uneasily, **Jeez, what a crackpot !** he had to stuff the bag into his coat, first, because he wasn't going to be seen carrying it, for godsake, in the midst of winter, too. That Hoda !" (C 120). Other comic highlights include Hoda's effort to lessen Pipick's nervousness by blaming sexual ineptitude on the capitalist system (C 236) ; Hoda's unconscious encouragement of Lazar by her loving leaning which allows her to fan out her leg and ease her thigh burn ; the teasing to which she is subjected at the kibitzarnia when she threatens to turn monogamous ; or the final scene in bed with Lazar as Hoda "nuzzled into him with elephantine coyness" in an attempt to mediate between him and his dead.

Many of the minor characters, as in **The Sacrifice**, are as memorable as the protagonists. There is Uncle Nate's wife, a female Scrooge and the bane of his existence. At Rahel's shiva, the female mourners are delighted to discover that this wealthy woman has cheated a cake of three eggs : "It was enough to reconcile you to your own poverty." Hoda's teachers include the homely but kindhearted Miss Flake, who sprays beautiful phrases through earnest teeth and has a gift for hectic metaphor ; and the irreverently named Miss Boltholmsup, who attempts to refashion the world into her image of decency and good taste. The latter provides an hilarious context for a satirical portrait of WASP attitudes, depicted as fearful of sex, intolerant of differences, and determined to ignore the existence of anything as offensive as human hatreds and passions.

Central to Wiseman's technique is her feeling for and love of language. Her range is remarkable. It moves between the heights of poetry and the coarseness of slang. Wiseman is not one to refuse the universe, or any portion thereof. Hoda's sense of humour is frequently the vehicle for metaphors and puns. She thinks of herself as "an actress on the mattress", and boasts "To err is human, to recline divine". "Moving up into administration", as hostess of Limpy's kibitzarnia, makes everything go more easily. When Pipick's presence as **pisher**, or spare man to com-

plete the necessary minimum for prayer, excites raids by neighbouring congregations, his synagogue comes up with a "counter pisher poacher plan" (C 226). Puns extend even to the bitter dregs of experience, when Lazar describes the mass murder of his village as giving "the lye" to his life (C 296). The word-play climaxes on the novel's closing page as Hoda drifts into sleep beside her future husband, a scene which owes something both to Molly Bloom's soliloquy and to the gaily resurrecting corpses of **Finnegans Wake**. Past and future problems, Hoda thinks, can be faced with the encouragement of a wall-to-wall mattress : "Almost a real mother !' Lazar swam towards her. "CONDOMS", she affirmed with energy. "PREVIENCE", she held out her arms, a true bride."INCESTRY" she sobbed, as she reeled him in by his umbilicus. 'Sons' cried Danile. 'Lovers !' she confessed, weeping extravagantly"(4). Hoda's dream-consciousness embraces her past and future life and knits together the characters and fragments of the novel in "the ardour of her vision . . . in the brimming pot together". Thus language serves theme and technique, vision.

The novel catches all the comic possibilities in human sexuality, all the pathos, and much of the grandeur. Hoda is a marvellous creation, earth mother and mistress to mankind, large enough in body and spirit to welcome the world. Despite the hilarity of many of its scenes, **Crackpot** excites that sense of reverence and gratitude which is felt for a work which both expresses and expands one's sense of the mystery and beauty of life.

There is an odd phenomenon in Canadian letters of fine single novels from authors who never publish a second. We are thankful that Wiseman did not elect to follow this pattern. **Crackpot** is worth waiting for. It contains a lifetime of living and learning. The result is a work where the extremes of simplicity and complexity meet. A work which evokes laughter and tears. A work, quite simply, which delights.

NOTES

- (1) *Adele Wiseman, Crackpot, Toronto : Mc Clelland ans Stewart, 1974, p. 251. Further quotations from the novel have the page numbers, from this editions, in the text.*

- (2) *Adele Wiseman, **The Sacrifice**, Laurentian Library, Series 8, Toronto: Macmillan, 1968, p. 178. Further quotations from the novel have the page numbers, from this edition, in the text.*
- (3) *Moses and his young friends shoot their sun-filled "arrows" across the pit where the synagogue has stood ; and Lazar survives the death-pit to become Hoda's lover and the sire (in Hoda's anticipatory vision) of Danile's grandson.*
- (4) *Previencence suggests preview, previous, prescient, etc. Incest combines incest and ancestry, in the portmanteau style of punning of **Finnegans Wake**. The Laurentian reverence for sex is both affirmed and parodied through the implications of this reference to **Sons and Lovers** in the context of **Crackpot**. An article could be devoted solely to an analysis of the last page of Wiseman's second novel.*

LES DEUX SOLITUDES DE NOAH ADLER

par Françoise PERROTIN

"But, down in the angle, at Montreal, on the island about which the two rivers join, there is little of this sense of new and endless space. Two old races and religions meet here and live their separate legends, side by side" (1).

Hugh MacLennan

Lorsque Hugh MacLennan parle de "son" Canada dans son ouvrage, **Two solitudes**, c'est le sentiment d'incommunicabilité qui prévaut : incommunicabilité entre deux hommes, mais surtout entre les deux communautés dont ils sont le symbole : Canadiens français et Canadiens anglais. Ceux-ci ont à vivre "côte à côte" leur "légende", alors que tout les sépare : origines sociales, habitudes, religions, langues, intérêts financiers immédiats, dans un pays neuf, où toutes les relations humaines sont à réinventer. D'une certaine façon, il traite de "minorités" et fait remarquer pour le problème qui nous occupe, que le drame réside dans le fait que ces hommes et ces femmes doivent affronter une vie nouvelle, dans un espace clos et que, malgré- ou à cause- de la promiscuité dans laquelle ils vivent, chacun a cherché à garder une identité propre. Identité exacerbée en solitude, impossibilité absolue à dépasser les tabous sociaux, à traverser la rue, à tendre la main, "à échapper au ghetto de l'esprit", comme le dit Richler. Il a paru intéressant d'analyser l'expérience du héros de Richler face à ces problèmes : la communauté juive de Montréal peut-elle s'intégrer dans une société canadienne en mutation ? **Son of a Smaller Hero**, son second roman, paru en 1955, peut être vu comme une peinture de la solitude de la communauté juive, noyée par son petit nombre et ses habitudes ancestrales au sein d'une société dominée par les WASPS -honnis et tant enviés. La lecture de cet ouvrage de jeunesse-Richler avait vingt-quatre ans lors de la parution-présente, dans ses incertitudes même, ses tâtonnements, ses hésitations, tout l'intérêt d'une expérience de laboratoire. On y perçoit la genèse des romans ultérieurs - **The Apprenticeship of Duddy Kravitz**, **St. Urbain's Horseman**, en particulier, qui formeront la trilogie des romans de Montréal. Le héros de Richler, s'il change de nom dans chacun des trois romans, n'en est pas moins un seul et même homme à des époques différentes de sa vie et de son évolution vers plus de liberté, plus d'indépendance à l'égard de son milieu social

d'origine. Au fil de cette chronique des années de lutte contre le malheur, la pauvreté, l'antisémitisme, nous verrons naître un homme nouveau, détaché du ghetto, qui aura su abandonner le cercle étroit de ses relations d'enfance pour répondre aux questions essentielles posées à l'immigré dans un pays neuf. Mais cette libération de l'homme juif passe par une série d'épreuves, d'initiations qui ne seront pas sans le faire souffrir. Dans **SSH**, Noah, c'est l'adolescence, la propédeutique à la vie d'homme, le moment du choix, et à travers son expérience, de ce que sera la communauté dans laquelle il occupe une place privilégiée. Et c'est à lui, un des membres les plus authentiques, les plus vrais de cette communauté que reviendra la charge de répondre aux questions fondamentales auxquelles les plus pauvres des Juifs de Montréal doivent répondre dans les années 50. Peut-on encore vivre en Juif orthodoxe dans le Canada du XX^{ème} siècle ? Doit-on rester paralysé par les tabous et les prophéties des ancêtres ? L'assimilation est-elle souhaitable, possible pour l'individu, et partant pour la communauté ? Est-elle signe de vitalité ou conduit-elle à l'effondrement d'un système de société qui a permis de survivre aux Juifs de la Diaspora ? C'est du retentissement psychologique de l'exil, du repliement sur soi-même de la communauté, du refus de répondre à ces questions, et même de se les poser, que naît **SSH** et l'"étranger" que devient Noah, étranger à lui-même, à la société qu'il rejette et à celle qui ne peut l'accepter.

D'un point de vue sociologique, peut-être n'est-il pas inutile de rappeler la place occupée par les Juifs de Montréal dans la mosaïque de la société canadienne telle que l'a décrite J. Porter (2). Numériquement, ils ne représentent qu'une infime part : 300 000 personnes se déclarent de religion israélite en 1960 (3), dont 125 000 à Montréal. Il y a dans cette ville deux pôles de vie juive : Westmount, où réside la classe intellectuelle et prospère, et le quartier de la rue St. Urbain, quartier populaire, souvent pauvre et délabré, qui forme la toile de fond des romans de Richler. Malgré la forme romanesque adoptée et revendiquée par l'auteur qui se défend, dans une note introductive à **SSH**, d'avoir fait œuvre autobiographique - "all the characters, all the situations are fictional", on ne peut s'empêcher de souligner que nombre de situations et de personnages de ce roman se retrouvent dans le recueil de nouvelles **The Street** (4), où le narrateur n'est plus un "on" impersonnel, mais bel et bien I/WE. On peut citer à l'appui de cette affirmation Naïm Kattan qui écrit : "In his second novel, **SSH**, the masks fall away, Richler does not speak in the first person, but the autobiographical tone of the book is not entirely deceptive. It is the world of his own childhood that he

reveals in fictional form" (5).

Le caractère spécifique de la communauté est en particulier tout à fait authentique ainsi que ce sentiment de différence, d'étrangeté, auquel chaque membre de cette petite société est confronté. Il n'en est pour preuve que la réflexion du propre père de Richler lors de la parution du roman : "Is it about Jews or ordinary people ?" (6). Une des premières et des plus évidentes façons de briser les attaches avec le passé est, dans de telles conditions, d'essayer de faire disparaître les preuves et signes extérieurs de cette "différence". Il serait extrêmement fructueux à cet égard de faire une étude approfondie de l'évolution que subit ce sentiment dans la conscience des immigrants. En effet, il y eut une époque où les premiers de ces immigrants, fraîchement débarqués de pays où sévissaient pogroms et persécutions, tiraient une certaine gloire de cette étrangeté. La littérature juive américaine de la première heure fournit de nombreux exemples. Elle est un miroir qui renvoie l'image de ce qu'a été l'expérience de l'immigration pour le Juif d'Europe Centrale qui traverse l'Atlantique. Comme le dit Annie Kriegel (7), la première génération "n'avait songé qu'à retrouver sur place le charme intime de la communauté", et n'avait donc jamais pensé à une assimilation qui soit bénéfique à ses membres. Dans les très belles nouvelles de Singer, **The Spinoza of Market Street**, par exemple, la conscience de l'étrangeté, de la différence, fait partie de la vie du Juif qui en tire un sentiment de fierté et partant de protection. L'intimité qui naît de l'humour de ces contes en fait d'immenses "private jokes" qui resserrent les liens et qui protègent des êtres vaincus au fond d'eux-mêmes contre le monde extérieur, contre la solitude à la fois physique et métaphysique imposée par des conditions de vie tant rudes que nouvelles. A mesure que la connaissance de la vie moderne pénètre les rues du ghetto, ce sentiment de solitude et d'isolement s'accroît. Richler trouve sa place dans cette seconde génération d'écrivains juifs qui accepte d'affronter le monde extérieur et donc de se heurter à la génération antérieure des parents et encore plus à celle des grands-parents. Kriegel (8) pose très nettement le problème quand elle écrit : " (Ces romanciers) ne traitent que du rapport père-fils : la sécularisation des fils les conduit soit à s'américaniser dans le sens le plus pragmatique du terme, soit à se réfugier dans un mouvement radical qui préserve leur marginalité". Tout au long de **SSH** résonne la phrase prononcée par la grand-mère de Noah qui, à sa façon, exprime la même idée : "We are old, this ain't our country, Melech ; here, they grow away from us" (9).

La sécularisation est bien, pour la première génération d'immigrants, l'ennemi contre lequel il faut lutter ; le pays, les autres, c'est ce qui

arrache le fils et surtout le petit-fils à la loi, c'est-à-dire à ce qui a fait la force de la communauté. Il y a deux issues possibles- et qui s'excluent l'une l'autre- au conflit qui est celui du jeune Juif se cherchant hors des murs du ghetto : se marginaliser ou s'américaniser. La marginalisation peut prendre deux aspects : le dropout, dont le souhait est d'abandonner toute appartenance à une société quelle qu'elle soit ou bien l'homme juif qui revient à une tradition plus orthodoxe que celle qu'il a connue et prend ainsi des options tout aussi dangereuses pour l'intégrité de la communauté. Il est remarquable que Richler ne se pose aucunement la question que d'autres écrivains ou sociologues de la question juive se sont posée -Memmi, par exemple- : pourquoi, pour être accepté, le Juif doit-il se montrer plus héroïque que n'importe lequel de ses concitoyens aryens auxquels on n'impose jamais de telles conditions ?

Ce que Richler nous propose n'est pas l'œuvre d'un polémiste mais bien celle d'un romancier préoccupé de mise en forme, même si son sentiment sur les problèmes abordés transparaît dans **SSH**.

Noah, tel qu'il nous est présenté, est le premier de sa famille à chercher à "s'américaniser", c'est-à-dire, à réduire la distance entre lui et les autres, à chercher son identité dans une assimilation -an "absorption", selon le mot très significatif des sociologues canadiens- à la culture dominante. C'est un adolescent, très exactement aux prises avec l'apprentissage qu'est l'adolescence.

On peut noter l'évolution à cet égard du héros de Richler. Noah est paralysé devant ce qu'il voit, ce qui lui arrive, immobile pour ainsi dire d'un bout à l'autre du roman, pris dans les rêts du ghetto. Quatre ans plus tard. Duddy Kravitz est, lui, détaché de ses racines de façon plus nette. Il est, comme le fait remarquer M. Greenstein, celui qui "coult", pour échapper, certes, à une société qui le menace- mais d'une menace toute extérieure à lui-même, qui pèse sur sa carrière et ses ambitions, mais, non pas comme chez Noah, sur son être profond : "What makes Duddy run ? Duddy's apprenticeship is a quest for security against a society which constantly threatens him"(10). Dans le roman de Richler le plus achevé, **Saint Urbain's Horseman**, Jake se pose la question infiniment plus complexe de savoir "Why running ? " C'est au moment où la boucle de l'assimilation est bouclée que se produit un retour assez spectaculaire aux valeurs du passé, retour qui n'est pas notre propos ici, mais qui vaut la peine d'être souligné.

Noah occupe donc une position privilégiée dans la communauté : c'est lui qui secoue les chaînes et il n'en a que plus de mérite car il est

le fils aîné du fils aîné et c'est sur ses épaules que repose le poids de la tradition juive. On peut noter à ce sujet -sans en tirer toutefois de conclusion hâtive- que Richler occupe la même place dans sa propre famille et que son destin personnel n'est pas sans avoir certaines ressemblances avec celui de Noah. Dans un entretien accordé à Nathan Cohen (11), il déclare : "I'm not religious but my background was an orthodox one. This is the first generation in our family with no rabbis. I should have been a rabbi". Il aurait donc "dû" être le gardien des traditions, comme Noah est d'une certaine façon forcé de l'être. Cette responsabilité de Noah envers les siens ne fait qu'augmenter le sentiment de culpabilité au sommet du sevrage et le retentissement sur la communauté n'en est que plus fort. Noah sait qu'il est au confluent de deux cultures, de deux éthiques aussi. Il ne peut s'expliquer le malaise dans lequel il se trouve "I'm sort of between things" (12), c'est la seule réponse qu'il peut donner à son grand-père, mais il attend cependant tout de son départ du ghetto "He had expected that by moving away from home something wonderful would happen, whereby he would end up a bigger and freer man" (13). Le miroir aux alouettes de l'assimilation c'est une voie libre ouverte au Juif, au Noir, comme en d'autres temps et d'autres lieux au Colonisé.

On peut voir à ce sujet que le héros de Richler est historiquement daté : l'attitude de Noah est typique des années 50. Dans la littérature américaine, on n'a plus aujourd'hui le sentiment qu'il est - pour reprendre la formule de Sartre- "indécent d'être juif", ou noir, ou tout simplement d'appartenir à une culture minoritaire. On ne demande plus au Juif d'abandonner ce qui est son identité propre et c'est le mouvement inverse qui s'amorce. Sur le mode populaire, "nous sommes tous des Juifs allemands" et "Black is beautiful". De façon plus élaborée, Dommergues parle de la "sensibilité minoritaire des années 60". C'est la condition de minoritaire qui devient la véritable image de la condition humaine : "C'est l'ensemble de l'Amérique qui devient un peu juive, un peu catholique et non plus le Juif ou le Catholique qui devient américain" (14).

Les problèmes que Noah rencontre dans l'apprentissage de sa vie d'adulte ne sont donc qu'accrochés par son origine et sont ceux qu'en réalité tout homme, toute femme rencontre.

Comment donc escalader les murailles invisibles du ghetto ? Echapper aux archétypes de la communauté sera la première tâche de Noah. Pour cela, il va, première révolte, vivre hors du quartier St Urbain et c'est là qu'il prend conscience que le véritable ghetto est celui de la

coutume et de la culture : "The ghetto of Montreal has no real wall and no true dimensions. The walls are the habit of atavism and the dimensions are an illusion" (15). Quand on a vécu ainsi toute sa vie différent et autre, la véritable libération semble résider dans l'anonymat et la conformité. Le souhait le plus cher de Noah, c'est de passer pour un WASP et c'est aussi de passer "inaperçu". "To pass unrecognised" est le leitmotiv de la libération de Noah. Plutôt la médiocrité que la différence : "He wanted Harvey to think he was speeding towards Canadian mediocrity, towards an identity that would allow him to pass unrecognised" (16).

La première étape vers cet anonymat, c'est le refus total de toutes les valeurs qui l'ont entouré jusqu'à son adolescence, l'abandon radical de tout ce qui a été signe d'appartenance au ghetto : "All the time he had been defining himself against" (17). Cet effort est ressenti par ses proches, surtout par sa mère, comme un affront, mais aussi accepté par certains avec la résignation qu'ils ont toujours manifestée devant les plus grandes catastrophes : "Noah is not a Jew that way, Mrs. Adler. He's broken with the dark ages. He told me that himself" (18). Entrer dans l'ère moderne, c'est d'abord supprimer tous les signes extérieurs de judéité : ne plus porter la barbe, marcher en regardant devant soi et non plus comme les parents âgés : "looking down at the pavement or up at the sky" (19). Il ne faut pas penser que c'est une étape qu'il est aisé de franchir pour la conscience tourmentée de Noah et souvent il suffit de bien peu de chose pour faire vaciller la certitude qu'il a quant à la libération qu'il se doit à lui-même : "Perhaps eating ham is not so unimportant after all" (20). Le ghetto n'est pour lui synonyme que d'interdiction. Il est, en effet, interdit par le groupe à tout Juif digne de ce nom d'innover tant soit peu par rapport à la tradition : interdiction d'appartenir à un parti politique, par exemple. Le communisme semble avoir attiré à lui un certain nombre de jeunes gens et Noah est connu pour avoir participé à des manifestations : "Several years later, he marched in political demonstrations. That was something Wolf and the others could never do : they were Jews" (21).

Le rabbin souligne cette "honte" qu'il y a à faire des choix politiques, une honte qui rejaillit sur la communauté entière : "Weren't our people sufficiently shamed by the Rosenbergs ?" (22). Les interdictions les tabous ancestraux continuent à peser sur chaque acte et la loi n'est que très peu contestée, même par les plus jeunes. Ida, la sœur de Noah, découvre fort naïvement . . . la cigarette : "She began to suspect that

there were many more pleasures and many fewer punishments than those catalogued in the law according to Melech Adler" (23). La peur de la punition, celle des hommes encore plus que celle de Dieu, c'est ce contre quoi Noah a le plus à lutter. Parmi toutes ces valeurs négatrices de progrès, l'institution familiale seule apporte quelque chose de positif à Noah. Quitter le ghetto, c'est quitter la famille qui a su tisser tout un réseau de chaleur, de sécurité contre un monde extérieur par définition hostile. "The Adlers lived in a cage and that cage, with all its faults had justice and safety and a kind of felicity" (24). Memmi, dans son étude sur les communautés juives d'Afrique du Nord, parle aussi de "nos familles envahissantes, dévouées et affectivement sûres" (25). Il est certain que pour le Juif de la Diaspora malmené par l'histoire, cette "cage" était le prix de sa survie : c'est le réflexe d'un groupe social vaincu que de se replier sur lui-même et de n'attendre protection que de ce qui vient de lui. Mais Noah appartient à la troisième génération d'immigrés, au dire des sociologues celle où le choix s'opère. Il ne s'agit plus de survivre mais il s'agit de vivre et comment le faire pleinement dans le Canada d'aujourd'hui en restant prisonnier de structures mentales héritées d'opprimés ?

Au moment de la crise existentielle chez Noah, la religion qui aurait pu fournir réponse à ses inquiétudes n'apparaît plus que comme un simple état du corps social ; c'est un signe d'appartenance, une marque distinctive, plutôt qu'une véritable croyance. Ce n'est pas un hasard si dans **SSH** la religion apparaît sans véritable dimension métaphysique. Memmi a observé qu'elle n'a qu'un seul aspect positif : c'est ce qu'il appelle une "valeur-refuge" (26), "une des rares manifestations qui protège l'existence originale du groupe". Il rejoint en cela les conclusions d'Evelyn Kallen sur la situation religieuse de la communauté juive de Toronto : "For Jews, religiously defined ethnic distinctiveness rests on religious observance (practise) rather than on belief" (27). S'il n'y a pas de véritable croyance, il ne peut y avoir réconfort en Dieu et pour Noah la religion fait partie de tout ce qu'il rejette : "I was wrong to worry about God, he thought. I don't believe in him, so he doesn't exist" (28). Le mysticisme du rabbin lui-même est suspect, et Richler ne manque jamais d'avoir des mots très durs à son endroit : "Rabbi Milton Fishman was sincere out of necessity. He believed in God the way an insurance salesman believes in Prudential" (29). Pourtant nulle valeur ne vient remplacer la religion en déshérence et Richler paraît fort désabusé à ce sujet : "Some are orthodox, others void" (30). Plus grave encore que la faillite de l'autorité de la religion est sa conséquence

inévitable : l'effondrement d'une société qui ne tenait que grâce à elle.

On peut souligner que quelques années plus tard, après la guerre des Six-jours, elle sera le symbole de la communauté juive renaissante. En même temps que la religion telle que les ancêtres la pratiquaient s'écroule, l'autorité du père et du grand-père est grandement ébranlée. Ceci est patent dans l'épisode central de **SSH** : le père meurt - lecture freudienne évidente sur laquelle nous ne reviendrons pas. Cette mort révèle toutes les hypocrisies charriées par la communauté avec la caution de la religion. Ce qui faisait un monde ordonné n'était que basses cachotteries et sinistres secrets. Aux yeux de la loi Talmudique, Wolf Adler est "mort pour la Torah", il a plongé dans les flammes pour sauver le Livre Saint : telles sont les paroles du rabbin. La famille entière sait, pourtant, sans que personne n'en parle jamais, que Wolf a plongé pour sauver le coffre-fort plein d'argent et des secrets de son père. Histoire sordide, humour féroce, qui donne son titre à l'ouvrage : "A smaller hero". Panofsky, la voix de la rébellion, le communiste, la terreur du ghetto est le seul à avoir une vue juste des choses : "A small man died for nothing and made for us a smaller hero than we usually put up" (31). Voilà, résumé en quelques mots, le drame du ghetto : le fils aîné, le héros n'est qu'un "homme sans dimension", un "homme sans qualités" presque, et mourir pour la religion, c'est mourir pour rien. Richler se plaît, à l'occasion de cette mort, à détailler les vices et les tares de chacun et tout particulièrement des plus religieux parmi les assistants : la mère, névropathe, se raccroche à l'image fautive de son père qu'elle voit comme le Dernier des Justes, les enfants, petits enfants et cousins respectent à la lettre des coutumes qui n'ont pas de véritable sens pour eux. Noah est le seul à refuser de jouer le jeu et on le montre du doigt : c'est le moment où, pris entre son amour pour Miriam, une shiksa, et ses impossibles devoirs envers les siens, il ressent le mieux sa qualité d'étranger.

L'ostracisme dans lequel le tiennent les autres est d'autant plus radical que Noah est celui par qui le scandale arrive, celui qui a ébranlé un monde stable depuis des générations et, ce faisant, a été le catalyseur de toutes les frustrations de ses coreligionnaires. Il devient le bouc-émissaire de la tribu, toujours physiquement et moralement seul. Il porte la responsabilité de la faiblesse de ses ancêtres et c'est lui qui "paiera" pour les fautes passées : jusqu'au grand-père -le sage, l'irréprochable qui ne l'accompagnera pas dans sa solitude mais qui se venge sur lui : "He had always wanted to punish Noah, because, he, Melech, had loved Helga and had deserted her" (32). La pire des punitions, dans une communauté aux liens si étroits, c'est d'être rejeté, de ne plus faire partie de la famille.

Si les membres les plus anciens du groupe refusent ainsi toute ouverture sur le monde moderne, c'est qu'ils ont encore gardé en eux toute la résignation qu'ils avaient manifestée lorsqu'ils vivaient dans un pays hostile. C'est la sclérose de ce monde fermé en plein Montréal qui est peut-être le trait le plus frappant de la vie de la minorité juive des bas-quartiers. Tout ce qui est différent doit être exclu - même les pauvres immigrants, "the greenhorns", fraîchement débarqués qui, par leurs coutumes et leurs vêtements trop voyants risquent de compromettre le précaire équilibre de paix de la rue St Urbain.

C'est en refusant de continuer à se comporter en vaincu que Noah s'exclut lui-même et sa démarche de libération semble porter la marque de l'homme juif vrai, du héros au sens plein du terme, qui tout en connaissant l'histoire de son peuple, refuse d'en assumer les côtés les plus pesants et les plus stérilisants. Selon Memmi (33), il faut savoir refuser les entraves de la tradition pour devenir un être moderne : "La plupart des grands Juifs des temps modernes ont été des révoltés, des hommes de refus et non pas des hommes de la fidélité".

La phase de nihilisme dans l'apprentissage de Noah va de pair avec la rencontre du monde vrai tel qu'il le conçoit. Ce monde extérieur doit lui apporter d'une part sa libération intellectuelle et d'autre part une chaleur humaine, une autre tradition que celle dont il est issu, et qui devrait la remplacer. "He was hungering for an anger, or a community, or a tradition to which he could relate his experience" (34). Etre de faiblesse socialement, sa personnalité est déterminée par le regard des autres et il essaie de se faire accepter dans le milieu le plus prêt, théoriquement, à accueillir un déraciné : l'Université. Et c'est là qu'il rencontrera sa seconde solitude. Il vit pendant un certain temps la vie des aryens comme il a vécu la vie des Juifs : en étant "à côté", entre deux mondes, et en ayant toujours une conscience très aiguë : "You're no longer a Jew and you'll never become one of them" (35). C'est la triste expérience et la triste réalité de son passage chez les WASPS. Bien qu'il soit accueilli à bras ouverts par un jeune intellectuel de McGill, aux yeux des autres, ses qualités de Juif priment sur ses qualités d'homme. Theo le décrit à sa femme Miriam en ces termes : "He's a taxi-driver . . . Jewish with accent" (36), ce qui est une façon de nier en lui l'homme pour ne plus retrouver que le Juif. Plus tard, lorsque Miriam sera devenue la maîtresse de Noah, Theo aura cette réflexion qui fleure bon son anti-sémite et montre qu'aussi large d'esprit qu'on soit, il y a des moments où la raison bute : "Why should a Jew take away my wife ?" (37).

Noah se laisse prendre un certain temps au piège du paternalisme il découvre la culture - la musique en particulier, et Vivaldi occupe

des loisirs vides de sens avant sa découverte. Et pourtant, assez rapidement, il ressent jusqu'à quel point il est le "bon sauvage", la bonne conscience de son hôte. En retour de la culture qu'on lui offre, on attend de lui du pittoresque et du divertissement : "And Theo, the bastard, always trying to get me to talk about my family when people are around. I'm colourful, he thinks, hell" (38). Position ambiguë de Noah, donc, parmi des gens qu'il veut égaler, auprès de qui il cherche un sens à sa vie et qui ne lui renvoient qu'une image frelatée de lui-même. C'est peut-être au moment de sa liaison avec Miriam que son identité est le plus mise en question et qu'il est le plus repoussé à la fois par les siens et par les goyim : l'assimilation par le mariage est en effet vue par de nombreux sociologues comme le stade le plus parfait de l'intégration.

Le couple Noah-Miriam ne pouvait pas s'entendre bien longtemps - différence d'âge, d'éducation, de goût - pour des raisons bien autres que celle de la race. Et lorsqu'il s'agit du mariage des deux protagonistes, c'est le seul argument qui soit mis en avant tant par la communauté juive que par les amis de Theo. Miriam elle-même lui dit : "You're trying to back out of this because I'm not a Jewess" (39). Pour apprécier le degré de perturbation auquel est arrivé Noah, il faut voir que lui non plus ne peut décider quelle est la part de la tradition qui pèse sur sa décision. C'est peut-être la communauté qui reste tout de même la plus forte, une fois abandonnés les sentiments de vengeance et de défi à son égard qui ont été son premier mouvement : "He wasn't going to marry Miriam to spite the Adlers" (40). On peut, semble-t-il, tirer deux conclusions de cet essai de fuir le ghetto : d'une part, le Juif est accepté dans la société - Noah va à l'Université - mais sans y être toutefois intégré. C'est toujours son caractère de Juif qui prédomine aux yeux des autres. Evelyn Kallen considère ceci comme un trait persistant de la société canadienne et s'appuie sur des données statistiques quant au nombre de Juifs occupant des professions à haute responsabilité et au nombre de ceux qui épousent des non-juives : "Jews are more readily accepted today than in the past, but only within the impersonal public spheres of the professions and business. Within the private domain of intimate personal relationships, Jews continue to be excluded" (41). Il faut noter cependant, pour être juste, que bien souvent c'est la communauté juive qui est hostile, comme dans **SSH**, à des liens trop étroits avec le monde des WASPS.

La deuxième remarque que l'on peut faire, c'est que homme au moment de sa "libération", Noah cherchait l'homme universel qui était en lui, au contact d'autres hommes qu'il croyait ses semblables. Eux, au

contraire, par une sorte de dédoublement de la personnalité de Noah, ne recherchaient que le Juif en lui. Il était inévitable que, dans ces conditions, l'expérience se révèle un échec.

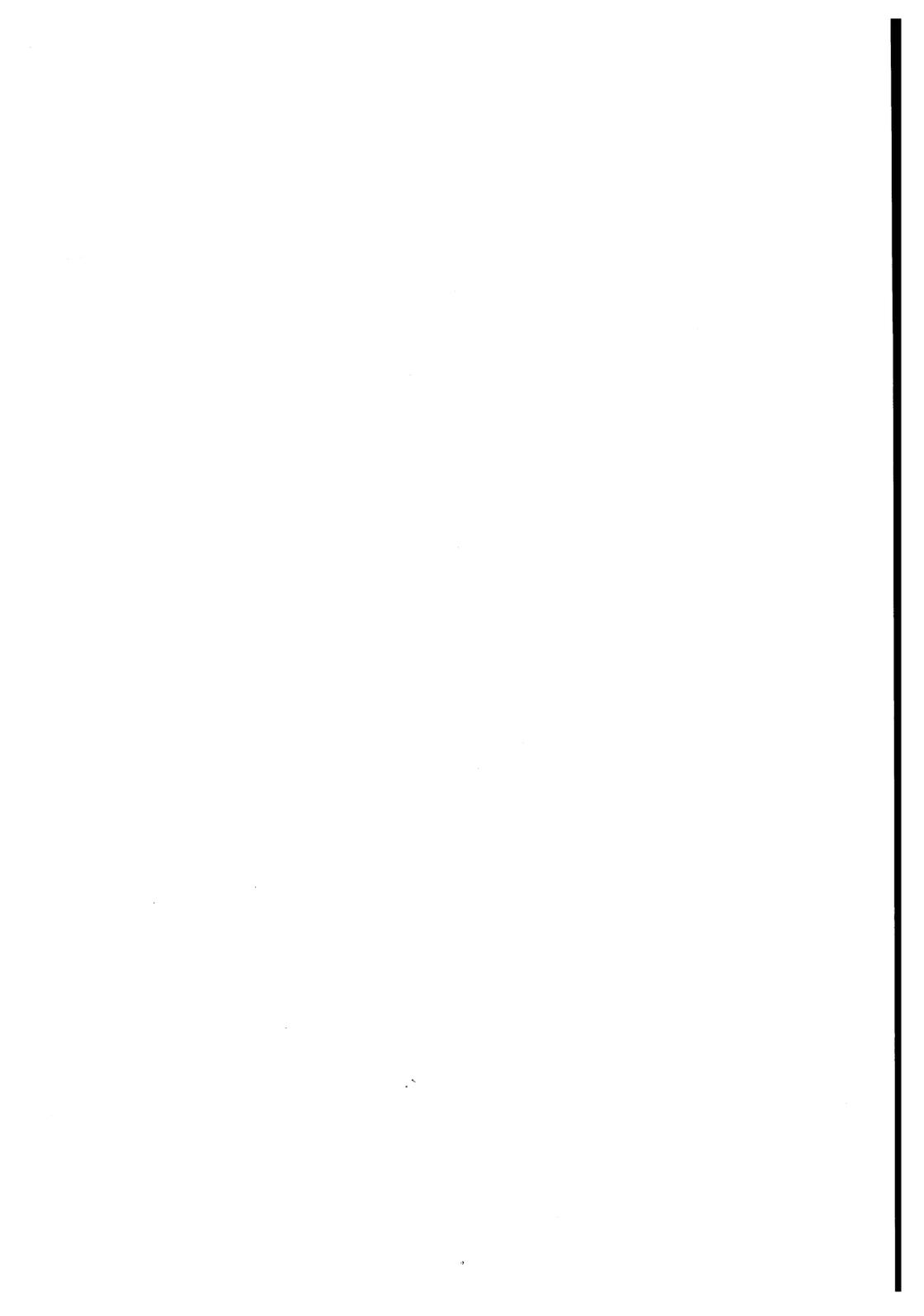
Quand Noah part pour l'Europe, son grand-père ne peut que le maudire : "GO, go, become a goy. But have a look first at what the goyim did to your Zeyda. That girl in the picture, had she been willing to become a Jewess, to . . . Stones they threw at me. Noah . . . Now, go, go join the goyim, become my enemy" (42). Le drame de Noah, c'est qu'il sait, maintenant, qu'il ne peut devenir l'ennemi mais aussi qu'il ne peut rester l'allié de son grand-père, qu'il vit entre deux mondes encore irréconciliables. Ne serait-il pas cependant celui qui a fait le premier pas vers une identité nouvelle, celle du Juif canadien qui souhaite se dire à la fois fier d'être juif et d'être canadien ? : "The changing expressions of Jewish identity in Canada may be viewed as outcomes of the continuing attempt to become both proud Jews and proud Canadians" (43).

NOTES

- (1) *Hugh MacLennan Two Solitudes, Toronto : Mac Millan, 1945, p. 412.*
- (2) *John Porter, The Vertical Mosaic - An analysis of Social Class and Power in Canada, U.T.P., 1971, p. 626.*
- (3) *I. Rosenberg, The Jewish Community in Canada, Appendix I : A Demographic Profile, p. 224.*
- (4) *Mordecai Richler, The Street.*
- (5) *Naïm Kattan, "M. Richler, Craftsman or Artist", in Critical Views on Canadian Writers : M. Richler, Toronto : Ryerson, Mc Graw Hill, 1971, p. 94.*
- (6) *"Notes on an Endangered Species : Why I write ?", Shovelling Trouble, Toronto : McClelland & Stewart, 1972, p. 6.*
- (7) *A Kriegel, Les Juifs et le Monde Moderne, Paris: Seuil, 1977, p. 61.*

- (8) **Ibid.**, p. 61.
- (9) **SSH**, p. 23.
- (10) *M. Greenstein, "Quebec's Heart of Darnkness : Retreat in The Cashier and The Apprenticeship of Duddy Kravitz", p. 71-86, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, CRAA, Mai 1977 : Séminaires Canada.*
- (11) *Nathan Cohen, "M.R. Craftsman or Artist",* **ibid.** **A Conversation with Mordecai Richeler.**
- (12) **SSH**, p. 38.
- (13) **SSH**, p. 29.
- (14) *P. Dommergues, L'aliénation dans le roman américain contemporain, Paris : Union Generale d'Editions, 1977, Tome 2, pp. 91-92.*
- (15) **SSH**, p. 14.
- (16) **SSH**, p. 180.
- (17) **SSH**, p. 179.
- (18) **SSH**, p. 179.
- (19) **SSH**, p. 15.
- (20) **SSH**, p. 53.
- (21) **SSH**, p. 36.
- (22) **SSH**, p. 150.
- (23) **SSH**, p. 112.
- (24) **SSH**, p. 201.
- (25) *A. Memmi, La libération du Juif, Paris : Payot, 1966, p. 119.*

- (26) A. Memmi, **Portrait du colonisé**, Paris : Payot, p. 130.
- (27) E. Kallen, **Spanning the Generations, A Study in Jewish Identity**, Toronto: Longman, 1977, p. 10.
- (28) SSH, p. 64.
- (29) SSH, p. 151.
- (30) SSH, p. 17.
- (31) SSH, p. 155.
- (32) SSH, p. 39.
- (33) **Portrait du Colonisé**, p. 117.
- (34) SSH, p. 64.
- (35) SSH, p. 123.
- (36) SSH, p. 43.
- (37) SSH, p. 119.
- (38) SSH, p. 76.
- (39) SSH, p. 130.
- (40) SSH, p. 129.
- (41) **Spanning the Generations**, p. 94.
- (42) SSH, p. 203.
- (43) **Spanning the Generations**, p. 8.



**IDENTITE ET MECONNAISSANCE OU
RECONNAISSANCE DE L'ALTÉRITÉ CHEZ MARGARET LAURENCE**

LÉONARD COHEN, JOE ROSENBLATT ET A.M. KLEIN

PLURALITE ETHNIQUE CANADIENNE ET LITTERATURE

par **Hélène MARCHESSOU**

Quelques mots, pour commencer, sur le thème de ce colloque. Parler de pluralité ethnique et de littérature, c'est opérer un rapprochement entre la race et l'imagination, entre l'identité et l'originalité.

Original signifie tout ensemble " qui semble ne dériver de rien d'antérieur" - c'est-à-dire, entièrement imaginaire, et "qui existe dès l'origine", c'est-à-dire, à la source, à la racine (racine et race) communes. Et, parallèlement, **identité** signifie à la fois "qui est **identique** ou fidèle à soi-même, qui présente des traits identiques à ceux de tout un groupe" et qui, précisément à cause de cela, est **différent** des autres groupes. Mais il apparaît très vite qu'il n'y a pas de contradiction : dans l'un des cas, on se situe à l'intérieur, dans l'autre on observe de l'extérieur. Ainsi tel comportement original de l'extérieur est commun à tout un groupe et s'insère dans une tradition.

Tournons-nous une fois de plus vers l'étymologie. Elle est toujours révélatrice. Ce par quoi un groupe se distingue le plus superficiellement, ce sont ses particularités ou ses **idiosyncrasies**. C'est la même chose. Mais il y a longtemps qu'on a oublié le sens véritable d'**idiot** (qui est particulier) pour en faire un vocable purement péjoratif. Très vite la différence porte les germes de l'aliénation.

Par conséquent, dans toute société où règne la pluralité ethnique, le principal problème sera toujours celui-ci : y a-t-il le moyen de préserver ses caractéristiques, en d'autres termes de rester soi-même (comme le dit Ralph Ellison, "tout individu est une minorité") sans s'aliéner le reste du monde ? Enfin est-il une autre alternative que la violence ou cette forme d'agressivité retournée contre soi-même qu'est la névrose ?

Par rapport au creuset des Etats-Unis, le Canada semble esquisser une réponse plus complexe et plus diversifiée au problème posé par la plu-

ralité ethnique et la diversité des traditions. Une comparaison assez poussée entre la littérature juive des États-Unis et la littérature juive canadienne ne manquerait pas d'être éclairante. Nous nous limiterons ici à un seul exemple.

The Assistant de Malamud est probablement l'un des romans juifs les plus appréciés en milieu non juif, or il se trouve que c'est aussi l'un des plus mal compris. Pour qui s'en tient au contenu manifeste, le livre n'a pas grand sens. Il débute par un hold-up absurde, et se termine par une conversion non moins déroutante. L'histoire est celle d'un voleur qui sympathise tellement avec sa victime, un pauvre commerçant juif, qu'il finit par s'identifier à elle. Simple histoire de vol ? Non, pas si simple. Martin Bober est tellement démuné que le vol ne peut être que symbolique. Il s'agit avant tout de voler le Juif. Après le hold-up, Frank Alpine, affamé, volera chaque matin un de ces petits pains, que la cliente polonaise antisémite (mais gourmande) appelle des "petits pains juifs", en disant "Jesus, this is good bread". Les chrétiens communient aujourd'hui avec le pain de la Pâque juive. Et dans tous ces cas, celui du symbole chrétien, de la Polonaise antisémite et de l'escroc aux sentiments partagés, le pain est jugé bon, on ne peut s'en passer même : on l'acquiert, on se l'approprie, on le détourne, mais comme on aimerait oublier sa provenance. . .

Lu avec assez d'attention, **The Assistant** est l'histoire d'un vol d'identité. Tout au long du livre, Frank Alpine espère obtenir la fille de Bober : ce qui reste d'avenir au vieil homme depuis que la mort lui a dérobé son fils Ephraïm. A la racine hébraïque "pé, resh, yod", qui signifie "le fruit", se substitue "aleph, phé, resh" : la cendre, autre étymologie possible d'Ephraïm.

La mort du fils symbolise ici un judaïsme agonisant. A la fin, Martin Bober meurt, Frank trébuche et s'écroule dans la tombe (première identification) et émerge (ressuscite) pour aller se faire circoncire. . . . à l'âge de vingt-cinq ans. C'est l'identification finale. Le vol est consommé. La victime n'est plus là pour protester. Et comme tout le monde est juif, tout le monde (le lecteur, cette fois-ci) est inexplicablement soulagé. Car il n'y a plus de problème juif, et partant plus de culpabilité et plus d'angoisse.

Faut-il souligner que le point de vue reproduit ici n'est pas celui de Malamud, mais une concession très ambiguë au monde dans lequel il vit ? Par le rire, l'écrivain détourne l'attention du véritable problème au profit d'une histoire qui passe, une fois de plus, pour une excellente manifestation de l'humour juif. Comprendra qui voudra. Ou qui pourra. Un

coup d'œil aux dernières images fait apparaître des thèmes qui ne sont pas juifs, mais chrétiens : le sacrifice, la passion (au sens de souffrance) et la résurrection. Décodage à l'issue duquel le livre s'avère être une parabole du "judéo-christianisme" : un mythe dont l'incohérence même de l'histoire rend compte. Mais ce mythe n'est pas innocent, il manifeste une volonté de réduire l'Autre en l'assimilant. Une offre de mort douce, si l'on veut, au lieu de l'extermination violente.

Cette parenthèse, qui peut paraître un peu longue, était nécessaire si l'on veut comprendre que le problème peut très bien être posé d'une toute autre manière. C'est ce que nous verrons, non pas dans la littérature juive, cette fois, mais chez Margaret Laurence.

L'on rencontre dans **The Diviners** un personnage dont les principaux traits sont vraisemblablement empruntés à la romancière Adele Wiseman. Orpheline élevée dans la pauvreté (pauvreté à tous les niveaux : on a peu à donner, et l'on est peu démonstratif en matière d'affection, même si dans le fond on est sensible), Morag Gunn rencontre Ella Gerson au Comité de Rédaction de la revue littéraire du campus. La troisième partie du livre où a lieu cette rencontre s'intitule "The Halls of Sion". Pour que l'on puisse véritablement parler de rencontre, la nécessité d'un terrain commun s'impose. Mais il faut aussi que l'Autre soit reconnu en tant que tel, que l'altérité ne soit pas escamotée au profit d'une idéologie quelconque. Enfin, cette reconnaissance ne doit pas être une vague tolérance (lourde toujours de malentendus), mais une source d'enrichissement mutuel. Cette rencontre doit avoir lieu également assez tôt dans la vie, à l'âge où l'individu est encore malléable et ouvert à l'expérience. Ou assez tôt dans la prise de conscience et l'élaboration d'une identité nationale. Or toutes ces conditions ont été réunies par l'auteur dans **The Diviners** : la situation évoquée par Margaret Laurence offre une sorte de microcosme du milieu canadien et de ses possibilités.

Première constatation : dans l'univers de Margaret Laurence, le minoritaire n'est pas accueilli en parent pauvre. Il se trouve, au contraire, dans la position de celui qui donne et féconde. Si ce point de vue ne se justifie pas toujours économiquement en période d'immigration massive, il est juste néanmoins sur un plan culturel et historiquement. "Nous fûmes civilisés les premiers", dit Breavman sur le ton de la plaisanterie dans **The Favourite Game** de Leonard Cohen. Voyons comment Margaret Laurence renverse, dans son livre, les données habituelles selon lesquelles le plus fort (numériquement) oblitère la culture du plus faible, afin d'imposer sa propre vision de l'Histoire.

Morag se trouve introduite d'emblée dans un milieu juif. Et plus que d'un milieu, il s'agit d'une **famille**. Avant même que les deux jeunes filles se soient communiqué le contenu de leurs écrits respectifs, la mère d'Ella Gerson est mentionnée dans la conversation. Premier préjugé qui est aboli par cette mise en scène : la véritable déracinée n'est pas celle que l'on croit (puisqu'elle a une famille), mais Morag, l'orpheline. Deuxième aspect intéressant : cette mère, dont il est question, est une femme énergique, qui partage son temps entre la boulangerie qu'elle a prise en main à la mort de son mari, les réunions d'une organisation de gauche et l'éducation de ses filles. Indépendamment des circonstances particulières ici, ce prototype est commun au milieu juif religieux traditionnel où l'homme, s'adonnant exclusivement à l'étude, ne peut subvenir en même temps aux besoins économiques de la famille, et à l'époque - jamais très lointaine et en tout cas vivace en pays neuf - des pionniers. L'influence matriarcale se trouve donc renforcée par la double appartenance.

Et qu'est-ce qui distingue la famille Gerson des autres ? C'est d'abord une maison où l'on est très bavard. Il est rare qu'en milieu purement anglo-saxon l'on éprouve à ce degré le besoin de s'extérioriser par la parole. Ici, par contre, la parole est constitutive de l'identité familiale. Souvent l'on revendique, l'on se dispute, l'on se moque, mais l'on tient l'un à l'autre par **la parole**. De cet usage de la parole naît une **chaleur humaine** que Morag n'a jamais connue avant de pénétrer dans le foyer des Gerson. Quand elle essaie d'évoquer son enfance, Ella a le sentiment d'un monde "à peu près aussi chaud et accueillant qu'une congère de six pieds de haut". Image d'un climat rigoureux ancrée au cœur de la réalité canadienne. Mais dans ce nouveau foyer, ce qui se produit, au lieu de la froideur et du mépris suscités par l'ignorance, c'est une sorte de fusionnement des expériences au sein même de la différence.

La première découverte que fait Morag, avec l'aide d'Ella, c'est que **la norme n'existe pas**. C'est un excellent point de départ. A quoi bon, en effet, investir tant d'énergie pour ressembler à tout le monde, si chacun est différent ? L'on notera que, dans ce chapitre, c'est Morag qui ne se sent pas tout à fait normale, Ella qui répond "Who wants to be normal anyhow ?" Du point de vue de l'antisémite, celui auquel la littérature nous a le plus conditionnés, les données seraient exactement inversées, et le Juif serait représenté comme l'éternel étranger. L'attitude de Margaret Laurence est nettement révolutionnaire lorsqu'elle montre que le Juif, ayant une expérience séculaire de l'aliénation (celle qui consiste justement à ne pas être comme tout le monde), a appris à surmonter ce complexe (dont il saisit l'inanité) et peut, par conséquent, aider les autres.

Autre domaine où l'expérience juive n'est peut-être pas inutile, c'est celui de la lutte pour **la survivance**. C'est le terme auquel Margaret Atwood a recours dans son étude thématique de la littérature canadienne, et c'est également un concept que développe Elie Wiesel à propos du personnage biblique d'Isaac, et par rapport aux rescapés des camps d'extermination. Le poème qu'Ella fait lire à Morag traite précisément de ce dernier sujet, tandis que dans sa nouvelle, Morag imagine les réactions d'un fermier pendant une période de sécheresse exceptionnelle. Au bord du désespoir, l'homme se reprend et opte pour la vie, décidant de ne pas abandonner sa terre. Morag n'est pas absolument sûre que la fin de sa nouvelle soit satisfaisante. Ella la rassure : c'est la seule fin plausible. La vie et non la mort. Et dans cet exemple précis, les valeurs juives aident à cimenter les valeurs canadiennes.

Cette prise de conscience s'effectue, on le remarquera, au moyen de **la littérature**. Littérature dans la littérature, puisque les deux protagonistes sont des écrivains en puissance à ce stade. Cela implique un langage commun. Or habituellement le langage traduit l'expérience d'un seul peuple, et le symbole de la Tour de Babel est là pour rappeler que la diversité des idiomes peut être source de grande confusion. Problème crucial dans le Canada de 1977 où la solution a consisté à imposer officiellement le bilinguisme sans pour autant satisfaire le besoin d'appropriation culturelle des Québécois. Mais il est permis de s'livrer à une autre spéculation pour ce qui est d'un avenir plus lointain et d'imaginer une langue prégnante des apports de toutes les minorités, qui tiendrait compte, par exemple, de toutes les manières qu'ont les Eskimos de nommer la neige. Ce n'est pas par hasard, à notre avis, que l'expérience de Marc Favreau dans un livre comme **Esstradinaiement Vautre** est une des réussites linguistiques les plus intéressantes dans le domaine de la littérature canadienne francophone - quelles que soient, par ailleurs, les motivations sous-jacentes à l'ouvrage. Parallèlement, dans un registre différent, l'on songe au poème de A.M. Klein sur Montréal :

Grand port of navigations, multiple
The lexicons uncargo'd at your quays,
Sonnant though strange to me ; but chiefest, I
Auditor of your music, cherish the
Joined double-melodied vocabulaire
Where English vocable and roll Ecosic,
Mollified by the parle of French
Bilinguefact your air !

En attendant des expériences plus généralisées, tournons-nous à

nouveau vers le dialogue amorcé entre Ella et Morag. Très spontanée, Ella ponctue son discours de mots yiddish qui sont reproduits fidèlement par l'auteur. L'exemple est riche d'enseignement pour quiconque s'intéresse à la pédagogie des langues. En effet, il y a tout lieu de penser que Morag, dans sa petite ville du Manitoba, n'a jamais entendu auparavant aucun de ces termes. Mais les mots collent à l'expérience, et l'important est de communiquer celle-ci afin que ceux-là soient pleinement compris et assimilés. C'est ainsi qu'un langage s'enrichit de vocables d'origine étrangère, mais qui perdent leur étrangeté dans la mesure où le contexte culturel est connu. Tout au long du livre, les deux femmes continuent à communiquer, et chacune garde son style. Ella se réjouit du succès littéraire de son amie en lui télégraphiant : MAZELTOV (en hébreu, félicitations), tandis que Morag s'exclame au téléphone "Jesus". Naturellement ce mode de communication bigarré n'est concevable que dans des sociétés caractérisées par la pluralité ethnique. Et c'est pourquoi certains ouvrages, lorsqu'ils passent en français ou simplement en France, exigeraient presque un glossaire pour être compris des lecteurs, car ils ne correspondent pas à notre type d'expérience.

Comme la plupart de ses coreligionnaires dont l'immigration au Canada est antérieure au phénomène du nazisme, Mrs. Gerson est originaire de l'Europe de l'Est, et la famille n'a pas exporté une culture exclusivement juive, mais également des éléments de la culture européenne. La mère d'Ella réussit le tour de force d'inclure dans une même dévotion Dieu, Marx et Dostoïevsky. Il n'y a pas que de l'humour dans cette association. Lorsque Morag quitte la maison des Gerson en emportant sous le bras *L'Idiot* de Dostoïevsky, elle découvre que la littérature anglaise n'est pas la seule qui soit. Partie d'une expérience provinciale, elle s'initie à une culture qui déborde largement les frontières du Canada. Les idiosyncrasies du milieu Gerson fécondent sa propre expérience, et c'est ainsi que dans ce livre de Margaret Laurence, le milieu juif constitue un relais entre le particulier et l'universel.

Mais il est d'autres minorités au Canada, qui demandent à être revalorisées, et qui sont évoquées parallèlement dans *The Diviners*. Hors de l'intégration ou de la ségrégation, il ne semble pas qu'on ait inventé d'autre réponse politique jusqu'ici à la pluralité ethnique. Pourtant aucune de ces deux solutions n'est satisfaisante. A Montréal, les immigrants de tous les horizons s'agglomèrent autour de la rue St-Laurent, tandis que la haute société anglophone se réfugie sur les hauteurs de Westmount, le terrain coûtant de plus en plus cher au fur et à mesure qu'on s'élève. Dans son livre, Margaret Laurence fournit un exemple typique de cette

tendance ségrégationniste en la personne de Brooke, le professeur britannique que Morag épouse et quitte finalement. Né en Inde, Brooke a été élevé en Angleterre dans une école anglicane, et il est passé à côté de la civilisation hindoue sans la connaître, de même qu'il ne connaîtra jamais sa femme. C'est en lisant la suite de l'histoire que l'on se rend compte que tout l'ouvrage de Margaret Laurence constitue un effort délibéré pour renverser les rapports de force qui régissent les relations humaines et, par conséquent, les civilisations. L'on notera d'abord, dans ce chapitre (toujours "The Halls of Sion"), que Brooke ne veut pas connaître le passé de Morag. Au contraire, il est attiré par elle parce qu'à ses yeux elle n'a pas de passé. Il ne veut rien savoir, et la plaisante : "Now what's all this about your nefarious past ?" **Nefarious**, infâme, dont on ne parle pas. Chez Brooke, professeur de lettres, censé connaître l'origine des mots, cette plaisanterie est un lapsus qui en dit long. Il y a chez lui un refus de comprendre, c'est-à-dire, d'accepter quelqu'un entièrement. Et momentanément aveuglée par le désir, Morag le renforce dans ce sentiment absurde que son passé n'a jamais existé, n'a aucune importance. Relation stérile, symbolisée par le fait que Brooke, l'individu qui refuse le passé, ne veut pas non plus d'enfant. Et c'est encore la littérature qui va servir de révélateur. Au début de son mariage, Morag ne parvient à écrire que des choses insignifiantes. Traduire : qui plaisent à Brooke. Mariage symbolique avec le professeur, qui représente les institutions : plus âgé, plus expérimenté, il exerce une influence "morale", il lui dicte ce qu'elle devrait dire. **Fas** (fari) dans **nefarious** signifie "la loi", selon l'étymologie latine : la seule que donne le dictionnaire. Mais l'origine grecque du mot signifie "dire". La parole fonde la loi. C'est donc d'abord par la parole que doit passer la subversion. Un jour Morag se décide à envoyer son premier roman directement à l'éditeur. Sans le montrer à Brooke. C'est le début de la rupture, qui sera consommée par un acte raciste : le rejet par Brooke de Jules Tonnerre (la résurgence du passé de Morag), à cause de son type indien - et pour nulle autre raison. A ce moment-là, Morag n'hésite plus ; elle part, manifestant sa préférence pour le métis (c'est de lui qu'elle aura un enfant) et son mépris pour celui qui professe le racisme.

Que se passe-t-il, toutefois, quand l'Autre n'est pas accepté dans sa différence ? Quel style de littérature résulte de ce refus ? Nous voyons au moins trois possibilités qui sont particulièrement nettes dans la littérature juive. Sans parler de la littérature à caractère antisémite où le Juif apparaît non pas comme un être humain, mais en tant que stéréotype et projection de fantasmes collectifs. Depuis Shylock, en passant

par la littérature la plus (apparemment) respectable du XIX^{ème} siècle, jusqu'à nos jours les exemples seraient trop nombreux et ne sont pas propres au Canada ; d'autre part, le thème fait l'objet d'une thèse en cours par un Canadien inscrit à Poitiers.

Dans le premier cas qui nous intéresse ici, la méconnaissance est quasi-totale, l'hostilité mutuelle. Il est amusant (ou plutôt triste) de constater que deux clans fermés l'un à l'autre se reconnaissent toujours à l'odorat. Oui, cela nous fait régresser assez loin dans l'histoire ou la préhistoire de l'humanité. L'on hume l'autre comme on flaire le danger. Les cierges et l'encens dégagent une odeur spéciale : " . . . ils s'agenouillaient dans de petites chapelles moisiées qui sentaient la cire . . ." (**The Favourite Game**). Quand le Duddy Kravitz de Mordecai Richler s'en va à la recherche de son frère dans un immeuble bon marché de Toronto, il est suffoqué par des odeurs de cuisine : "The whole lousy house was permeated with **goy** smell. Bacon grease. The way they can live, Duddy thought. Jeez". Il se produit ici une identification entre l'individu et ce qu'il mange, et l'impureté de l'animal (le porc, dans la tradition juive, est viande impure) rejaillit sur l'homme.

Parallèlement à cette intolérance olfactive et alimentaire (après tout, nous disons bien en français "je ne mange pas de ce pain-là") se développe un langage qui exprime la différence : on a affaire à un goy ou à une shiksa (non juifs). Ces termes, toutefois ne sont pas des invectives. Par contre, le jeune Breavman interroge la petite Lisa : "L'avait-on déjà appelée Sale Juive ?" Il n'y a pas si longtemps, le fils d'Irving Layton rentrait à la maison en disant à ses parents : "J'en ai assez d'être juif". Un de ses camarades de classe l'avait traité de "stinking Jew" et de "Christ-killer" (**The Canadian Gazette**, 20. III. 76). Cet incident est à l'origine de la préface virulente au recueil de poèmes intitulé **For My Brother Jesus**. Mais continuons cette étude du vocabulaire. Dans un bal populaire de Montréal, Breavman (**The Favourite Game**) choisit sa cavalière dans un petit groupe francophone, sous le regard torve des garçons. Ils dansent tous deux avec raideur. Elle lui demande : "Vous êtes Italien ?" "Non". "Anglais ?" "Je suis juif". Spontanément le personnage se présente de la manière dont les autres le désignent. L'on dit, et personne ne s'en formalise, "C'est un Juif canadien" là où l'on dirait "C'est un Canadien catholique". Dans ce passage de Leonard Cohen, les autres personnages sont appelés "les Français" - ce qui ne se dirait probablement plus à l'heure actuelle - mais les Juifs constituent le seul groupe humain qui soit désigné avant toute chose par sa religion. Et entre "Juif canadien" et "Canadien catholique ou français" dans ce sim-

ple glissement du substantif à l'adjectif, ou **vice-versa**, dans cette inversion des capitales, il y a tout un monde de nuances, qui non seulement expriment la différence, mais sous-entendent l'exclusion. Il est difficile de communiquer lorsque le langage excommunie : l'on aimerait dire "excommuniqué" (du latin excommunicare) . . .

A un autre niveau, cependant, les influences culturelles jouent, parce que le minoritaire apprend le langage de la majorité économique et étudie sa littérature à l'Université. Il lui arrive même d'être très bon élève. C'est ainsi que Leonard Cohen sera influencé par ces vers de John Donne "Sweetest love, I do not goe/For weariness of thee " qui vont devenir à ses yeux "l'essence de toute chanson d'amour". Cette conception de l'amour évoque Pétrarque et tout un courant occidental que Denis de Rougemont a longuement analysé. La tradition juive n'a jamais conçu l'amour ainsi. La femme que l'on n'aime jamais autant que lorsqu'elle est loin, la femme mise sur un piédestal, mais finalement sacrifiée (et souvent bafouée) est liée au culte du héros. Or il n'y a pas de héros dans la culture juive (ni dieux, ni demi-dieux) et, par conséquent, point de déesse. L'on comprend, cependant, pourquoi l'image exerce un attrait sur un artiste. Nul doute que la civilisation chrétienne ait produit un art prestigieux, et puisé une grande partie de son inspiration littéraire à cette source. Mais si "l'écriture est un aspect essentiel de la tradition juive" (**The Favourite Game**), l'artiste en tant que héros est un thème qui appartient à l'autre culture. D'où le malaise de Leonard Cohen, très conscient de jouer un personnage qui ne cadre pas avec ce qu'il est vraiment. Cela va chez lui jusqu'au cabotinage. Mais il est important pour un artiste d'avoir un public, et chacun sait que le Juif n'est jamais si bien accueilli, voire même idolâtré : Marx, Freud, que lorsqu'il a l'air de renier tant soit peu ses origines.

En fait, l'attitude de Leonard Cohen est beaucoup plus complexe. Il ne renie rien. Ni les origines, ni les influences. Mais, pris entre deux mondes, et ne sachant pas toujours sur quel pied valser, il va faire de la surenchère, et se moquer des autres en se moquant de soi : "Parmi certains gentils on le soupçonnait pour d'autres raisons. Barbare sémite dissimulé sous le manteau de l'Art, il venait troubler leurs rituels mondains . . . il ponctuait son langage d'expressions yiddish que nulle part ailleurs il n'aurait songé à utiliser. Dans leurs salons, sans la moindre raison, il improvisait des danses hassidiques autour de la table à thé".

Barbare, Ainsi les Grecs d'autrefois dénommaient-ils les **étrangers**, moins civilisés qu'eux. Sous-entendu ironique : "c'est ainsi, n'est-ce-pas,

que vous considérez les Juifs ? Eh bien, allons-y . . . " Il faut imaginer les tasses pleines de thé sur la table basse : la danse hassidique (d'origine religieuse) compromet l'équilibre du rite (anglo-saxon ici) du thé. Conflit de civilisations, en réalité . Parmi les archétypes que le monde chrétien fournit à l'écrivain, figure l'image du Juif. Et cette image qu'on entretient de lui affecte l'écrivain qui réagit de manières diverses. Pour Leonard Cohen, épris de magie, le mimétisme est un exorcisme. Chez les autres, il mimera les siens (une façon subtile d'être comme ses détracteurs) ; chez lui, au contraire, c'est l'Autre qu'il mime. Mimétisme : "Propriété que possèdent certaines espèces animales, pour assurer leur protection, de se rendre semblables par l'apparence au milieu environnant, à un être de ce milieu, à un individu d'une espèce mieux protégée ou moins redoutée" (Petit Robert).

Nous nous proposons de poursuivre l'étude de ce dernier concept à travers la poésie et surtout les étonnants dessins de Joe Rosenblatt, lauréat, cette année, du prix du Gouverneur Général. Nous avons rencontré Joe Rosenblatt à Montréal pendant l'hiver 1976. Nous avons parlé, naturellement, de poésie, et à un moment Rosenblatt a dit à peu près ceci : "mieux vaut écrire des poèmes que casser la figure aux gens". Et cela n'avait pas l'air du tout d'être un mot d'auteur. Sous des dehors "bon enfant", Rosenblatt se définit lui-même comme un misanthrope et un cynique. Originaires de Lodz, ses parents parvinrent à s'installer au Canada pendant la Crise des Années 30. De son enfance il garde des souvenirs "agréables, neutres et franchement désagréables" (lettre personnelle). "Pourquoi pas l'assimilation?" dit-il au cours de la conversation. Si l'on ne savait pas qu'il est le rédacteur en chef de **Jewish Dialog**, on pourrait se tromper beaucoup. Il n'est pas de meilleure introduction à sa poésie que ses dessins. Surréaliste, si l'on veut, dans ses métamorphoses, le paysage est moins anthropomorphique que zoomorphique. L'homme, lorsqu'il émerge, n'est ébauché que sous une forme extrêmement grossière. Nous ne sommes pas sortis de la préhistoire : une grenouille sur son séant sermonne quelque primate mi-simiesque, mi-reptilien, "veux-tu lâcher cette pomme, pêcheur !". Ailleurs, le paysage est un énorme batracien au-dessus duquel plane un avion-bourdon. L'homme est éliminé, la terre l'a absorbé. L'oncle Nathan, auquel Rosenblatt dédie une poignée de poèmes, repose au cimetière ; de son vivant il vendait du poisson et chaque vendredi il fournissait généreusement la famille. Maintenant, "le ciel sourit comme un poisson Blanc. Ses yeux sont la lune et le soleil". Revanche inquiétante de l'animal sur une civilisation somme toute cruelle : "there is no Kaddish for aborted caviar". Pas de

prière pour le caviar avorté. Rosenblatt, pourtant psalmodie ses poèmes ; il croit aussi que la poésie doit avoir un côté prophétique et cultiver une certaine obscurité. Les obscurités s'éclairent peut-être si l'on se remémore la définition du mimétisme : est-ce que la fuite dans les règnes végétal et animal n'est pas une manière de réagir au milieu ambiant en se rendant aussi effacé que possible ?

* * *

Essayons de conclure. Si l'on admet que les différences entre les ethnies ne sont pas d'ordre purement folklorique, mais qu'elles sont l'expression symbolique de valeurs par rapport auxquelles chaque groupe se constitue et se définit, on cernera mieux le problème. Ces valeurs sont à l'origine de la notion d'identité et ne peuvent être aplanies comme des aspérités superficielles. Mieux vaut donc regarder le problème en face: la pluralité ethnique signifie d'une part pluralité des valeurs, d'autre part rapport inégal des valeurs. De là une source de tensions qu'il ne s'agit pas de nier, et un équilibre qu'il importe de trouver.

La source de tensions est évidente : tout groupe majoritaire se sent menacé par la différence, car la conservation du groupe est liée à certaines formes, qui se trouvent contestées du fait qu'elles n'apparaissent plus comme les seules formes possibles. En termes imagés et plus concrets, l'accueil de l'autre, c'est inévitable, fait perdre du terrain. Il faut donc s'attendre à une certaine hostilité, même quand elle ne prend pas des formes violentes. Et c'est précisément là que la notion de civilisation intervient. L'équilibre de la civilisation a toujours été une conquête sur des instincts meurtriers. Dans la genèse de l'humanité telle que la présente la Bible, le premier réflexe de l'homme, lorsqu'il découvre la présence gênante de l'autre (son frère) est de résoudre le problème par un meurtre. Caïn, le cultivateur, tue Abel, le pasteur. Remarquons en passant que l'une des plus vieilles haines de mémoire d'homme ou de conteur est celle qui surgit entre le sédentaire et le nomade, celui qui veut posséder la terre et celui qui demande simplement à y vivre. Et tout le reste de l'Histoire est un apprentissage de la coexistence. La littérature, dans ce domaine, peut montrer le chemin, de même qu'elle peut, dans certains cas, aggraver l'hostilité. Dans l'ouvrage de Margaret Laurence il apparaît très clairement, pour la première fois peut-être, sur quelles bases saines on peut concevoir de nouveaux rapports. Le processus peut se résumer ainsi : étant donné deux cultures (ou plus) en présence, chacune a son système de références, mais le groupe minoritaire a adopté certaines caractéristiques du groupe majoritaire, tout en conservant les

siennes, tandis que la majorité, de son côté, accepte de ne plus être un bloc monolithique : elle assimile certains traits de la minorité et reconnaît les plus importantes de ses valeurs.

Nous terminerons ce tour d'horizon en évoquant l'exemple de A.M. Klein, qui nous paraît le plus positif qui soit. Klein qui étudia la littérature anglaise à Mc Gill et le droit à l'université francophone de Montréal, est, à nos yeux, l'auteur canadien qui a le plus contribué au rapprochement culturel des trois communautés anglophone, francophone et juive. Dans son livre **The Second Scroll**, il témoigne d'une vocation encore plus universelle. Melech, rescapé des pogromes et des camps, fait part à son neveu de ses impressions devant les fresques de Michel-Ange, à la Chapelle Sixtine. Il faut savoir ici que la tradition juive orthodoxe interdit formellement toute représentation de "ce qui est en haut dans le ciel, ou en bas sur la terre, ou dans les eaux au-dessous de la terre". Telle est la teneur explicite du deuxième commandement. Melech se trouve donc confronté à l'autre civilisation et, au lieu de détourner les yeux (ce qui serait une forme de négation) il entre, au contraire, dans le génie de Michel-Ange et dégage en quelques pages d'une grande beauté littéraire, ce que les fresques expriment de vérité universelle et historique : "Une seule couleur domine ce plafond - la couleur de la chair humaine ; et sous la peinture coagulée coule le flot universel et unique du sang de chacun". Dans cette dernière remarque, la vie l'emporte sur l'image figée et aussi sur la tradition figée : le danger qui guette toute tradition, minoritaire ou majoritaire. Qui dit **coagulé**, en effet, dit **figé**, dit aussi **morcelé** (chacun sait que la meilleure peinture tend à se craqueler au cours des siècles), tandis que l'inspiration (la vie, un même sang) demeure vivante.

La littérature ici, avec le Canadien Klein, remplit sa fonction civilisatrice, qui consiste à faire dialoguer toutes les voix, sans en taire une seule, et à montrer que rien n'est fixé une fois pour toutes, mais qu'il nous incombe de construire le monde que nous voulons. Mais c'est dans la mesure où le minoritaire reste fidèle à lui-même qu'il peut apporter sa pierre à l'édifice commun. Sans lui, en effet, l'entreprise qui consiste à changer le monde n'a aucun sens, puisque là où il n'est pas respecté, c'est la force qui l'emporte - non la civilisation.

Dans le domaine que nous avons choisi d'explorer, il nous est apparu qu'une certaine littérature canadienne se définissait par rapport à cette volonté de dialogue qui est un élément, somme toute, assez nouveau dans l'histoire de la littérature, et qui semble favorisé par la conjoncture canadienne.

LE RENOUVEAU LITTÉRAIRE CONTEMPORAIN AU CANADA ANGLAIS

par Pierre SPRIET

L'explosion verbale qui secoue le Canada anglais d'aujourd'hui est, à bien des égards, plus déconcertante que le renouveau littéraire qui a pris naissance au Québec il y a une vingtaine d'années. Il n'est pas du tout sûr qu'elle puisse s'en rapprocher au point d'apparaître simplement comme l'autre face d'un même phénomène culturel qui affecterait l'ensemble du Canada.

L'observateur français ne peut manquer de s'interroger sur la signification d'un mouvement qui, comme le québécois, se situe dans le contexte culturel nord-américain et touche un groupe minoritaire. La révolution littéraire du Québec est évidemment l'une des formes qu'il donne à sa quête et à sa revendication de l'identité et de l'indépendance culturelle dans un continent presque entièrement anglophone. L'explosion canadienne anglaise peut, à certains égards, apparaître comme la prise de conscience tardive mais vigoureuse de sa canadienité menacée par un américanisme triomphant.

Il faut en effet oser constater que la production littéraire au Canada anglais n'a dépassé le stade des balbutiements qu'après la 2^{ème} Guerre Mondiale. Quelques signes d'activité littéraire étaient certes apparus en Nouvelle Ecosse avant et plus encore après la révolte des colonies américaines et l'afflux dans les Maritimes des loyalistes chassés des Etats-Unis. On peut donc faire remonter la naissance des Lettres canadiennes à la seconde moitié du 18^{ème} siècle. D'autres signes apparurent un peu plus tard dans le Canada d'avant la Confédération : journaux, revues, petits magazines à intentions littéraires en furent la preuve, tant dans les Maritimes qu'à Montréal ou dans ce qui devait devenir l'Ontario. Il est cependant évident que les habitants anglophones de l'Amérique du Nord britannique ne trouvaient pas chez eux de quoi alimenter leur vie culturelle et que les livres qu'on lisait au Canada venaient pour l'essentiel de la lointaine Grande-Bretagne ou de la dynamique république qui grandissait au Sud du 49^e parallèle.

Une production locale existe certes : le Canada du 19^e siècle, avant comme après la Confédération, a eu des romanciers, des poètes, des essayistes, mais ils ne pouvaient rivaliser avec leurs homologues des

Etats-Unis. Le seul genre qui ait vraiment prospéré au 19e siècle est le roman populaire fabriqué par des artisans bien décidés à en vivre et donc à faire usage des techniques éprouvées d'une écriture qui n'est populaire que parce qu'elle distille l'édifiant, le sentimental et le sensationnel.

Le premier siècle de la Confédération n'est pas non plus un désert culturel. Pourtant, même si le nombre et la qualité des œuvres produites au Canada anglais à la fin du 19e siècle et au début du 20e augmentent sensiblement et qu'il n'est donc plus possible de ne pas tenir compte de l'existence d'un embryon de littérature canadienne, on ne peut cependant parler encore de littérature nationale : il s'agit le plus souvent d'une extension nordique de la littérature américaine ou d'une transplantation de modèles anglais par delà l'Océan : les poètes de la Confédération prolongent en terre américaine la survie d'un romantisme de caractère anglais ; l'humour d'un Leacock est britannique même s'il s'enracine dans un terroir américain ; "la quête de l'Amérique" de F.P. Grove n'est canadienne que par accident ; Mazo de la Roche, qu'on a lue et qu'on lit encore dans le monde entier, gomme soigneusement toute référence non britannique dans son immense œuvre romanesque paradoxalement plus anglaise que ce qu'on écrit à la même époque en Angleterre ; même M. Callaghan se situe invinciblement dans le contexte culturel américain des années 30.

Il est indéniable que ce stade des tâtonnements est désormais dépassé. Il existe aujourd'hui au Canada anglais, presque autant qu'au Québec, une floraison d'écrivains et d'œuvres de genres très variés qu'il est impossible de ne considérer que comme un appendice de l'Angleterre ou une annexe de l'Amérique. Je ne suis pas du tout sûr qu'il y ait, toutes proportions gardées, davantage de poètes et de romanciers, de critiques et d'essayistes, de philosophes et d'historiens que dans la France d'aujourd'hui, mais je pense que leur statut y est différent et que l'attention qu'on porte à leur production n'est pas de même nature que chez nous ; c'est en ce sens qu'il faut parler d'explosion littéraire.

Cette explosion coïncide en effet -il y a à peine quelques années de décalage- avec l'arrivée à l'indépendance politique d'un pays qui n'a pu vraiment échapper à la tutelle coloniale qu'à la seconde guerre mondiale, d'où le caractère vigoureusement nationaliste de cette explosion et la quasi unanimité qu'elle réalise. A l'heure où la France des années 60 ou 70 cherche sa voie entre les valeurs traditionnelles d'une écriture littéraire, désormais contestée mais encore bien vivante, et les nouvelles formes

anti-littéraires ou a-littéraires d'expérimentateurs qui tournent résolument le dos au passé, il est presque étrange de constater qu'une sorte de consensus s'est établi au Canada anglais autour de la défense et de l'illustration d'une littérature canadienne désormais assurée de sa survie puisqu'elle est voulue ou acceptée par le corps social. La nouvelle littérature nationale ne disparaîtra pas car elle est à présent promue au rang d'institution : elle est aujourd'hui enseignée dans les écoles et les universités qui font depuis quelques années une place importante aux œuvres indigènes en réduisant la part des rivales américaines ou anglaises : la littérature canadienne fait partie des études au même titre que les mathématiques ou l'histoire et on étudie à présent un Leacock, un Grove, un Callaghan ou une M. Laurence comme on étudiait chez nous les grands classiques qui ont nom Corneille, Voltaire ou Balzac. On n'imaginait pas possible, il y a encore peu d'années, de former un jeune Français sans lui faire lire les valeurs consacrées du patrimoine culturel ; on croit nécessaire de mettre le jeune Canadien en contact avec les grands textes culturels considérés comme représentatifs du groupe.

Si donc les générations d'avant-guerre ne lurent à l'école que des œuvres anglaises ou américaines, celles d'aujourd'hui découvrent avec enthousiasme que l'acte de naissance de la littérature canadienne remonte à 200 ans et que cette littérature ne s'est jamais aussi bien portée. La prolifération de manuels, d'anthologies, de rééditions des textes du passé, de revues critiques et d'œuvres nouvelles sont les signes indubitables d'un bouleversement des mentalités. La littérature canadienne d'expression anglaise a désormais son statut comme les littératures française, anglaise ou américaine.

Notre modeste colloque n'a de sens que dans cette nouvelle perspective : les Lettres canadiennes ont bien aujourd'hui pignon sur rue : elles s'enseignent et s'étudient timidement mais sérieusement même hors du Canada, aussi bien aux Etats-Unis qu'en Europe.

J'aimerais donc me demander ce qu'est cette littérature canadienne en l'examinant un instant à travers deux de ces manuels destinés à l'enseignement de la littérature. Il s'agit du **Survival** de M. Atwood, publié en 1972 et d'un très récent **Resource Guide for the Teaching of Canadian Literature**, publié sous les auspices d'un groupe de recherches qui rassemble des écrivains et enseignants, le "Teachers and Writers Education Project" (1).

L'un et l'autre de ces guides initiatiques poursuivent un même

but, que M. Atwood définit sans ambiguïté dans une introduction significativement intitulée "What, why and where is here", en d'autres termes, et je la cite encore : "Why are we studying **him** (l'écrivain canadien, c'est elle qui souligne) instead of Faulkner ? Why do we have to read this instead of Herman Hesse ? Or in its true shape, What's Canadian about Canadian literature, and why should we be bothered" (p. 11). La suite de son introduction-manifeste énonce le critère de la littéranité canadienne : c'est par son contenu qu'elle se distingue des autres littératures : ce sont les "key patterns" récurrents qui la cerneront : "Each key pattern must occur often enough in Canadian literature as a whole to make it significant. These key patterns, taken together, constitute the shape of Canadian Literature insofar as it is Canadian Literature, and that shape is also a reflection of a national habit of mind" (p. 13). C'est donc la canadianté des thèmes qui donne à l'œuvre le sceau de l'authenticité : elle est canadienne si elle reflète l'identité culturelle du pays ou des différentes régions qui le composent. La littérature devient, et c'est un peu l'un des messages de N. Frye, l'expression privilégiée de l'identité nationale ou du moins elle participe de la quête de l'identité qui obsède le Canada d'aujourd'hui comme il inquiétait déjà le Canada d'hier.

Le **Resource Guide** de 1977 est une série de listes d'ouvrages favorisant la promotion de l'identité canadienne. Les dix opuscules qui constituent l'ensemble du **Guide** sont destinés à des professeurs que leur formation souvent exclusivement britannique n'a pas toujours préparés à enseigner les nouveaux classiques de la nation. Les auteurs leur fournissent donc de précieuses indications de lectures : un résumé commenté de chacun des ouvrages recommandés pour leur contenu canadien devra faciliter la mise au point des nouveaux programmes et l'exploration des richesses du passé et du présent national. Le titre de quelques-uns de ces opuscules est sans équivoque : "New Land / New Language, The North / Native Peoples ; Images of Biculturalism; Coming of Age in Canada; Women in Canadian literature; the Immigrant Experience . . ." Comme M. Atwood, les auteurs du Guide et l'ensemble de la critique canadienne depuis Frye partent de prémisses sans équivoque : la littérature canadienne est le produit de l'histoire et plus encore de la terre canadienne. C'est par son contenu spécifique que s'affirme sa canadianté. C'est ce postulat qui permet par exemple de trancher les cas douteux : M. Lowry qui a vécu au Canada est moins authentiquement canadien que B. Moore qui bien qu'Irlandais appartient incontestablement au nouveau corpus littéraire canadien puisque le cadre montréalais de plusieurs de ses romans constitue une manière d'acte de naturalisation et d'authentification.

Nous sommes très loin du contexte culturel qui a abouti chez nous à la création d'un corpus littéraire français puis à son enseignement. Presque jamais le critère de la francité de la littérature n'a été cherché dans son contenu : Ronsard n'est pas parvenu à créer une épopée française identifiable par sa matière. Il n'y a pas dans ce qu'on appelle la Littérature française de thèmes spécifiquement français, pas plus à la Renaissance qu'au 19e ou au 20e siècle. Il y a un ensemble d'œuvres écrites en français et leur littéarité, c'est-à-dire leur appartenance au corpus littéraire ou leur exclusion de la bonne littérature, se décèle par une certaine forme qui constitue l'écriture classique qu'on appelle aussi écriture bourgeoise : comme l'écrivait Barthes, il y a déjà 25 ans, la langue épurée devient une écriture, c'est-à-dire une "valeur de langage" ; "la langue classique est revêtue des caractères de l'universel" (**Degré Zéro de l'Écriture**, 1953, p. 50-51) ; c'est cette langue qui est le signe de la littérature et le demeure à peu près jusqu'au milieu du 20e siècle. Pour entrer au Panthéon des Lettres, il faut exprimer des thèmes universels en une langue chargée des signes de sa sacralisation, de sa consécration. "Cette grande écriture traditionnelle, celle de Gide, de Valéry, de Montherlant, de Breton même, signifie, dit encore Barthes, que la forme, dans sa lourdeur, dans son drapé exceptionnel, est une valeur transcendante à l'Histoire, comme peut l'être le langage rituel des prêtres" (*id.*, p. 65). C'est cette littérature que l'enseignement français a longtemps considérée comme éminemment formatrice et qui a constitué la base des humanités. C'est cette écriture désormais dénoncée comme bourgeoise qui se trouve contestée depuis Barthes. Même si cette contestation n'est pas uniquement de nature formaliste -elle remet en effet en question tout l'humanisme qu'elle véhicule- c'est dans la forme qu'elle voit le signe du mal et c'est bien une Écriture qu'elle pourfend en clouant au pilori la célèbre clarté classique, critère de la littéarité française.

Jamais par contre, un Canadien n'a cherché le critère de la canadienité dans une écriture. On ne peut dire de la littérature française ce que Frye écrit sans trouble de la sienne, qu'elle a emprunté sa langue à un pays étranger mais qu'elle l'a adaptée à un nouvel environnement physique. Je trouve cette déclaration sans équivoque dans **The Bush Garden** (p. 145) qui porte d'ailleurs un sous-titre très significatif : "Essays on the Canadian imagination". C'est bien le pays qui imprime sa marque sur la littérature. Citons presque au hasard un passage caractéristique du même Frye : Canada "is a country in which . . . nature makes a direct impression on the artist's mind, an impression of its primeval lawlessness and moral nihilism, its indifference to the supreme value

placed on life within human society, its faceless, mindless unconsciousness which fosters life without benevolence and destroys it without malice" (p. 146).

L'écrivain canadien, écrit encore Frye, est parti d'un pays sans mythologie et a redécouvert une mythologie en harmonie avec son environnement et qui exprime son identité. L'idée est reprise en chœur par l'ensemble de la critique canadienne : elle est donc vraie puisque la littérature canadienne vit aujourd'hui ce postulat.

Ce postulat historico-géographique n'existe pas dans les littératures que j'appellerai impérialistes et que la littérature française représente excellemment : le monde littéraire français naturalise tout ce qui se rattache à lui : l'existence d'une littérature belge ou suisse d'expression française est précaire et menacée : la littérature française assimile tranquillement et superbement un Maeterlinck, un Verhaeren, une Françoise Mallet-Joris tout comme cette autre culture impérialiste qu'est l'américaine absorbe, à leur corps défendant, Mc Luhan le Frye de l'**Anatomy of Criticism**. Est français ou américain tout ce qui se meut dans l'orbite française métropolitaine ou dans l'orbite étatsunienne.

C'est précisément pour échapper à l'emprise impérialiste que le Canada a dû inventer le mythe de l'identité culturelle : sera littérairement canadien ce qui véhicule cette identité : l'écrivain canadien devient le chantre de sa province, de sa région. Le **Resource Guide** accorde une grande importance au régionalisme, paradoxale pierre de touche de la canadienité. Ce thème était déjà dans Frye : il n'y a pas un environnement canadien mais une série d'environnements régionaux qui font de l'écriture des Maritimes quelque chose de différent de celle des Prairies ou de la Colombie Britannique.

L'explosion littéraire dans le Canada anglais d'aujourd'hui ne peut donc rien avoir de commun avec la révolution littéraire qui agite le monde culturel français. L'écrivain canadien contemporain se bat pour tenter de se libérer de modèles étrangers dans un contexte qui est, somme toute, très proche de celui de tous les combats anticolonialistes et donc nationalistes, en Afrique comme en Asie. Ce combat, Frye pense qu'il exprime une sorte de contre-culture en ce sens qu'il essaie de s'opposer illusoirement peut-être, mais très consciemment, à une culture dominante qui le menace et l'envahit (2). Cette contre-culture est certes très différente du combat contre l'humanisme dit bourgeois que même la nouvelle littérature et la nouvelle critique en France et que Barthes,

encore lui, annonçait déjà il y a près de 25 ans : pour exorciser l'écriture classique devenue sacrée, le seul moyen est de la disloquer et de la désintégrer.

Par delà leur diversité et même leur opposition, les deux démarches se rejoignent peut-être : les nouvelles générations françaises littéraire et critique s'efforcent d'échapper aux conventions d'une écriture classique dénoncée comme un impérialisme culturel et prétendent libérer l'homme nouveau de préjugés idéologiques qualifiés parfois d'hypocrites et toujours de confortables. La nouvelle littérature canadienne entend elle aussi se libérer, non pas d'un humanisme que, dans l'ensemble, elle n'estime pas périmé, mais simplement d'une soumission excessive à des contraintes culturelles étrangères. L'attitude canadienne n'est pas plus critiquable que la nôtre, même si celle qui nous est devenue familière est en outre parée du prestige d'une contestation plus radicale.

Ces réflexions ne constituent donc, en aucune manière, une esquisse de jugement critique. Il serait imprudent de dédaigner le renouveau littéraire du Canada anglais sous prétexte qu'il n'a pas le caractère iconoclaste et jusqu'au-boutiste d'un antihumanisme qui, chez nous, tient le haut du pavé intellectuel. L'antihumanisme est aussi lourd de présupposés idéologiques que le nationalisme ou la culture dite classique. On n'échappe d'ailleurs pas plus aisément à l'Amérique qu'aux conventions de l'écriture : la contestation canadienne d'expression anglaise retrouve souvent les thèmes et les formes de l'écriture américaine ; la contestation française retrouve les confortables satisfactions des conventions dites anti-conventionnelles.

Ce serait dénaturer le renouveau littéraire au Canada anglais que de le mesurer à notre aune. Il vaut sans doute mieux y chercher, avec la critique canadienne contemporaine, les marques de sa canadianité. Il nous est certes loisible d'y déceler d'autres signes ou d'autres structures que celles que **Survival** ou **A Resource Guide** proposent. Mais il nous est interdit de méconnaître cette quête collective de l'identité qu'un groupe entreprend dans la ferveur de la découverte de soi en scrutant les textes qui l'instaurent en tant que collectivité différenciée. Cette quête est, somme toute, assez proche de celle des groupes culturels minoritaires, que nous connaissons bien, qu'ils soient bretons, basques ou occitans . Comme tout renouveau régionaliste, l'explosion nationaliste marque une volonté d'enracinement qui, bien loin de la rapprocher de quelque sursaut de l'écriture bourgeoise, replace le Canada dans la grande fraternité des groupes culturels minoritaires et donc menacés. A tort ou à raison, le

Canada s'est toujours senti assez proche du Tiers-Monde colonisé. Le renouveau littéraire qui s'y manifeste est probablement le signe le plus évident de cette parenté.

NOTES

- (1) *Margaret Atwood, Survival. A Thematic Guide to Canadian Literature, Toronto : House of Anansi, 1972, p. 287. A Resource Guide for the Teaching of Canadian Literature, prepared by The British Columbia Work Group. Toronto : The Writers Development Trust, sans date (Ces fascicules ont paru en 1977). On peut se procurer le Guide auprès de The Teachers and Writers Education Project, 86 Bloor Street West, Suite 514, Toronto.*
- (2) *Conclusion du 3ème volume de Literary History of Canada, University of Toronto Press, new edition, 1976, p. 329.*

THE LANGUAGE OF THE HOLOCAUST IN THE RICH MAN

par Michael GREENSTEIN

In his "Introduction" to Henry Kreisel's somewhat neglected first novel, *The Rich Man*, John Stedmond tends to underplay the importance of the historical background: "the story in a sense exists independent of its time and place" (1). Although the holocaust is not as overt in this novel as in Kreisel's second, *The Betrayal*, nevertheless, given the fact that he wrote it immediately after World War II, set it a decade earlier, and personally escaped the horrors of the concentration camps only to be detained in the internment camps of the new world, one cannot accept the opinion that the events of the Thirties are merely peripheral. To comprehend Kreisel's fictional approach to the historical events in "*The Rich Man*," the reader needs to examine the problematic nature of language exhibited in the novel's voices, gestures, crowds, quarrels, and aesthetic symbols.

George Steiner's theory about language and silence in response to the tragic genocide in the Second World War provides some assistance when applied to Kreisel's work: "Nazism found in the language precisely what it needed to give voice to its savagery. Hitler heard inside his native tongue the latent hysteria, the confusion, the quality of hypnotic trance. He plunged unerringly into the undergrowth of language . . . And instead of turning away in nauseated disbelief, the German people gave massive echo to the man's bellowing" (2). This confusion of language, the voices of both victimizer and victim, and the mesmerized crowds are all in evidence in *The Rich Man*. Tassigny's description of his painting, *L'Entrepreneur*, the novel's central symbol that refers to Hitler, resembles Steiner's comments: "It means a man, who . . . who . . . how shall I say, *Monsieur*, who . . . who has something to show off and he shouts and screams so people will hear and come and pay to see. They come, they pay, sometimes only money, sometimes more, the whole body and the soul" (36). Stammering through this explanation to an uncomprehending Jacob Grossman, Tassigny reveals the difficulties of linguistic expression experienced by most of the characters as he continues to describe the hollow, megaphonic voice on the canvas: "But the man cares nothing, for he is full of falseness. And more and more people come, *Monsieur*, because his voice is so . . . so powerful and loud . . . They are caught by the voice . . . The people seldom see the face, most of the time they

only hear his voice -- from the radio, from loudspeakers" (36-37). Kreisel's emphasis on "voices" is not merely an artistic and dramatic end in itself, but is also a means of conveying the modern barriers of communication erected by despots like Hitler, manipulating language. In addition to the tormentor's abuse of language, the victim's attempt to convey his experience of the ineffable is of equal importance to gain a fuller picture of the complexities of language related to the holocaust.

Some of the earliest voices in the novel are broadcast on the faceless radio with a Negro quartet singing "Swing Low, Sweet Chariot". "Their voices were deep and infinitely sad. 'Coming for to carry me home'. One by one the voices fell away until only a full-throated bass voice was left" (10). Following this song that prepares for Jacob's return home to Vienna is "a modern arrangement of that old favourite-- The Blue Danube Waltz" (10), the jazz version of the old tune pointing to the differences between the new American world and the old European. As soon as the music is over, the "suave voice" of the announcer reports the news of Goering's statement of Germany's rearmament. Every time Jacob listens to his favourite melody, The Blue Danube Waltz, the illusion is shattered. On the ship Jacob's pleasant reverie is interrupted by the reality of seasickness: "Even the music is sick", announces Tassigny. In Vienna Jacob soon discovers that the musicians in the street are beggars: "I am only a poor street singer, searching somewhere for a bit of luck" (142). Jacob cannot hold on to his dream for long when he asks them for the Waltz: "They were not even pretending to play in harmony any more. Each man played the tune himself, as if he were playing a slow solo" (142). The music which had earlier been sick now "sounds like a funeral march".

Hollow music and empty voices form part of the problem of communication within Jacob's experiences reflecting the breakdown of meaningful language in the international arena. A procrastinating Prufrock with a bald spot on the pate of his head, the middle-aged presser plans to ask his employer for a leave of absence: "How would he go on? It was difficult to find the right words. Ah! If he could talk to him in Yiddish, everything would be fine. But in English!" (9). But his handicap in expressing himself is more than a matter of the immigrant's lack of fluency in the new language, for he cannot capture the right word to depict his own appearance: "How would he look coming into Duncan's office in these old pants with the patch on the left knee so clearly visible? Like a nobody, like a . . . like a . . . He couldn't think of another fitting term" (9). Paralleling Tassigny's struggle with

language, Jacob's ill-fitting terms, like his clothes, accompany him to Perfect Clothes where he goes through the interview with Mr. Duncan, seeking to suggest through manual gestures what his mouth is unable to utter. "He was thinking hard, trying to find the right beginning. He stammered a few words and then he was quiet. He fumbled about in his pockets for nothing in particular and brought his hands out empty. Twice, without opening his lips, he began to talk with his hands, but dropped them again" (17). Jacob longs for the historical tongue to express his needs : "I vished I could talk in Yiddish mit you, Mistah Donken. It is not good for me to talk in English over serious t'ings. English is all right to make a joke or kibitz wit' the boys. But over serious t'ings it is good to talk in the modder language" (17-18). Jacob's pursuit of the mother language complements his quest for the old country.

As the interview progresses, the tension between voice and gesture builds :

He did not use his hands. They lay stretched out on the desk now, rough hands, hands tired after a lifetime of labour. And now they looked like strangers because he was expressing something in which they had no part . . . He tried to make his voice sound impersonal, casual, cool. His hands strained to take part in the talk . . . "I marry here. We live quietly, we have children." . . . He could no longer treat his hands as strangers. He drew them to him and they joined in the conversation. "I have a son a doctor, Mistah Donken !" The pride nearly burst him. His voice took on an almost unearthly tinge of happiness. It was a cry of joy, an expression of a supreme achievement (18).

Like Sherwood Anderson's grotesque Wing Biddlebaum, Jacob summons his hands in the conversation from crescendo to climax. Most interesting of the immigrant's solecisms is his use of the present tense merging successes and failures of the past with great expectations in his son's future. What the voice fails to express, the synecdochic labourer's hands add when they respond with their own language ; in this fusion of gesture and accent the aging anti-hero in the new land finds self-expression as Kreisel exploits dramatic dialogue with supporting action. But Duncan's curt allusion to the Nazis' murder of Dollfuss undermines the foundations of the elaborate structure and style of Jacob's performance.

The contrast between the old and new worlds, between Europe and North America, between the grandfather and child in Grossman, and between an Orthodox Jewish past and an assimilated present emerges in Jacob's use of language, especially in the pun on his favourite word, the Yiddish equivalent for "so", "alors" or "n'est-ce-pas": "The word **Noo** was the richest and most expressive word in his vocabulary. He could play with this little word like a virtuoso. He could thunder it in a loud bass, and he could whisper it softly, drawing it out gently. He could pronounce it sharply, almost threateningly, like a stab, and he could speak it lightly and playfully, modulating his sing-song, his voice wavering and trembling until it died away like the closing notes of a sad aria. In the mouth of Jacob Grossman this little sound was capable of expressing the profoundest emotions and the most delicate shades of meaning" (16). Since this passage occurs during a discussion about money and work with the "rich man" facetiously referred to as J. Rockefeller Grossman, another entrepreneur, "richest" acquires a double meaning while the operative metaphor anticipates Tassigny's painting. The last word the protagonist utters at the end of the novel as he iconoclastically throws his albatross out of the train window is not an affirmation like Molly Bloom's "yes", but his favourite ambiguous sound, the only possible articulation from the "entrepreneurial" megaphone: "Noo ?" he said in bitter exasperation, glaring at the picture. And in final despair, 'Noo ?' " (207).

On the **He aux Noix** which Jacob mistakenly calls the **Illinois** -- another linguistic lapse pointing to the distinction between Europe and North America -- the language barrier continues between the French artist and the Jewish gesturer. "Soon they were deeply involved in conversation, chiefly distinguished by the fact that neither understood the other's English. Tassigny tried French, but that didn't work, and he switched back to English. They made some progress, although for the time being they communicated more by sweeping, expressive gestures than by words" (27). They "gesticulated together for a short time, somehow understanding each other" (29). When Jacob is invited to join in a game of cards, "With a politeness that was alien even to himself, and a conscious effort to speak flawlessly, he informed the gentleman punctuating his remarks with large, apologetic gestures, that he did not know how to play bridge" (28). Jacob's response to Tassigny's **pictura poesis** of the waves demonstrates again the failure of language: "Nobody had ever talked to him like that . . . He felt the limitations of the foreign language, the limitations of any language, even his own, to express the

phenomenon of a turbulent sea . . . Jacob was at a loss for words" (32).

The difficulties in communication multiply when the two men argue about painting, the artist advocating form while the simplistic viewer opts for representational content even though he carries optical illusions with him wherever he travels. Language frustrates both of them in their debate : "But I (Tassigny) cannot explain to you in words . . . He (Jacob) did not know what to say . . . Jacob did not seem to comprehend anything he said" (35). Explaining his cubistic canvases to Jacob, "Tassigny grew irritated, and talked more rapidly. He talked with his hands, gesticulating wildly" (35), but all of his theorizing about design, form, and feeling means little to Jacob whose hands grope for words. After Jacob purchases the painting, he has a surrealistic nightmare about a monster : "The voice grew louder and more insistent and more threatening" (39). Jacob is plagued by many voices, including his own. Like most of the relationships in **The Rich Man**, the friendship between Jacob and Tassigny deteriorates and they soon part company.

In Europe the voices become more threatening, for to get to Austria Jacob must first traverse the inferno of Germany where a Nazi officer examines his passport. Ironically, Jacob, who has had so much trouble communicating with other characters, understands the storm-guard officer easily. No sooner does he arrive in Vienna, however, than meaningful dialogue is defeated : "They were all talking mumbled sentences and nobody made an effort to understand what was being said" (44-45). They stand in silence, for they "had so much to tell each other that nobody said anything . . . They were for the moment isolated within themselves, alone among the multitude" (46). The same silence and isolation reappear at the circus when Jacob informs Koch of the family's tragedy, "expressing himself more by gestures than by words" : "The two men looked at each other in silence. They were now an island within themselves, isolated and far away" (158).

During the ride to the Grossmans' home when the two young nephews ask their uncle about anti-semitism, a "thick cloud of silence fell into the car and settled" (50). At home the naive, inquisitive family asks their visitor from the new world about Niagara Falls : "It is so big . . . I can't tell you in words. The noise from the falling water is so powerful, you can't hear even your own voice" (60). And later when Jacob accompanies his nephews to their secret cave comprehension between characters becomes perplexing. "The boys walked on either side of him, talking rapidly, and both at the same time, so that Jacob had a

great deal of difficulty understanding what they said, and no chance at all of saying anything himself. His difficulty was further increased by the fact that they began talking in the broad Viennese dialect as soon as they were in the street, and Jacob could only get every tenth word or so" (109).

Amidst this confusion of language among the Grossmans, the language of Albert Reich (whose name means ironically both "rich" and "empire" in German) stands out, setting him apart "from the rest of the family. For the first time, too, Jacob noticed the quality of his language. He could not easily fit him into the picture" (63). Like Tassigny, Albert "paints a black picture" : "His voice, when he was agitated, had the same driving intensity as the Frenchman's" (65). In this sequence of "voices" Albert describes Hitler's voice, "loud and strong, and it kept on getting more powerful" (64-65). These voices recall the symbolic megaphone of **L'Entrepreneur** and the demonic, Babel-like abuse of language in propaganda. Albert remains an outsider in the eyes of the rest of the family : "but he didn't speak so we could all understand what he said, but he was talking with big words and nobody knew what he was saying. How can you like a man when you understand some of the things he says, only they are like poison to you, and other things that you would like to hear he says in a way you cannot understand ? " (98). The voice of reason in characters such as Albert, Koch, and Tassigny penetrates the facade of false rhetoric while innocent victims like the other Grossmans remain deaf to the language of reality.

Once the truth of Jacob's financial status is divulged, his other brother-in-law, Reuben, exclaims his impatience with the impasse of language : "But what is the use talking. Words, words, words" (191). And Jacob once again fails to express himself when he writes to his son. "All these things he wanted to say, speaking from a full heart, but the words were cold once he put them on paper, and when he read over what he had written, he was dissatisfied and tore up the letter, stuffing the pieces into his pocket. He could not express in writing what he wanted to say . . . perhaps it would be better not to say anything to anybody" (198). Lost in the labyrinth of language, struggling through futile gestures to tell their story, Jacob and his family are forced to confront the impending doom of Nazi persecution.

Besides the perplexities of language, voice, and gesture, several scenes and episodes in the novel are related directly to the historical

background or indirectly through their symbolic association with **L'Entrepreneur**. Tassigny's impressionistic description of the waves, for example, carries the same prophetic implications as his painting :

The water changes all the time. It is never the same. Never for one minute. The colour is different every second. A thousand different shades. But the most interesting of all are the waves. Sometimes you see the wave come slow, as if she is afraid, and is not sure what will happen when she hits the ship. She waits there on the top, trembling a little, and then, suddenly she rushes down like mad and breaks herself against the ship. Sometimes the waves come quick, so quick you cannot see, one behind the other as if they cannot wait, as if they have lived enough, and now want only to destroy themselves. And it seems as if each wave wants to be the first to die (32).

This rather pessimistic interpretation not only contrasts with Jacob's sanguine expectations of gay Vienna, but acts, as well, as one of the many adumbrations in the novel that point to the current political situation with the rise of Fascism leading to mass destruction. The waves represent both fate and its victims when Jacob tells Koch in the middle of the circus about Albert's death : "the noise which raged all about them came to them, muffled and indistinct, like the sound of the waves lapping and breaking themselves against a desolated shore when the sea is calm" (158).

Another example is Jacob's demonic dream recapitulating images from his past along side the cubistic **L'Entrepreneur**. The price he pays for the painting is not merely thirty dollars -- a materialistic reduction of the aesthetic artifact ; rather, as with Frankenstein Promethean **hubris** exacts a haunting monster. First he sees a huge pile of white suits in contrast to the jet-black megaphone of the face in the painting. "Suddenly a faceless giant with enormous legs came stalking through an open window . . . The monster came closer and closer, walking very slowly . . . He could not take his eyes off the giant. Looming behind his right leg there was a thin, mask-like face, and when Jacob looked closer he saw to his amazement that it was Sam Silver. Now the ghoul was within arm's length, and he could feel its breath, and he wondered where the breath was coming from since there was no face. Two powerful, hairy arms reached out and grabbed him, and the last thing he saw was Tassigny

sitting on the window-sill, eating a corned beef sandwich and laughing" (39). The nightmare provides the subconscious language for conveying what ordinary language fails to express (3) ; the confused identities of Sam Silver and Tassigny parallel the confusion of language. Silver, the aspiring capitalist who plays a Sancho Panza to Grossman's Quixote, replaces the original painting's female face representing the women who control Jacob's life, while Tassigny replaces Jacob at the delicatessen prior to his departure.

This interchanging of identities occurs in other relationships and forms part of Jacob's illusions about himself and the rest of the world. Jacob's son becomes a surrogate for the father who has denied himself and his daughters some of life's pleasures in order to provide for David's education. Thus, Jacob boasts first to Duncan and then to Tassigny, "I have a son a doctor", a pet phrase showing where the rich man's fulfillment lies. Similarly, he distorts his relationship with Tassigny to add "I have a friend an artist" to his collection of delusions. Falling prey to the enchantment of music, an international language, Jacob takes pride in the Frenchman's piano playing and confuses him with his son. "Jacob felt his heart swell with pride. He felt as if he personally had something to do with Tassigny's playing. It had been like that . . . when he had sat in Convocation Hall that day David received his degree of Doctor of Medicine. He remembered the deep and solemn swellings of the organ . . . and when his son kneeled and the purple hood was placed over his head, a part of it belonged to him and to Malke. Had they not deprived themselves of many things that they might live to see this moment ? " (29). Jacob also associates Tassigny with Albert, who is also interested in art : "Jacob's eyes were glued on Albert. There was something about him that reminded Jacob of Tassigny. His voice, when he was agitated, had the same driving intensity as the Frenchman's" (65). And Albert and Jacob mirror each other on the question of Jacob supporting the family : Albert tries to ask for a loan, but "the words stuck in his throat " (141) ; Jacob wants to help, "but the words stuck in his throat" (176), for the paralysis of silence afflicts all of those unemployed during the Thirties.

The first of the diabolic visual symbols Jacob encounters after **L'Entrepreneur** is the deep red band with the black swastika in a white disk on the German storm-guard officer. Then "Jacob saw the strange and ominous insignia on his cap -- two crossed bones and a leering death's - head" (43). The next visual representation, a sculpted variation of **L'Entrepreneur** , is a landmark in the centre of Vienna. "They had

almost reached the end of the long Praterstrasse where it gets shabbier and is suddenly redeemed by the huge, obelisk-like monument of Admiral Tegetthoff. The monument fills a big square into which flow five long avenues. Steps lead up to it, and its wide base is covered with straining figures of warriors and foaming horses, writhing wildly against the harnessing bridles. A thick, marble, pillar-like column, adorned with beaked prows of warships, shoots out against the sky, and on top stands the admiral, gazing far out into space, his hand gripping a telescope" (49). The nineteenth-century heroic warrior contrasts with the modern anti-hero, Grossman ; the sole instance of the historical present tense in the narrative underscores the antithesis between the heroism of the past and the barbarism of the twentieth century ; the monument, nevertheless, is a reminder of war and is therefore a sculptured presentation of Tassigny's abstraction with a telescope instead of a megaphone.

From this monument Kreisel turns to a description of the murals in the steam chambers, grim reminders of the gas chambers : "The walls were covered with frescoes, depicting the part that water had played in the progress of the human race through the centuries. Not all the frescoes were of equal artistic merit, but a few were executed with a magnificent, sweeping power, and the painter's brush had caught a moment of man's gigantic struggle to wrest energy from the roaring masses of water and had given it form and substance on the wall" (95). Aesthetic parallels of *L'Entrepreneur*, these artistic creations change to destructive "execution" of "roaring masses" of mankind.

Another part of Jacob's initiation into the old world is the cave episode where he and his nephews can view the world from a Gygean vantage point as Kreisel invokes Columbus' discovery of America in their pursuit of primitivism. In an adventure worthy of Huck Finn, the *rite de passage* involves an oath not to reveal the location of the Platonic cave ; they join hands in a symbolic gesture and Jacob becomes a true confederate : "Now you're one of us" (114). In the cave Bernhardt repeats his history lesson, "*Patra nostra olim provincia Romana erat*", a reference to the contemporary Austrian servitude. When the two brothers begin to argue and wrestle furiously, "straining like wild horses" (115) -- the same image as in the militaristic Tegetthoff monument -- Jacob calms them by reminding them of their federation in language reminiscent of the European alliances. "A fine pair of partners you are . . . What kind of a federation have you got ? You make a federation and then you fight" (115). Indeed, the cave becomes a microcosm for the events to follow internationally, for not only do the boys discuss

the arguments and anger of their parents, but more crucial is the confrontation with the anti-semitic gang. The pacifist Bernhardt suggests, "Let's make a pact with them", whereas the militant Herman responds, "Let's fight them" (117).

Having escaped from this cave of the Cyclops, they head for the Circean enchantment of the circus at the Prater and in so doing they move from isolation to crowds and music. The decadence portrayed in the film **Cabaret** or the propaganda in Leni Riefenstahl's work is analogous to Kreisel's implicit suggestion about the manipulation of the irrational crowds by Wagnerian sensationism: "From all sides came the tin-clang of weary Wurlitzers, accompanying the endless circles of merry-go-rounds. In the beer-gardens and in the open-air cafés loudspeakers blared out the latest jazz hits, newly imported from America. It was a mad, whirling, strident cacophony" (120). Old and new worlds meet through the medium of jazz, the musical counterpart of the cubistic **L'Entrepreneur**, which echoes the jazz version of The Blue Danube Waltz at the beginning of the novel. For the diabolic undertones associated with the illusory circus world, one need only think of Coketown in **Hard Times**, Archibald Mac Leish's sustained metaphor in "The End of the World", and Robertson Davies' Faustian troupe in **Fifth Business** -- indeed, the star of the show, **Die Dame ohne Unterlieb**, would fit well in Dunstan Ramsey's crippled world.

The merry-go-rounds in the circus form part of a circular movement reflecting the general confusion of language and identity. Jacob's voyage "has been going around and around" (13) in his head for many years. After Shaendl's accident, Albert's "head began to spin, slowly at first, round and round, in large circles, and then faster and faster, with the circles narrowing until his head seemed to revolve around a tiny axis at fantastic speed" (152). This vertigo leads to his death and is soon followed by Jacob's dizziness when he thinks of Shaendl's need for money: "Endlessly revolving like the needle of a gramophone caught in the spiral groove of a record" (175). Jacob's "head was reeling" (177). The novel comes full circle when he remembers the Kafkaesque factory clock near the beginning of the novel: "The illusion, the wonderful illusion of the past few weeks had now suddenly come to a shattering, painful, ugly end. He was an insignificant, poor presser again, No. 1003, pushing his way into crowded streetcars every morning hurrying to punch the time clock, and all the grandiloquence, all the splendour, all his luxurious pretensions had now quite fallen away, and from the recesses

of the past mocked at his pitiable nakedness" (177). The wheel of fortune turns, leaving a fallen Lear ragged and exposed.

At the circus the bugler and the barker, yet another in the list of **les entrepreneurs**, draw the unsuspecting masses as if by dictatorial suasion. "The crowd gathered round the platform, giggling and talking, shuffling impatiently, like a lowing herd of cattle waiting to be led to pasture" (120). The pathetic pastoral simile is a repetition of Tassigny's image of the people who see **l'entrepreneur**: "One goes and all follow, like a herd of sheep" (36-37). The victims of this mesmerizing propaganda become the tormentors who seek other victims, the innocent scapegoats. The political parallels in mob psychology are too evident when all the world's a circus: "The clown kept on making jokes which were ancient and bad, but he had a receptive and very uncritical audience, ready to laugh at anything, and thankful that they were being entertained free of charge" (121). The standard joke about the dead father prepares for the visit to Solomon Grossman's grave and the death of Albert while recalling Jacob's favourite biblical story about Joseph and his brothers, especially the part when he asks if his father is still alive (104). The deluding circus, effete yet childish, ends with **Die Dame ohne Unterlieb**, the lower half of the distorted legs of **L'Entrepreneur**. "The fact that the wheelchair was not of the orthodox kind, but looked rather like a big wooden box on wheels, seemed to trouble few of the spectators" (122).

The loss of individuality in the midst of the crowd may be seen at the circus or in the mass political rallies of the period. After Shaendl's accident the curious crowd gathers and the interne in the ambulance shouts, "This isn't a circus" (148), Kreisel displaying a Swiftian aversion to these onlookers. Yet Jacob feels the need of losing himself in these crowds. "And suddenly, as he walked, alone and unable to escape from his own thoughts, he felt the desire to mingle with a large crowd of people, to disappear in it, and thus perhaps to escape from himself" (155-156). In this act of bad faith and disengagement Kreisel explores the universal theme of the individual shirking responsibility in the lure of the anonymous, dehumanizing crowd (4). "He knew the cruelty and the indifference of a great city. He knew how utterly alone a man can be even among a million other men. The crowd pushed and pulled about him, hundreds of men and women, out to amuse themselves and have a good time, but he was not a part of them. That was the way he had felt, walking about the hot pavements of New York and Detroit and Toronto with Sam Silver" (156).

Poverty, unemployment, visual and aural symbols, arguments within the family, the motif of the crowd, the difficulties in the exchange of language from character to character, the decadent world of illusions closing its eyes on unbearable realities, lengthy political debates--all of these render the events of the 1930's more than peripheral. Albert's statement applies to the Jews as well as to Austria : "And to us here who had to look on helplessly it seemed that nobody in the whole world cared. This is such a little country. Only six million people. We don't matter" (63). And Koch's prophesy demonstrates the explicitness of the holocaust in **The Rich Man** : "I feel that out of all the agony, out of all the suffering, a new state of mind, a new world spirit will eventually be born, even though I will probably not survive the holocaust" (133).

NOTES

- (1) **The Rich Man**, Toronto : Mc Clelland and Stewart, 1961, viii. Future references in my text are to this New Canadian Library edition.
- (2) George Steiner, **Language and Silence**, Harmondsworth : Penguin, 1969, p. 140. For another theory of L'univers concentrationnaire, see Lawrence L. Langer, **The Holocaust and the Literary Imagination**, New Haven : Yale University Press, 1975.
- (3) *Albert's feeling of guilt is another manifestation of L'Entrepreneur : "a monster without a head, lurking on the fringes of his consciousness" (150).*
- (4) *For a discussion of the "crowd" see Walter Benjamin, Illuminations, edited and with an introduction by Hannah Arendt, New York : Schocken, 1969, pp. 166-76.*

MONTAIGNE ET SHAKESPEARE (1)

Réflexions sur le voyage du Président Vincent AURIOL au Canada, en avril 1951.

par Pierre GUILLAUME

Le voyage du Général de Gaulle au Québec, d'août 1967, et son retentissement bien connu, ont rejeté dans l'ombre la venue au Canada, en avril 1951, du Président Vincent Auriol. Ce voyage fut pourtant la première visite sur le sol canadien d'un chef d'Etat français en exercice (2), et il n'était nullement dénué de signification puisque, comme Henry Mhun l'écrivait dans **Le Monde** (3), il s'agissait là, pour la France, d'un geste qui consacrait le fait que "le Canada a pris une place importante sur l'échiquier de la politique mondiale". Notons cependant que, tout comme pour les passages du Général de Gaulle en 1944, puis plus tard, en 1960, il s'agit d'un complément à des voyages dont l'étape essentielle était Washington.

En 1944 et en 1951, les chefs d'Etat français ne viennent au Canada qu'après être passés aux Etats-Unis. En 1960, le Général de Gaulle commence par le Canada, avant de consacrer, par la force des choses, au seul Québec, son voyage en 1967. Les itinéraires mêmes des Présidents français reflètent les dispositions bien différentes qui les animaient, lorsqu'ils touchèrent, tour à tour, le sol canadien.

Le séjour au Canada du Président Auriol avait eu pour prémisses le passage à Paris, les 13 et 14 janvier 1951, de Louis Saint-Laurent, premier Ministre canadien, revenant de Londres, où il avait joué un rôle important à la Conférence des Premiers Ministres du Commonwealth. Parti de France par bateau le 20 mars, Vincent Auriol était arrivé à New York le 28. Le 29 il était à Washington, où il devait séjourner jusqu'au 2 avril, en faisant des pèlerinages rituels à Annapolis et Mount Vernon. Il se rend ensuite à New York, où il visite notamment le siège des Nations Unies et l'Université Columbia, ainsi qu'à l'extérieur West Point. C'est ainsi après 7 jours passés aux Etats-Unis que le Président vient en consacrer près de 5 au Canada (4). L'itinéraire de Vincent Auriol y est le suivant : arrivé le 5 avril en fin de matinée à Ottawa, il y est reçu à déjeuner par le Gouverneur Général. Il se rend ensuite au Parlement et, le soir, il reçoit à l'ambassade de France. Le lendemain, 6 avril, il gagne Toronto, où il visite le parlement provincial, avant d'être reçu à déjeuner

par le Lieutenant-Gouverneur. Regagnant ensuite Ottawa, il dîne chez le Premier Ministre. Dans la nuit du 6 au 7, son train spécial l'amène à Québec. Après s'être rendu au monument aux morts, il déjeune chez le Lieutenant Gouverneur, il visite l'Université Laval, puis est reçu à dîner par le gouvernement de la Province. Le dimanche 8 avril, il suit l'office à la basilique puis gagne, par le train, Montréal, où, dans l'après-midi, il visite successivement l'Université de Montréal, le Collège Stanislas, l'Université Mc Gill. Après qu'il a reçu la colonie française et les personnalités montréalaises, un dîner lui est offert par Elie de Beauregard, Orateur du Sénat du Canada. Le lendemain, Vincent Auriol prend l'avion pour la France.

C'est sur la volonté expresse du Président que ce voyage avait été ainsi soigneusement tracé et minuté. Maurice Ferro écrit dans *Le Monde* (5) : "Québec samedi et Montréal dimanche constituent les deux dernières étapes d'un voyage "équilibré". Le chef de l'Etat avait en effet personnellement demandé à se rendre au Canada britannique. L'harmonie la plus parfaite ne règne pas toujours entre les Canadiens d'origines différentes, et la visite de Toronto signifie que, pour la France, le Canada est un et indivisible". Tout est en nuances subtiles. Vincent Auriol se rendant d'abord en Ontario, consacre à cette Province un peu moins de temps qu'au Québec. Il va certes à Toronto avant de se rendre à Québec, comme le lui impose la géographie, mais il passe la nuit dans cette dernière ville. Là il est chez des amis, ici, chez des parents. Le discours tenu par le Président de la République pendant ces 5 jours, et les réponses qu'il suscite chez ses interlocuteurs, expriment de la façon la plus explicite les intentions du chef de l'Etat.

* * *

Tout comme aux Etats-Unis, Vincent Auriol entend d'abord proposer une nouvelle image de la France, faire oublier la France vaincue de 1940, la France assistée de l'immédiat après-guerre. La France, affirme-t-il, est d'abord un pays fiable, une nation dont on peut voir à nouveau l'avenir avec confiance. C'est certes, un pays "par deux fois dévasté et ruiné" (6), mais c'est parce "qu'elle est la première sur la route des invasions et des combats"(7), et elle n'en a que plus de mérite à assumer les charges de sa reconstruction et de son rééquipement, tout en prenant sa part du réarmement du monde libre (8). Ce faisant, la France n'entend nullement nier sa dette. Les sacrifices canadiens à Vimy en 1917, à Dieppe en 1942, ne sont pas oubliés (9), pas plus que la générosité amé-

ricaine de l'après-guerre. La France, dit Vincent Auriol, "ne s'est pas découragée. Elle s'est remise au travail après la catastrophe, dans les usines et dans les champs" (10), et il s'insurge : "il n'est pas vrai que la France soit lasse ou frivole" (11). Il cherche même à minimiser, sinon à justifier, ce qui choquait au plus haut point un peuple de tradition politique britannique, l'instabilité ministérielle et institutionnelle : "il y a sans doute des crises ministérielles, mais elles sont vite résolues, et l'accord se fait toujours sur l'essentiel, qui est la défense de la paix et de la liberté" (12). Il dit encore : "et vous viendrez dire après cela qu'il n'y a pas de stabilité ministérielle ! Bien entendu, nous changeons, ce n'est pas d'aujourd'hui : notre pays est habitué à la fantaisie . . . mais il est sérieux" (13). La conclusion est que la France est toujours digne de sa mission et "continue à vouloir défendre le domaine de la civilisation qui est le sien" (14). Il faut donc faire confiance à la France ; "vous pouvez avoir confiance en la France", dit Vincent Auriol aux étudiants de l'Université Laval, "je vous demande de ne pas douter de la France", déclare-t-il à ceux de Montréal, et cet appel s'adresse à tous les Canadiens, car l'ultime ambition de la France est d'offrir les bienfaits de sa civilisation à tous les hommes, en oubliant les vaines querelles du passé.

Illustrant cet appel à croire en la France, qui prend souvent des accents pathétiques, Vincent Auriol justifie les grandes décisions politiques de son pays et il s'attache à en dégager la portée. Canadiens comme Américains reprochent volontiers à la France son passé colonial et ses méthodes impérialistes. C'est ce qui amène Vincent Auriol à proclamer : "qu'on examine aussi l'œuvre de la France dans ses territoires d'outre-mer, jusque dans la brousse de l'Afrique Noire, où ses gouverneurs, ses administrateurs, ses fonctionnaires, ses chefs d'entreprises, ses professeurs, ses instituteurs, ses savants, ses missionnaires, ouvrent les routes, développent la production, améliorent le niveau de vie des populations, élèvent les esprits et ce n'est pas sans émotion que j'évoque ces dévoués médecins et ces admirables sœurs de charité que j'ai vus, à Bamako, ensemble combattre la lèpre et se pencher sur la douleur de ces pauvres Noirs, qui, sans eux, seraient abandonnés à la maladie et à la mort" (15). Ce texte, loin d'être empreint de préoccupations émancipatrices, est l'affirmation, tant de fois répétée à l'époque, y compris de la Conférence à Brazzaville en 1944, de la mission civilisatrice de la France. On peut noter que, dans la conception française, l'administration occupant le premier rang, est la première évoquée dans le discours. On remarque aussi la place faite par Vincent Auriol aux missionnaires et aux sœurs de charité. Mal placé pour affirmer devant les Québécois que la France reste fidèle à sa tradition chrétienne en métropole, Vincent

Auriol ne manque pas d'affirmer le rôle de celle-ci dans l'Union Française. Les Québécois ont une vocation missionnaire propre qui doit leur permettre de comprendre l'œuvre de la France.

Nos alliés nord-américains, ou même britanniques, ont mal compris en 1946, que la France s'engageât dans la guerre d'Indochine. Le conflit coréen rend, en 1951, sa position diplomatique beaucoup plus confortable, et Vincent Auriol, ne manque pas de souligner que, loin de mener un combat colonialiste d'arrière garde, la France se trouve une fois de plus aux avant postes dans une bataille pour la liberté et qu'elle y côtoie un Canada qui a décidé l'envoi de troupes en Corée ; c'est avec une certaine âpreté dans le ton qu'il déclare: "il n'est pas de plus émouvant témoignage de notre résolution, que l'héroïsme de nos soldats qui se battent en Corée au service des Nations Unies, et depuis plus de quatre ans en Indochine où, l'on veut bien reconnaître maintenant, après bien des injustices, qu'ils ne défendent aucun intérêt égoïste, mais l'indépendance que la France a donnée aux jeunes Etats du Vietnam, du Cambodge et du Laos, et qu'ils montent la garde aux portes du Sud-est asiatique" (16). Ailleurs, il dit également: "et aujourd'hui nos combattants d'Indochine et de Corée sont dignes de leurs aînés" (17).

Flanqué de Robert Schuman, dont il ne manque pas de souligner au Québec, l'attachement à la foi et aux traditions chrétiennes (18), Vincent Auriol affirme que le rôle de la France ne se limite pas à une action sur le front asiatique, mais qu'elle englobe la construction de l'Europe, dont elle est, à l'en croire, le principal artisan. L'Europe dont il s'agit est tout à la fois militaire, économique et politique. Vincent Auriol l'évoque en ces termes : "C'est pour la défense commune, mais c'est aussi pour la prospérité commune que la France s'efforce de créer l'Europe, d'en faire une fédération cohérente et jeune."

Sur le plan militaire, l'armée européenne, qui s'intégrera dans l'ensemble atlantique, est le premier maillon de sécurité collective.

Sur le plan économique et social, la libre association des forces de production, dont le plan Schuman est le premier échelon, doit organiser la prospérité collective.

Sur le plan politique, enfin, le conseil des ministres européens et l'assemblée de Strasbourg sont l'ébauche d'une unité fédérative à laquelle nous voulons donner force et efficacité (19). Ce thème européen apparaît sans cesse dans le discours présidentiel, tant à Ottawa (20) qu'à Montréal (21).

Vincent Auriol s'attache donc, au Canada comme aux Etats-Unis, à imposer l'idée que la France, grâce à ses efforts internes de redressement, est redevenue un acteur à part entière sur la scène internationale. Il affirme que la France, loin d'être une nation usée méditant sur un passé de grandeur révolu, est capable d'initiatives novatrices. Il en conclut que la France vit en harmonie profonde avec le Canada, dont elle apprécie l'aide constante et chez qui elle trouve un modèle. Les autres éléments du discours présidentiel s'ordonnent en effet autour de l'image que se fait Vincent Auriol du Canada.

Le Canada est tout d'abord un ami généreux et fidèle de la France. A Ottawa comme à Toronto et à Québec, Vincent Auriol salue la mémoire des soldats canadiens morts en France, en fleurissant les monuments aux morts. Tenu d'assister à l'office dominical, le Président en fait une cérémonie commémorative des deux guerres mondiales (22). Exprimant ainsi sa "gratitude pour tout ce que le peuple canadien a fait pour notre libération, et aussi pour cette inépuisable générosité que, sous l'impulsion d'œuvres nationales ou privées, il nous a prodiguée pour soulager les misères de notre peuple, épuisé par la guerre et par une longue et atroce oppression" (23), Vincent Auriol s'attache aussi à souligner le rôle joué par le Canada pour permettre à la France de retrouver sa place dans les instances internationales. Il déclare au Premier Ministre : "vous avez été au premier rang de ceux qui ont affirmé leur confiance dans le destin de la France, au moment où elle traversait de tragiques épreuves, et vous avez été son éloquent avocat le jour où, à San Francisco, son rôle de grande puissance fut de nouveau consacré" (24). Vincent Auriol associe ici dans un même hommage M. Pearson et M. Saint-Laurent, un Anglophone et un Francophone. Il attribue également au Canada un rôle décisif dans la constitution de l'O.T.A.N. et le renforcement de l'Alliance Atlantique, en disant : "c'est avec soulagement que nous avons salué la conclusion, entre les nations riveraines de l'Atlantique nord, en grande partie sous la clairvoyante initiative des hommes d'Etat canadiens, d'un pacte qui, ratifié par le vote unanime de votre parlement, a établi un lien puissant entre l'Europe et l'Amérique, entre tous les peuples unis par une même civilisation, et par un égal souci de la protéger et de la défendre" (25).

Allié irréprochable de la France, le Canada est aussi pour elle et pour l'Europe un modèle, et c'est là l'autre thème majeur du discours présidentiel. Dès son premier discours, Vincent Auriol déclare que le Canada est "la vivante, éclatante et impérissable incarnation" (26) de la coopération des peuples. Il salue "cette vigoureuse nation canadienne, la

plus belle expression, variée mais une , du génie des deux races" (27), qu'il dit héritière de Montaigne et de Shakespeare. Il sent battre, dit-il, "le cœur du Canada tout entier" (28), car "vous avez, dans le respect mutuel entre adversaires de la veille, sagement oublié les rivalités de jadis. Vous vous êtes associés dans le culte d'un idéal commun. Selon la parole d'un de vos hommes d'Etat, l'esprit et la pratique de la tolérance contribuent puissamment à l'unité nationale" (29). Le Président ne tient pas, au Québec, un discours différent. A Montréal, il exalte l'union des Canadiens d'origine française et des Canadiens d'origine anglaise, et il dit leur chance d'être à la fois les héritiers de Montaigne et de Shakespeare (30). Dans son dernier discours, Vincent Auriol dit son espoir pour l'avenir de la nation canadienne : "vos deux grandes universités, de génie différent, sont toutes deux des sources de savoir et de pensée d'une même et éclatante civilisation. C'est là que, grâce aux apports jeunes et vigoureux de deux grandes races, une âme vraiment canadienne s'est formée", et il ajoute : "dans cette ville, habitée surtout par les Canadiens de langue française, et où les langues anglaise et française également parlées témoignent d'une si forte fraternité, je m'adresse aux Canadiens de langue anglaise pour leur dire, sans crainte de voir se dresser devant moi l'ombre et la protestation de Vaudreuil : nous avons combattu dans bien des guerres, mais nous sommes réunis dans la foi profonde d'un idéal commun que, plus peut-être que nul autre, personnifie aujourd'hui le Canada" (31).

Un thème dérivé du précédent, dans le discours présidentiel, est en effet que le Canada est un modèle pour une Europe qui cherche à surmonter ses divisions historiques. Exprimée dès les premiers discours d'Ottawa, cette idée se dégage plus nettement encore des dernières interventions du Président à Montréal, où il déclare : "ce que la France et la Grande-Bretagne accomplissent en Europe, vous le faites, vous, sur le plan nord-américain" (32), et où il évoque enfin "cette humanité nouvelle, préfigurée par le Canada" (33), une humanité débarrassée de toutes les vaines querelles du passé.

Vincent Auriol en arrive ainsi à donner du Canada, par touches successives, une image d'une parfaite clarté, et qui s'exprime notamment en ces termes : "hommes qui avez compris que l'association est une loi du développement des sociétés, . . . cette idée, vous l'avez étendue dans le domaine international" (34). Pour avoir su ainsi forger une nation en surmontant ses antagonismes internes, le Canada, dit Vincent Auriol, a vocation pour être l'un des grands artisans de la paix mondiale.

Le discours présidentiel était trop flatteur pour susciter au Canada anglais d'autres réactions que d'approbation. Au Québec il est beaucoup moins contredit que complété. Les interlocuteurs de Vincent Auriol ne manquent pas une occasion d'affirmer, comme il les y incite constamment, l'unité canadienne. On évoque la fidélité des Canadiens Français au Commonwealth ; c'est le Lieutenant-Gouverneur de l'Ontario qui déclare : "au temps lointain où notre peuple prit la détermination de s'unir à la Grande-Bretagne, pour former ce qui est devenu depuis un grand commonwealth de fraternité nationale et internationale, nul citoyen ne fut plus loyal et persévérant que celui qui portait au delà des mers le langage et la foi de la France (35). Louis Saint-Laurent souhaite à son hôte la bienvenue "au nom de tous ceux qui, de l'océan atlantique à l'océan pacifique, forment maintenant un peuple qu'unissent des aspirations nationales communes", et il est heureux de le faire dans un lieu où "s'affirme chaque jour l'unité de notre population" (36). Pour symboliser avec éclat le fait que le Président français est l'hôte du Canada tout entier, le Premier Ministre, après avoir rappelé que "toute l'étendue de notre vaste pays est parsemée de noms français", annonce que le nom de Vincent Auriol est donné à une montagne du Yukon, qui culmine à 2500 mètres, dans la chaîne Kluane (37). Vincent Auriol partage cet honneur avec un seul autre étranger, le Général Eisenhower. Les dirigeants canadiens, par delà l'unité, affirment la personnalité canadienne, qu'ils définissent par la dualité de l'héritage, français et anglais. C'est un thème qui est repris à Québec par Mgr Vendri, recteur de l'Université Laval, qui déclare "que la grande ambition de cette université (est de) mettre la culture française au service de la civilisation canadienne" (38). Vincent Auriol ne pouvait donc avoir, en 1951, conscience de trahir un nationalisme québécois puisque les porte-paroles les plus autorisés des Canadiens français faisaient écho à des propos entendus à Ottawa ou à Toronto.

Si le discours présidentiel suscite des réserves au Québec, c'est parce qu'il ne fait pas une place assez grande à un héritage catholique dont la France de 1951 est jugée bien indigne. Les comptes rendus du voyage montrent le Président socialiste, et donc laïque, de la France entouré, tant à Montréal qu'à Québec, d'une nuée de soutanes. On obtient de lui qu'il inaugure une statue de Jeanne d'Arc, sainte plus en honneur sous le régime de Vichy que sous la Quatrième République, et dont la glorification ne pouvait guère séduire les hôtes anglophones du Président. L'assistance à la messe, qui lui est imposée pour son dimanche québécois, tient quelque peu du traquenard. Le Premier Ministre québécois, Maurice Duplessis, dont le rôle, dans la réception du Président, est plus que discret,

ne manque pas, dans sa seule intervention, de rendre hommage au clergé (39). Mgr Roy, archevêque de Québec, va plus loin, en affirmant que "rien ne peut mieux assurer la grandeur de la France que les fortes vertus chrétiennes dont elle a tant de fois donné l'exemple" (40). S'ils ne rejettent pas la vision que Vincent Auriol propose du Canada, les dirigeants québécois laissent donc clairement entendre qu'il n'incarne pas une France qui est pleinement de leur goût. Acceptant ainsi dans leur ensemble tous les éloges que Vincent Auriol fait du Canada, ses interlocuteurs lui confirment également qu'ils partagent ses vues sur les relations internationales. Saint-Laurent, fidèle à son rôle de médiateur, affirme que "le Canada est le meilleur témoignage - un témoignage permanent et historique - des vues pacifiques des Etats-Unis" (41). Il se fait donc le garant du grand pays voisin devant un visiteur français quelque peu suspicieux. Champion de l'unité de son peuple et des peuples, Saint-Laurent apporte sa caution enthousiaste à l'action européenne de la France; "nous accordons tout notre appui, dit-il, aux idées généreuses d'unité européenne dont M. Schuman s'est fait le champion, et qu'il développe avec vision et constance" (42). Notons que le Premier Ministre se garde, par contre, de porter tout jugement sur l'affaire indochinoise, tout comme, a fortiori sur l'action coloniale de la France, de peur, sans aucun doute, d'éveiller des échos discordants dans le Commonwealth.

Ainsi apparaît-il que l'éloge permanent du Canada que l'on trouve dans le discours de Vincent Auriol flatte tout autant les oreilles officielles francophones qu'anglophones. L'heure n'est pas encore venue où un nouveau nationalisme franco-canadien pourra demander à la France sa caution. L'évocation des réactions du public, au passage du Président français, font cependant, et tout naturellement, apparaître une certaine distance entre les sentiments affirmés dans le discours officiel et les réactions populaires.

* * *

Le discours canadien de Vincent Auriol répond moins à une idée a priori du Canada que se serait faite le Président, qu'à la vision de ce pays la mieux adaptée aux exigences du moment, telles qu'elles étaient ressenties par la France. En d'autres termes, c'est moins une peinture réaliste du Canada qu'il faut rechercher dans ces textes qu'une projection de ce qu'aurait dû être le Canada pour répondre au mieux aux besoins français de 1951. Le discours politique de Vincent Auriol s'éclaire donc d'abord par la nature des problèmes auxquels il se trouve confronté comme chef de l'Etat français.

Le mois d'avril 1951 est marqué par l'une des crises les plus aiguës de l'après-guerre. La guerre de Corée est engagée depuis 9 mois ; le Général Mac Arthur semble échapper au contrôle des autorités civiles américaines et se déclare prêt à porter la guerre en Chine. C'est pendant le voyage de Vincent Auriol que le Président Truman prend la décision de le destituer. Les alliés des Etats-Unis, et parmi eux la France et le Canada, étaient partisans de la modération ; Vincent Auriol se flatte d'avoir été pour quelque chose dans l'attitude d'Harry Truman (43). C'est bien comme un élément modérateur que la France, qui se juge en première ligne en Europe, voit le Canada. Vincent Auriol écrit : "sur l'affaire coréenne, Schuman, Pearson et Saint-Laurent ont étudié une possibilité d'action pacifique" (44). Pour la France, deux problèmes primordiaux sont intimement liés à l'évolution du conflit coréen, et plus généralement de la guerre froide : l'aide à attendre des membres de l'Alliance Atlantique dans la guerre d'Indochine, la réinsertion de l'Allemagne dans le dispositif militaire et politique occidental. Sur ces deux points, le rôle du Canada est jugé essentiel par la diplomatie française. Traduisant le point de vue officiel, H. Mhun écrit : "non seulement la Confédération est appelée à concilier souvent les points de vue américain et anglais, mais elle prend de plus en plus d'importance sur l'échiquier mondial" (45). Louis Saint-Laurent est dépeint comme "l'un des principaux promoteurs d'une solidarité agissante entre l'Amérique, le Commonwealth et l'Europe Occidentale" (46).

Ce rôle de conciliation est nécessaire car les Etats-Unis sont soupçonnés de vouloir sacrifier les intérêts de la France à un réarmement accéléré de l'Allemagne (47). Sur ce point, on sait les positions canadiennes proches de celles d'une Grande-Bretagne également hostile au réarmement allemand. Se défiant des initiatives des Etats-Unis en Europe, la France suspecte également les intentions de l'Angleterre en Extrême-orient. Vincent Auriol se déclare très choqué que la Grande-Bretagne ait envisagé la constitution d'une commission internationale, chargée d'examiner les problèmes d'Extrême-orient, et comprenant avec elle, la Chine communiste, la Russie et les Etats-Unis, à l'exclusion de la France (48). Par contre, on accueille fort bien à Paris l'idée d'une mission de conciliation en Chine, menée par l'Iran, l'Inde et le Canada, mais qui, malheureusement, échoue (49).

Il est donc évident que la France attend du Canada une protection face à ses propres alliés anglais et américain. Membre le plus fragile de l'Alliance Atlantique, la France demande au Canada de lui prêter sa voix pour se faire parfaitement entendre tant à Londres qu'à Washington,

en un temps où elle fait elle-même de gros efforts pour reprendre en main son destin. 1951 est en effet en Indochine l'année De Lattre de Tassigny, qui reprend l'initiative sur le terrain et arrête pour un temps les désastres. 1951 est aussi l'année de lancement de l'édification européenne. Dès octobre 1950, René Pleven annonce un plan d'armée européenne, qu'il vient présenter aux Etats-Unis et au Canada en janvier 1951. C'est en avril 1950 que Robert Schuman lance l'idée du "Pool Charbon-Acier", qui aboutit à la création de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier, le 18 avril 1951. Le Président français ne vient donc pas au Canada en quémandeur. Si la France rejette certaines initiatives alliées, elle prouve également qu'elle est désormais capable de faire des contre-propositions très concrètes. Le voyage de Vincent Auriol en Amérique intervient donc en un temps où la France a retrouvé, sinon un crédit, du moins une crédibilité internationale certaine. Le rôle du Président est d'en convaincre ses interlocuteurs, et nous avons vu que c'est bien là l'un des thèmes essentiels de son discours canadien. Le voyage de Vincent Auriol s'insère donc étroitement dans un jeu international extrêmement tendu. Il ne peut et ne veut voir le Canada que comme un nouvel acteur dont il faut capter les sympathies. Vincent Auriol ne peut être qu'embarrassé par toute incitation à faire jouer une quelconque solidarité francophone, alors que ce dont la France a besoin, c'est d'un Canada fort, donc uni. C'est ainsi que s'explique notamment son attitude face à la population québécoise.

* * *

Vincent Auriol, nous l'avons dit, était soucieux, avant tout, de "l'équilibre" de son voyage, et il est d'autant plus désireux de ménager les Anglophones que l'opinion, en France, n'est guère favorable aux Québécois. Ne sont-ils pas, notamment les seuls à se laisser tenter par l'isolationnisme ? (50) On se souvient donc en France du double refus québécois de la conscription, alors que l'ex-"mère-patrie" était au plus mal. Dans l'image que la presse française donne du Québec, on trouve soulignée la distance qui sépare la France de la IV^e République du régime de Maurice Duplessis. Ainsi peut-on lire : "Dans un pays où religion et nation se confondent parce que catholicisme et langage ont conjointement entretenu coutumes et traditions, à commencer par le souvenir et le culte français, la philosophie politique et sociale de la IV^e République se situe bien en marge des principes officiellement admis. Le parti nationaliste de M. Maurice Duplessis, Premier Ministre de la Province peut-être

plus conservateur et isolationniste que l'extrême droite du parti républicain des Etats-Unis, voire même les libéraux, auraient préféré, eux tous, dont l'emblème est encore la fleur de lys, recevoir un Roi de France plutôt qu'un Président de la République" (51).

Ces préjugés sont ceux de Vincent Auriol, et ils ne peuvent que se trouver confirmés par un certain nombre d'attitudes des dirigeants québécois qui, s'adressant à un Président socialiste, sont autant, nous l'avons vu, de menues provocations. Vincent Auriol réagit dans l'ensemble avec humour, parfois avec humeur. Il échappe au piège de la messe dominicale en demandant qu'elle soit "un service religieux à la cathédrale pour associer la mémoire des morts français et canadiens morts pour la France", ce qui lui permet d'y assister dignement, et sans trouble de conscience : "nous sommes restés debout tout le temps", écrit-il (52). Rejetant les distinctions faites par l'archevêque entre la vieille et la nouvelle France, il le fait avec fermeté ; "je lui ai répondu, dit le Président, il n'y a pas de nouvelle ni d'ancienne France, il y a la France, la France qui, à travers les siècles, a toujours défendu la liberté" (53). Son coup d'éclat a été de faire, au Collège Stanislas, devant le Maire de Montréal jugé "plutôt nazi" (54), un discours sur Jaurès et sa définition du courage. " La page du courage a été acclamée, Jaurès a été applaudi" (55), commente le Président, ainsi vengé d'avoir eu à inaugurer une statue de Jeanne d'Arc.

Si l'attitude des autorités québécoises, toujours très courtoise a cependant été nuancée, il n'en a pas été de même de l'accueil de la rue. Celui-ci a été un peu préparé. Camille Houde, Maire de Montréal, a décrété les 8 et 9 avril "journées de la France", et a demandé à ses concitoyens de manifester " leur estime pour la France en pavoisant leur demeure et en allant acclamer le Président Auriol" (56). Point n'était besoin de ces incitations officielles pour susciter un enthousiasme populaire qui a profondément ému les Français. A Montréal même, Robert Schuman avoue: "je ne veux, en aucune sorte, diminuer ce que nous avons vécu les autres jours, mais Montréal a été vraiment royale dans cette manifestation de l'amitié. De tout cœur, merci" (57). A son retour à Orly, Vincent Auriol commente l'accueil qui lui a été fait "notamment à Montréal, où ce fut un délire d'affection pour notre pays" (58). Dans son **Journal**, il est plus explicite : "l'accueil dans les rues a été fou, c'était "vive la France" constamment, et j'ai dû beaucoup parler de la Grande-Bretagne" (59). Touché, certes, par cet enthousiasme, Vincent Auriol, loin d'y céder, s'est donc efforcé d'en limiter au maximum la portée, d'empêcher qu'il jette la moindre ombre sur ses relations avec Ottawa, et

il est frappant de voir le Président, non seulement porter un toast à "Sa Majesté le Roi George VI" en toutes occasions, aussi bien à Montréal et à Québec qu'à Toronto et à Ottawa, mais encore adresser un message au souverain lors de son passage dans le ciel britannique. Il note avec satisfaction "vous savez que le Roi a très gentiment répondu à mon message" (60). L'abbé Thellier de Ponchevielle avait écrit dans **La Croix** : "dans les acclamations des Canadiens français, il percevra, mieux que partout ailleurs, une note vibrante, l'accent du cœur" (61). Il en fut bien ainsi, mais ce n'étaient pas des retrouvailles avec les Québécois que Vincent Auriol allait célébrer au Canada.

Enthousiasme de la rue au Québec, prudence des autorités, ce sont là des attitudes qui contrastent avec celles du Canada anglais. Là, s'affirme l'affinité profonde qui existe, en matière de politique internationale, entre Louis Saint-Laurent, L.B. Pearson d'une part, Vincent Auriol et Robert Schuman d'autre part. Il y a également unanimité de réaction favorable dans la presse. H. Mhun écrit: "c'est en vain que l'on chercherait une note discordante dans la presse de langue française et de langue anglaise. Qu'ils soient libéraux, conservateurs, socialistes ou nationalistes québécois, qu'ils soient de la Nouvelle France, de l'Ouest ou de l'Ontario, tous les journaux accueillent le Président Auriol et sa suite avec beaucoup de sympathie et sans réserve. C'est l'occasion pour eux de mettre en relief les relations cordiales qui ont toujours existé entre Ottawa et Paris, et l'amitié pour la France des deux derniers chefs d'Etat canadiens, Mackenzie King et Saint-Laurent, l'un Anglo-Canadien et l'autre Canadien français. La France n'a pas d'ennemi au Canada" (62).

A son arrivée à Ottawa, capitale fédérale habituée à accueillir les personnalités, et ville où la population francophone est nombreuse, l'accueil fait par le public à Vincent Auriol fut chaleureux, mais organisé de façon un peu rituelle, et ce sont 700 vétérans des deux guerres, et 3000 enfants des écoles qui attendirent le Président, tandis que "les fonctionnaires avaient eu congé pour permettre à tous de voir le Président" (63). A Toronto, où de semblables précautions n'avaient pas été prises, la réception populaire fut plus discrète. On peut lire : "Toronto, ville industrielle, n'avait, à l'heure matinale où le Président fit le tour de la ville, que peu de monde dans ses quartiers résidentiels, mais plus tard, la foule se pressait devant le Parlement, devant l'Hôtel de Ville, le Monument aux Morts et tout au long de Bay Street" (64). On ne saurait dire en termes plus mesurés que Vincent Auriol n'avait pas remué les foules. C'est donc dans des atmosphères fort différentes

que le Président parcourut l'Ontario d'une part, le Québec d'autre part. Il y eut bien deux accueils.

Ce n'est qu'au Québec que le passage de Vincent Auriol suscita d'une part un certain examen de conscience, d'autre part des prises de position touchant à la politique intérieure française. Pour les Québécois, recevoir le Président de la République crée l'occasion de repenser leurs relations avec la France, toujours lourdes d'ambiguïtés. Gérard Filion les évoque en ces termes : "du côté des Canadiens, il existe un sentiment d'infériorité nettement déplacé . . . du côté des Français, il existe souvent une ignorance crasse vis-à-vis du Canada, des Canadiens, et plus particulièrement des Canadiens français . . . Cette visite du Président de la République française est pour nous une grande chose. **Elle est d'autant plus agréable qu'elle ne paraît pas se faire sous le signe de l'intérêt ou de la propagande** " (65). Il y a donc là appel sans complaisance à prendre conscience d'une personnalité canadienne française, qui exclut toute sujétion à la France, ce qui n'exclut pas que l'intérêt de la France pour le Canada français, dont témoigne la visite présidentielle soit un encouragement, pour les Québécois, à s'affirmer en tant que tels. Omer Héroux écrit qu'elle est une incitation à "la fidélité française et à la volonté de durer" (66).

La visite de Vincent Auriol est aussi, pour certains milieux québécois, l'occasion de ranimer des querelles, d'aviver des rancœurs. L'affaire pendante du moment entre Paris et Québec est l'extradition du Comte de Bernonville, ancien intendant de la police de Vichy, réfugié au Canada (67). L'opinion québécoise, comme le rappelle **Le Devoir** (68), est très hostile à ce qu'on livre le personnage, condamné à mort par la justice française. La présence de Vincent Auriol au Canada incite aussi à l'évocation de la menace que l'on voit peser sur le catholicisme français. Dans un compte rendu de l'assemblée de l'épiscopat français, on rappelle combien est "douloureuse" en France la "question scolaire" (69). S'il est vrai que le problème de l'École libre est, en 1951, au cœur du débat politique, celle-ci est bien loin d'être en position de victime, puisque le vote des lois Marie et Barangé, en septembre 1951, lui apportera des avantages fort substantiels. Enfin, dans le train qui l'emmène de Québec à Montréal, le Président est saisi d'une pétition émanant du **Comité de Maisonneuve**, qui a rassemblé 12400 signatures en faveur de la grâce du Maréchal Pétain. Le texte en est sans indulgence pour les pouvoirs publics français : "en invoquant la justice et la liberté, vous venez prêcher l'union en face d'un grave danger ! Vous manquez de force pour le faire, quand vos prisons regorgent de détenus politiques. Pour que nous puis-

sions conserver notre entier respect et notre entière affection à la France, ouvrez les portes de vos prisons ! Réhabilitez le Maréchal, glorieux vainqueur de Verdun !" (70).

On est loin ici de la courtoisie quelque peu indifférente du Canada anglais. Les Québécois ont indéniablement une passion pour la France, mais ils ne la traduisent pas que par des cris d'enthousiasme. Les "cousins" se retrouvent, certes, mais non sans se jeter à la face quelques histoires de famille.

La visite de Louis Saint-Laurent à Paris, et le voyage de Vincent Auriol, ne suscitèrent, en France que des échos fort limités. Parlant de son hôte, le Président note, sans autre commentaire "retenu à déjeuner le Premier Ministre canadien Saint-Laurent" (71). La presse française, comme nous l'avons déjà indiqué, fait une place assez large à cette visite, mais nous croyons pouvoir souscrire à ce que dit P. de Grand-Pré, correspondant du **Devoir** à Paris. Sous le titre "L'accueil chaleureux fait par la capitale française à notre Premier Ministre", il écrit : "Une part de cette faveur s'adresse, sans le moindre doute, aux tendances modérées et sages en matière internationale manifestées à Londres par notre Premier Ministre" (72). C'est certainement moins l'homme qui incarne un Canada que l'on ne connaît guère qui est salué à Paris, que l'acteur international dont le jeu sert les desseins de la France. Faisant une rapide revue de presse, P. de Grand-Pré s'en convainc, en constatant que seuls les journaux qui mettent leurs espoirs dans l'Alliance Atlantique, **Le Figaro**, **La Croix** lui sont favorables, tandis que des journaux de gauche comme **Combat** et **Franc Tireur** sont plus réticents et que **L'Humanité** est muette.

C'est aussi sur la communauté de vue en matière internationale que la presse française met l'accent après le voyage de Vincent Auriol. Elle ne montre aucun intérêt particulier pour le Canada et elle n'attribue à la France aucune responsabilité spécifique vis-à-vis des Canadiens français. Les adversaires de l'Alliance Atlantique ont, au fond, la même interprétation que ses partisans. Au nom des Gaullistes, Gaston Palewski dénonce dans le voyage américain et canadien du Président "la suprême manœuvre publicitaire du régime tendant à faire admettre la démission de la France, notamment en Méditerranée" (73).

* * *

Seize ans après ce voyage marqué d'un respect aussi scrupuleux qu'intéressé de la souveraineté fédérale, le Général de Gaulle allait inter-

venir avec l'éclat que l'on sait dans la vie politique interne du Canada. Il est évident que la perception qu'ont du Canada et des Canadiens Vincent Auriol d'une part, Charles de Gaulle d'autre part, sont radicalement différentes. Tous deux ont, dans leurs mémoires, laissé des commentaires de leurs attitudes. Celui de Vincent Auriol est aussi simpliste que succinct ; les Canadiens, français ou anglais, lui sont restés profondément étrangers. Il n'y a, chez lui, aucun dédoublement du discours. Bien que sensible à l'accueil de la foule montréalaise, c'est sans aucun trouble qu'il proclame les Québécois citoyens d'un Canada allant d'Halifax à Vancouver et sujets fidèles de Sa Majesté Britannique. C'est ainsi qu'il les voit, et qu'il veut les voir, car c'est le rôle extérieur potentiel d'un Canada uni et fort qui seul l'intéresse. Vibrerait-il plus intensément aux acclamations québécoises, que le Socialiste ne pourrait oublier tout ce qui le sépare d'une population cléricale, qui vit dans une nostalgie avouée de l'Ancien Régime.

Dès son premier appel aux Canadiens, l'attitude du Général de Gaulle est toute autre. Le 1er août 1940, il lance, en effet, de Londres, un appel aux seuls Canadiens français. Certes, ce n'est pas alors une incitation à s'affranchir de la domination anglaise: "l'âme de la France, dit De Gaulle, cherche et appelle votre secours, parce qu'elle mesure votre rôle et votre importance à l'intérieur de l'Empire Britannique qui, aujourd'hui, soutient presque seul la cause de ce qui veut être libre". C'est l'affirmation d'une parenté d'âme entre la France et le Canada français, qui se double, pour le Général, d'une affinité particulière : "je ne vous énumérerai pas, dit-il aussi, nos erreurs militaires, morales, nationales. Le soldat, le **catholique**, le Français qui vous parle les connaît et les reconnaît (74). Ainsi, d'emblée, est affirmée une communion avec les Québécois, alimentée de foi chrétienne et de mépris pour le régime déchu, qui est l'opposé même des défiances de Vincent Auriol.

Lors de ses passages au Canada, en 1944 et en 1960, le Général de Gaulle apparaît comme partagé entre le respect de l'allié canadien, qui inspire ses discours, et un sentiment beaucoup plus profond de compréhension intime des Québécois, qu'expriment ses Mémoires, et qui entre fatalement en contradiction avec ce qu'il dit en public. En juillet 1944, De Gaulle fait, devant le Parlement d'Ottawa, un discours qui est un franc hommage à l'édification de la nation canadienne. Il évoque "son pays qui n'a cessé de suivre et d'admirer l'effort magnifique de vos pères et le vôtre, pour arracher à la nature la prospérité humaine, pour développer les esprits aux points de vue intellectuel, spirituel et moral, **pour créer enfin un Etat uni dans la conscience de sa valeur propre et dans la fidélité au Commonwealth**, dont il fait partie" (75). A Québec, ses sentiments

sont beaucoup plus ambigus : "rendant visite à la ville de Québec, je m'y sens comme submergé par une vague de fierté française, bientôt recouverte par celle d'une douleur inconsolée, toutes les deux venues du lointain de l'histoire" (76). Cette réflexion, qui s'alimente d'une méditation sur la défaite des Plaines d'Abraham, est très révélatrice d'un homme qui entend assumer tout le passé de la France et parfois ressaisir les chances qui lui ont jadis échappé. Elle le conduit à ce jugement sur le Canada : "Le Canada . . . est formé de deux peuples coexistants, mais non confondus" (77). La contradiction est grande entre ce constat et l'admiration proclamée, à Ottawa, pour la création d'un Etat uni, encore que l'unité de l'Etat n'exclue pas forcément la coexistence de deux peuples, lorsqu'on accepte d'entrer dans une casuistique par trop subtile.

Dans les textes de 1960, De Gaulle cherche à surmonter l'ambiguïté de ses jugements. Son nouveau discours d'Ottawa donne du Canada la définition suivante : "politiquement, un Etat qui trouve le moyen d'unir deux communautés très différentes par l'origine, la langue, la religion, qui pratique l'indépendance tout en relevant de la couronne britannique" (78). Le Canada n'est donc plus le modèle d'unité volontariste évoqué en 1944 ; il est, au contraire, le pays de l'ambiguïté. Dans ses Mémoires De Gaulle explicite l'évolution de ses propres positions et de sa politique qui est, du même coup, celle de la France (79) : "lors de mes précédents passages, écrit-il, l'appareil de la guerre couvrant tout, je n'avais pu qu'entrevoir les réalités profondes qui font de la Fédération canadienne un Etat perpétuellement mal à son aise, ambigu et artificiel. Cette fois, je vais le discerner nettement, quoique ce ne doive être encore que sous une lumière tamisée". Plus loin, il déclare : "il y a toujours, présent et pesant, le fait que le Canada est séparé en deux communautés ethniques radicalement différentes. . . Il y a là compromis entre des résignations, non point du tout unité nationale". La réflexion du Général perd cependant de sa cohérence lorsqu'il déduit du caractère artificiel de la Fédération canadienne un droit privilégié d'intervention de la France. C'est pourtant bien de cela qu'il s'agit, à la lecture même du texte : "j'indique au Premier Ministre (80) que la France attache maintenant au Canada une importance considérable . . . Le sort du Québec et des populations françaises implantées dans d'autres provinces la touche, désormais, de très près". Des déclarations de principe le Général de Gaulle passe aux conseils, en déclarant au Premier Ministre que "pour que l'ensemble canadien ait le ressort et le poids voulus, il faudrait qu'il veuille et sache résoudre le problème posé par ses deux peuples, dont l'un est un peuple français, qui doit, comme tout autre, pouvoir disposer de lui-même". Alors que cette prise de position paraît

déjà fort audacieuse, c'est manifestement avec le regret de ne pas être allé plus loin encore que le Général de Gaulle quitte le pays, puisqu'il écrit : "en quittant ce pays, je me demande si ce n'est pas grâce à l'institution d'un Etat de souche française, à côté d'un autre de souche britannique, coopérant entre eux dans tous les domaines, librement et de préférence, associant leurs deux indépendances afin de les sauvegarder, qu'un jour le Canada effacera l'injustice historique qui le marque, s'organisera conformément à ses propres réalités, et pourra rester canadien"(81). Notons enfin que l'éclat de 1967, n'a pas mis fin à l'embarras du Général de Gaulle face au Canada. Il réaffirme certes avec éclat sa position dans son allocution radiodiffusée du 10 août 1967 (82), mais le fait qu'il ait longuement hésité à accepter l'invitation témoigne bien du malaise qui est le sien lorsque l'idée qu'il se fait de son personnage historique le met dans l'obligation de soutenir les Québécois contre le Canada pour lequel il affirmera souvent par la suite une sympathie assez paradoxale (83).

L'attitude du Général de Gaulle se situe donc aux antipodes de celle du Président Auriol. Avec comme point de départ le sentiment d'une affinité profonde entre lui-même et les Québécois, héritiers d'un passé et d'une pensée vénérés, le Général de Gaulle s'est convaincu que, puisque ces Français d'Amérique ne pouvaient pas être des Canadiens comme les autres, il était de son devoir, et de celui de la France, de les aider à assumer leur propre destin. Fidèle à lui-même face à Québec, sinon à Ottawa, le Général de Gaulle l'est aussi à l'inspiration fondamentale de sa politique étrangère : de même qu'il ne conçoit qu'une Europe des Patries, il prône un "Canada des Patries", l'une anglaise, l'autre française, en niant farouchement qu'une quelconque identité nationale puisse un jour sortir de ce qui est, dans l'instant, supranationalité. Vincent Auriol non seulement admet le Canada tel qu'il est, mais il y voit un modèle pour l'Europe qu'il souhaite. De Gaulle rejette le Canada tel qu'il est, comme il refuse toute construction européenne supposant un abandon de souveraineté de la part des Etats. Pour Vincent Auriol, fidèle à l'internationalisme et à l'humanitarisme jauréssien, les deux ethnies, ou races - il emploie le terme - canadiennes, peuvent construire une société d'autant plus heureuse qu'elle aura fait l'économie d'un nationalisme qui a été la plaie de l'Europe. Pour De Gaulle, fidèle à Maurras ou à Barrès, le destin des deux nations en présence ne peut être que de se constituer en Etats qui, ensuite, pourraient s'associer, même étroitement.

Les attitudes de Vincent Auriol et de Charles de Gaulle sont

aussi étroitement liées à l'image qu'ils se font de la place de la France dans le monde. En 1951, Vincent Auriol est, nous l'avons vu, l'homme d'une solidarité atlantique dans laquelle le Canada est un élément pondérateur essentiel. De Gaulle est l'homme qui a brisé, ou voulu briser, cette solidarité. Le Canada, acteur atlantique, ne l'intéresse donc plus que médiocrement. Par contre, l'heure est progressivement venue, ou du moins De Gaulle peut-il le croire, de la réaffirmation d'un monde francophone, débarrassé de ses entraves colonialistes. Dans cette perspective, il est bien évident que le Gouvernement de Québec ne peut que devenir un partenaire privilégié, et que le grand dessein voulu pour la France ne peut qu'amener De Gaulle à l'aider à affirmer sa propre souveraineté.

* * *

Ainsi, à quelques quinze ans de distance, deux Présidents de la République française se sont confrontés au Québec. En 1951, le socialiste se trouve en face d'un pouvoir, sinon d'une société, que l'on peut dire d'Ancien Régime. En 1967, son deuxième successeur, pétri d'histoire, imprégné de tradition, rencontre un pays qui, au travers de sa "révolution tranquille", s'est défiguré. Sans forcer le parallélisme, on peut relever qu'il y eut, dans les deux cas, décalage entre les interlocuteurs. Le paradoxe est, qu'en 1951, comme en 1967, le Québec était prêt à entendre le discours de son visiteur. En 1951, Vincent Auriol n'a choqué personne en exaltant, à Québec ou à Montréal, le patriotisme canadien. En 1967, le Général de Gaulle a été parfaitement entendu lorsqu'il a donné un retentissement mondial à la revendication nationaliste québécoise. L'accord, dans les deux cas, s'est fait sur les mots plus que sur les intentions. Les dirigeants québécois de 1951 ne voyaient certainement pas dans le Canada un modèle de société libérale, dynamique, supranationale. Le public montréalais, en 1967, n'entendait pas davantage être l'élément avancé en Amérique d'une grandeur française retrouvée.

NOTES

(1) *C'est sous le signe de ces deux écrivains illustres que Vincent*

Auriol plaça, à deux reprises, son voyage (discours au Parlement Canadien, 5 avril 1951, discours à l'Université Mc Gill, 8 avril).

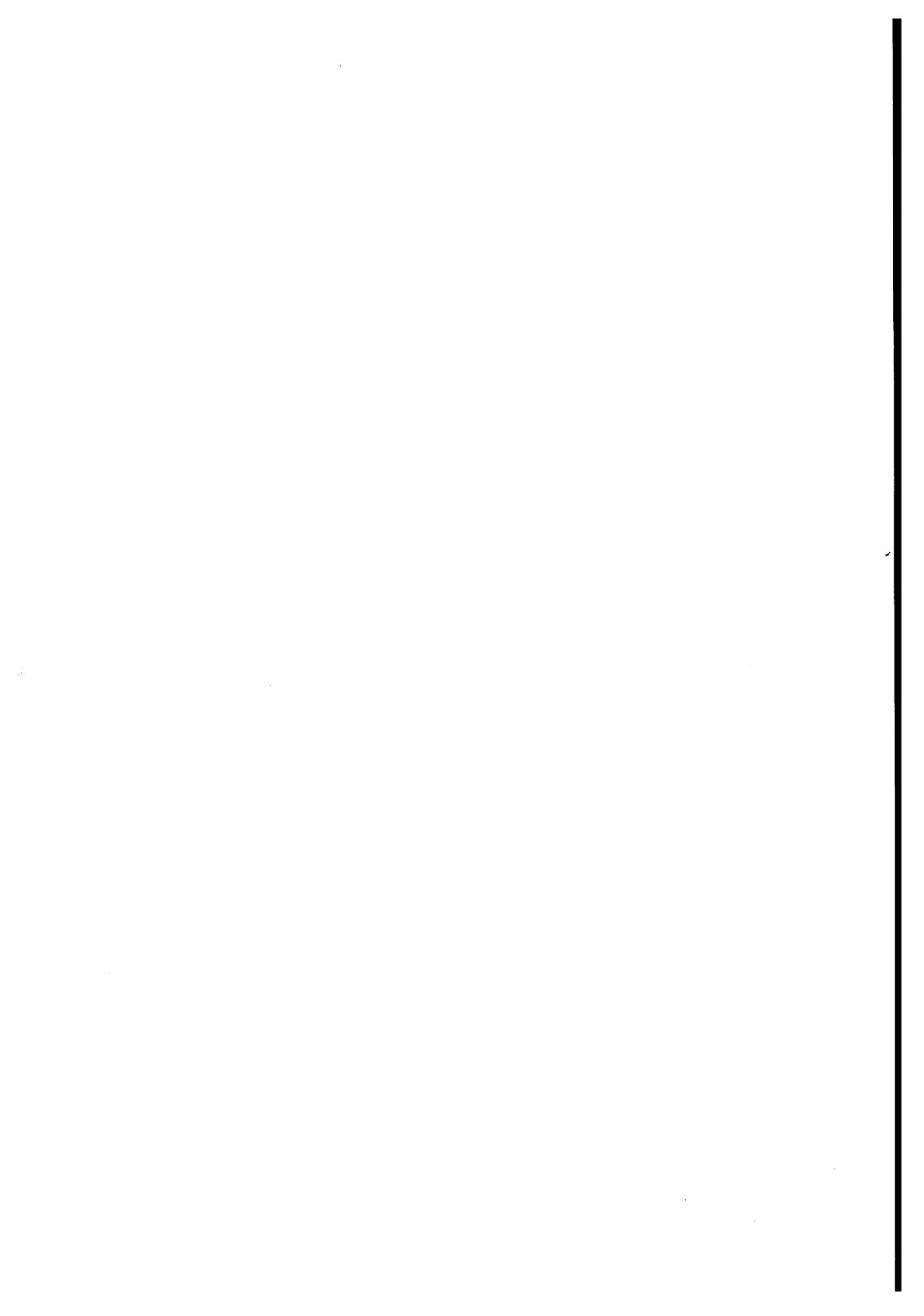
- (2) *Lorsqu'il est venu au Canada, en juillet 1944, le Général de Gaulle n'était encore que le chef du G.P.R.F.. Il reviendra, comme chef de l'Etat, en avril 1960.*
- (3) *Numéro du 6 avril 1951. Henry MHUN souligne que la visite du Président Auriol n'est pas un geste isolé. Il écrit : "l'époque n'est pas si lointaine où les hommes d'Etat français qui se rendaient à Washington ne prenaient pas le chemin d'Ottawa. Mais les temps ont changé et successivement MM. Robert Schuman, Jules Moch et René Pleven ont récemment rendu visite à la capitale canadienne, après un séjour aux Etats-Unis."*
- (4) *On peut suivre pas à pas le Président dans ses déplacements grâce à deux brochures qui ont été consacrées à son voyage, l'une par les services officiels français, **Voyage de M. Le Président de la République et de Madame Vincent Auriol, aux Etats-Unis d'Amérique et au Canada, Paris, Imprimerie des Journaux Officiels, s.d., p. 118,** l'autre par les services officiels américains, **DOCUMENTS HISTORIQUES, Une narration de la visite de M. Vincent Auriol, Président de la République Française aux Etats-Unis d'Amérique et au Dominion du Canada, 1951, p. 170.** Cette deuxième brochure comporte de nombreuses illustrations.*
- (5) *8 avril.*
- (6) *Discours de Toronto.*
- (7) *Ottawa, discours au Parlement.*
- (8) *Discours de Toronto.*
- (9) *Ottawa, discours au Parlement.*
- (10) *Discours de Québec.*
- (11) *Discours de Québec.*
- (12) *Discours de Québec.*
- (13) *Discours à la communauté française et aux personnalités montréalaises.*

- (14) *Discours à l'Université Laval.*
- (15) *Discours de Québec.*
- (16) *Ottawa, discours au Parlement.*
- (17) *Discours de Québec.*
- (18) *Discours à la communauté française . . . Montréal.*
- (19) *Ottawa, discours au Parlement.*
- (20) *Ottawa, discours à la réception du Premier Ministre : "Nous accordons tout notre appui aux idées généreuses d'unité européenne dont M. Schuman s'est fait le champion et qu'il développe avec vision et constance".*
- (21) *Montréal, discours à la communauté française.*
- (22) **Journal du Septennat**, Tome V, 1951, p. 771. Paris, A. Colin, 1975, Introduction et notes de Laurent THEIS, Page 175.
- (23) *Ottawa, discours au Parlement.*
- (24) *Ottawa, réception du Premier Ministre.*
- (25) *Ottawa, discours au Parlement.*
- (26) *Ottawa, discours au déjeuner du Gouverneur Général.*
- (27) *Ottawa, discours au Parlement.*
- (28) *Ottawa, réception du Premier Ministre.*
- (29) *Ottawa, réception du Premier Ministre.*
- (30) *Montréal, Université Mc Gill.*
- (31) *Montréal, réception de l'Orateur du Sénat.*
- (32) *Montréal, discours à la communauté française.*
- (33) *Montréal, réception de l'Orateur du Sénat.*
- (34) *Ottawa, réception du Premier Ministre.*
- (35) *Discours de Toronto.*

- (36) *Ottawa, discours au Parlement.*
- (37) *Ottawa, réception du Premier Ministre.*
- (38) *Québec, discours du Recteur de l'Université.*
- (39) *Québec, réception du Gouvernement provincial.*
- (40) *Sermon à la Cathédrale de Québec.*
- (41) *Ottawa, discours au Parlement.*
- (42) *Ottawa, réception du Premier Ministre.*
- (43) **Journal du Septennat**, 11 avril 1951.
- (44) **Journal du Septennat**, 18 avril 1951.
- (45) **Le Monde**, 14 janvier 1951.
- (46) J. SCHWOEBEL, **Le Monde**, 14 janvier 1951.
- (47) Vincent Auriol écrit : "Il me paraît que ce n'est pas l'armée européenne qu'on organise, mais plutôt une armée allemande."
Journal du Septennat, 18 janvier 1951. Ou encore : "Moi, personnellement, je suis très net, je ne signerai pas un document portant le réarmement de l'Allemagne, je ne veux pas avoir la responsabilité d'une catastrophe mondiale". **Journal du Septennat** 6 août 1951.
- (48) **Journal du Septennat**, 12 janvier 1951.
- (49) **Journal du Septennat**, 18 janvier 1951.
- (50) H. MHUN écrit dans **Le Monde** du 14 janvier : "à l'exception d'une petite minorité nationaliste québécoise, il n'existe même pas, au Canada, de mouvement isolationiste, comme aux Etats-Unis."
- (51) M. FERRO, **Le Monde**, 8 avril 1951.
- (52) **Journal du Septennat**, 18 Avril 1951.
- (53) **Journal du Septennat**, 18 avril 1951.
- (54) **Journal du Septennat**, 18 avril 1951.

- (55) **Journal du Septennat**, 18 avril 1951.
- (56) *Communiqué municipal dans Le Devoir*, 5 avril 1951.
- (57) *Montréal, discours à la communauté française.*
- (58) **Le Monde**, 11 avril 1951.
- (59) **Journal du Septennat**, 18 avril 1951.
- (60) **Journal du Septennat**, 18 avril 1951.
- (61) *Reproduit par Le Devoir*, 13 avril 1951.
- (62) **Le Monde**, 6 avril 1951.
- (63) **Une narration de la visite etc . . .**
- (64) **Une narration de la visite etc . . .**
- (65) **Le Devoir**, 7 avril 1951.
- (66) **Le Devoir**, 18 avril 1951.
- (67) **S. GUILLAUME, Les Québécois et la vie politique française, 1914 - 1969, parenté et dissemblances, Th. de 3e cycle, Multig. . Bordeaux, 1976, 292 p.**
- (68) 4 avril 1951.
- (69) **Le Devoir**, 9 avril 1951.
- (70) *Reproduit dans Le Devoir*, 17 avril 1951.
- (71) **Journal du Septennat**, 13 janvier 1951.
- (72) **Le Devoir**, 20 janvier 1951.
- (73) **Le Monde**, 10 avril 1951.
- (74) *Discours du 1er août 1940. Discours et Messages, Pendant la guerre 1940-1946, Livre de poche, p. 22.*
- (75) *Discours du 11 juillet 1944. Discours et Messages, Pendant la guerre, 1940-1946, Livre de poche, p. 449.*
- (76) **Mémoires de Guerre, L'Unité, Tome 2, Livre de poche, p. 296.**

- (77) **Mémoires de Guerre, L'Unité, Tome 2, Livre de poche, p. 296.**
- (78) *Discours du 16 avril 1960. Discours et Messages, avec le Renouveau, 1958-1962, Livre de poche, p. 199.*
- (79) **Mémoires d'Espoir, le renouveau, Livre de poche, p. 302.**
- (80) *qui est le conservateur anglophone de l'Ouest, DIEFENBAKER.*
- (81) *Ce dernier texte, qui ne transcrit pas un entretien avec Diefenbaker perd beaucoup de son caractère prémonitoire lorsque l'on sait qu'il a été écrit après 1967.*
- (82) **Discours et Messages, Vers le terme, 1966-1969, Livre de poche, p. 220.**
- (83) *Ce sont là des éléments d'information extrêmement importants qui se sont dégagés du débat organisé le 12 février 1977 par l'INSTITUT CHARLES DE GAULLE, autour du thème "Vive le Québec libre !, une intuition ou une politique".*



LE PARTI QUEBÉCOIS : A PARTY-MOVEMENT

par Howard L. SINGER

The **Parti Québécois** (PQ) is a social movement which is presently manifested as a political party. One must make this classification if one is to properly understand this "party-movement" and contemporary Quebec politics ; a task which has become particularly important since the Quebec general elections of November 1976 when the PQ, which is dedicated to the independence of Quebec, won control of the Quebec parliament in a landslide victory. Not only does one gain historical perspective by classifying the PQ in this manner but also an increased analytical capacity since a political party which is the spearhead of a social movement is an entirely different type of political structure from a "pure" political party with correspondingly different types of behavioral patterns. Social movements intend to perform sweeping political and social change. Political parties, on the other hand, intend to win elections and control of the government. Although movements sometimes take the form of political parties and may act as political parties in the electoral arena, the winning of elections is clearly secondary to their aim of performing significant social change (1).

The wide goals of the PQ, as accepted by the delegates to its national congresses, are the best indication that the PQ is not simply a political party but a social movement as well. The major goal of most members and leaders of the PQ is the independence of Quebec. For most **péquistes** this is the starting point from which all else follows. They feel that only through independence can an "island" of five million Francophones on an Anglophone continent properly safeguard and develop its own distinctive Québécois culture and its essential element, the French language. They are well aware that according to demographic data, the percentage of the Francophone portion of the province is steadily decreasing. They also witness for themselves that the province's major city, Montreal, is losing its French character and increasingly becoming a polyglot city with Italian, Greek, and other minority sections. They are both angered and frightened when they meet Canadians from other provinces with French names but who do not know a word of French. The word "Louisiana" is a magic word in the Quebec political culture ; they don't want to have the same fate. It is thus not surprising to find listed as the first objective in the official party program of the

Parti Québécois the following : "Achieve the political sovereignty of Quebec by democratic means and propose to Canada a mutually advantageous economic association" (2).

A second fundamental goal of the PQ is a just distribution of the wealth of the collectivity. This goal was first clearly promoted in a 1972 watershed manifesto of the party executive council entitled **Quand nous serons vraiment chez nous** which was intended to considerably expand the social and economic goals of the party (3). The authors explain that the inequality of profit and success is not close to disappearing among men, but they feel that in an independent Quebec they could at least change the structures which congeal changes. Following the lead of their party's executive council as expressed in this manifesto, the delegates to the party's fourth national congress passed the following resolution which clearly made this goal part of the official party program : "Seek the establishment of a social justice based on a just distribution of the wealth and the complete elimination of poverty" (4).

The third major goal of the PQ is an improved participation of the citizen in both the economic and political life of the nation. In their manifesto the executive council proposed a situation in which one would strive to give all men the opportunity of knowing a fruitful and satisfying life by assuming a fuller role in the society's decision-making process. More specifically the authors suggested that collective forms of organization should be favored in order to assure the participation of the workers in economic decision-making. With respect to improving the participation of the individual in the political life of the new nation, it suggested a massive decentralisation of governmental institutions in order to bring government closer to the citizen. These and other related suggestions were accepted into the party program by the PQ's fourth national congress.

In addition to its broad goals, another indication that the PQ is a party-movement rather than a pure political party is the belief of the party militants that the PQ is much more than a political party. They consider that they are working for a cause or ideal which makes the PQ vastly different from the "old parties" in Quebec. No one has ever made an empirical study of this phenomenon by means of public opinion polls or survey research but this becomes evident when talking with PQ militants and when attending PQ meetings.

There is a certain excitement and electricity in the air at PQ gatherings which contrasts with the drab, official atmosphere of the meetings of other political parties. This is especially evident when one of the

heroes of the movement such as party president (and now Quebec Prime Minister) René Lévesque enters the auditorium. As one French-Canadian journalist tried to explain this phenomenon several years ago, their enthusiasm is due to the fact that for PQ militants, Lévesque "does not only represent a potential prime minister but the defender of a dream as well" (5).

This sentiment that they are members of both a party and a movement is also shared by the party leaders as implied or stated in their declarations and writings. Nevertheless I specifically asked René Lévesque his thoughts on this matter in March 1976. Is the **Parti Québécois** of which he is the principal founder and the only president in its history at the same time a political party in that it wants to take power and a social movement in that it wants to perform change? His answer was unequivocal :

Yes, it's true. The only thing that I work at as much as I can with others is that the social movement has to be subordinated to the political party or else we get nowhere. In other words, don't forget you're a social movement. You want change. You want even profound changes. But the way to implement them is to bring the party to power not just to be half one half the other all the time (6).

Still another indication that the PQ is a social movement is the extreme diversity of its adherents who are held together by the general goal of independence. The PQ was born when the **Mouvement Souveraineté-Association** "merged" with the **Ralliement National** (in reality the former organization absorbed the latter) in October 1968. This was followed by the dissolution of a third separatist organization two weeks later, the **Rassemblement pour l'Indépendance Nationale**, which instructed its members to join the new PQ. Each of these three organizations had vastly different types of members. The **Mouvement Souveraineté-Association** was a moderate social democratic group consisting largely of former members and cadres of the **Parti Libéral du Québec** who followed their hero René Lévesque out of that pro-federalist party in October 1967, three months after the visit to Quebec of General De Gaulle. The **Ralliement National** was a populist reactionary group. The **Rassemblement pour l'Indépendance Nationale** changed its ideological stance several times during its eight year existence between 1960 and 1968 but it could be classified as a left-wing organization tainted by the aroma of violence at the time of its dissolution. Why would the militants and leaders of the **Ralliement National**

and the **Rassemblement pour l'Indépendance Nationale** sacrifice their organizations and leadership positions to the benefit of the PQ ? For the same reason that radical right elements who want to return Quebec to the period when the province was controlled by the powerful Quebec Catholic Church as well as radical left elements who would like to institute a "People's Republic of Quebec" militate within the ranks of the same social democratic party : because the goal of independence is so basic that for the moment it overrides all other differences.

The predominance of the goal of independence was especially made clear to me in early 1976 when I conducted interviews with the three most important Quebec separatist leaders preceding René Lévesque : Raymond Barbeau, Marcel Chaput, and Pierre Bourgault. Barbeau's name is unfamiliar to the general Quebec population but if there is any one individual to whom the title "the father of the modern Quebec separatist movement" could be designated, it's Barbeau. He almost single-handedly resurrected separatism as a serious topic of discussion in the late 1950's and early 1960's by utilizing an organization which he founded, the **Alliance Laurentienne**, as a center of successful propaganda activities. Chaput carried on Barbeau's initial success by using the **Rassemblement pour l'Indépendance Nationale** and his short-lived **Parti Républicain du Québec** as propaganda bases from which he helped transform the separatist issue from a simple topic of discussion to one of the most discussed and critical issues of Quebec politics. Bourgault continued the propaganda activities of his two predecessors throughout the mid- and late 1960's while president of the **Rassemblement pour l'Indépendance Nationale**. He also laid the groundwork for the more distant future by entering candidates from this organization in the 1966 Quebec general elections, thereby creating separatist electoral structures and giving separatists electoral experience.

All three of these leaders par excellence of the Quebec separatist movement expressed to me their severe discontent with the PQ. Not only do they have their respective ideological, strategic, and tactical differences with the PQ (all three are especially angered by the PQ pledge to hold a referendum before declaring independence), but they also feel personally affronted by the PQ leadership which they feel wants to keep them in the background regardless of their past personal sacrifices and accomplishments. Yet all three are supporters of the PQ in varying degrees because they know very well that they simply don't have the choice. If they want to see the goal to which they dedicated their lives accomplished, they must let the polished politicians, public relations

specialists, and other "newcomers" to the movement take over ; and they are resigned to accept any policy or personal difference in the process. Chaput directly stated the case on behalf of himself and other veteran separatists :

What do you want that we do, found another party ? No, obviously we can't found another party. You see, that which makes the strength of René Lévesque, it's this, one must never forget it : He says to himself the following : "The old independentists, they're going to vote for me no matter what I do to them". Unfortunately, he's right. Regardless of all that he does with respect to us, the only thing we can do is not to vote at all. But then one realizes that after all the years that we are independentists, we want to vote for the cause of independence (7).

We have noted above that among the disparate adherence to the PQ who are held together by the common goal of independence one finds elements of the radical right and left. Does their presence (which is not major) make the PQ a party prone to violence ? The answer is clear : No. The unfounded charge of violence, direct or implied, is a fear tactic used by opponents of the independentist movement in order to scare the Quebec population away from supporting the PQ. For example the late Réal Caouette, one of the best known names in post-World War II Quebec politics, once made the following charge during a Quebec election campaign : "If you don't want a bloody revolution in Quebec, don't go and vote for the PQ. Vote for your future, not for socialism, communism, revolution or blood in the streets of Quebec" (8). However the PQ leadership is very well aware that violence is the worst possible strategy for a political party to take and keep power and they are uncompromising in their rejection of this method. For example, the PQ leadership severely vilified the **Front de Libération du Québec** (FLQ) and its violent activities from the beginning of the "October Crisis" of 1970 during which the Quebec Minister of Labor and Immigration, Pierre Laporte, was kidnapped and eventually assassinated. Similarly, in October 1971 the PQ executive council voted at the last minute that the PQ would abstain from participating in a labor-organized demonstration in support of the striking workers of the Montreal newspaper, **La Presse**, since there were strong indications (which later proved to be correct) that the demonstration would result in violence.

If the radical elements want to militate within the PQ, they

must do it on the PQ terms--peacefully. And they have. The most prominent example of this occurred in December 1971 when Pierre Vallières, the most important theoretician ever produced by the **Front de Libération du Québec**, surprisingly announced his disavowal of the FLQ and violent action, his intention to join the PQ, and his request that all FLQ members and sympathizers follow his lead. Vallières, who was living underground at the time, made known his decision by sending a letter and a manuscript of a chapter from his new book (9) to Claude Ryan, the editor of the Montreal daily **Le Devoir**. In this work, Vallières argues that the action of the FLQ, as exemplified in the October 1970 crisis, has become a pretext and occasion for the regime to crush the genuine forces of liberation : the PQ, the unions, and citizens' committees. In these circumstances it is against the interest of the Quebec people for the FLQ to continue its violent activities. It has to choose between scuttling itself or unintentionally aiding the strategy of the present regime ; the former is the only valid choice. Surely the PQ leadership would have preferred that Vallières had never joined their organization since, regardless of his change in thinking over the years, he will always be remembered as a former FLQ leader and the author of the pro-violence classic, **Nègres blancs d'Amérique** (10). But they did not refuse his membership once he renounced violence. Thus the independentists of the radical right and left can differ with the moderate social democratic goals of the official party program and still militate within the party. They cannot differ, however, with the PQ rejection of violence.

The victory of the party in the November 1976 election was also a victory of the movement. After all, the groundwork for the victory was laid by independentists since the late 1950's, over a decade before the very existence of the PQ. Furthermore, the party was aided by the electoral work of a flood of young members dedicated to the ideal of the movement. However being a party-movement also has one overwhelming disadvantage which has hurt this particular party-movement in the past and is likely to play havoc in the future : the tensions between the demands of the party and the ethic of the movement. Lévesque made this clear with respect to the PQ in the quote above when he admitted that he has to spend considerable time dealing with this problem with PQ militants.

The most clear-cut case where this tension has disrupted the PQ during its short history was over the question of whether to include in the party program a pledge to hold and abide by a referendum on independence a couple of years after the PQ is elected to power.

This project was almost the single-handed work of Claude Morin, a member of the PQ executive council and since the PQ electoral victory the Quebec Minister of Inter-Governmental Affairs. Morin strived for several years to convince his party's strategists and militants that for the PQ to win power, it was imperative to dissociate in the minds of the voters the accession to power of the PQ and the proclamation of independence, a subject which was not clearly defined in the PQ program. Morin finally had his way when the resolution pledging a referendum was accepted into the party program by the delegates to the PQ's fifth national congress in November 1974. However the issue caused a serious dispute in the party which has still not healed (A dispute which ironically might have aided the PQ at the last elections since each time those **péquistes** who opposed the referendum resolution attacked it, they also reinforced in the public's mind the moderation of the party program). This dispute really involved the proper balance between the "party" and "movement" aspects of the PQ. Those members who wanted to stress the "party" aspect demanded that such a resolution be passed since this would make the party more electorally attractive. Those members who wanted to stress the "movement" aspect urged that the resolution be rejected since they did not want to be in the frustrating position whereby the party takes and perhaps keeps power without achieving the primary goal of the movement, independence. In trying to explain and predict the behavior of the PQ now that it has taken power, one should take into consideration the tension between the demands of the party and the ethic of the movement in the various manifestations which it might take in the future.

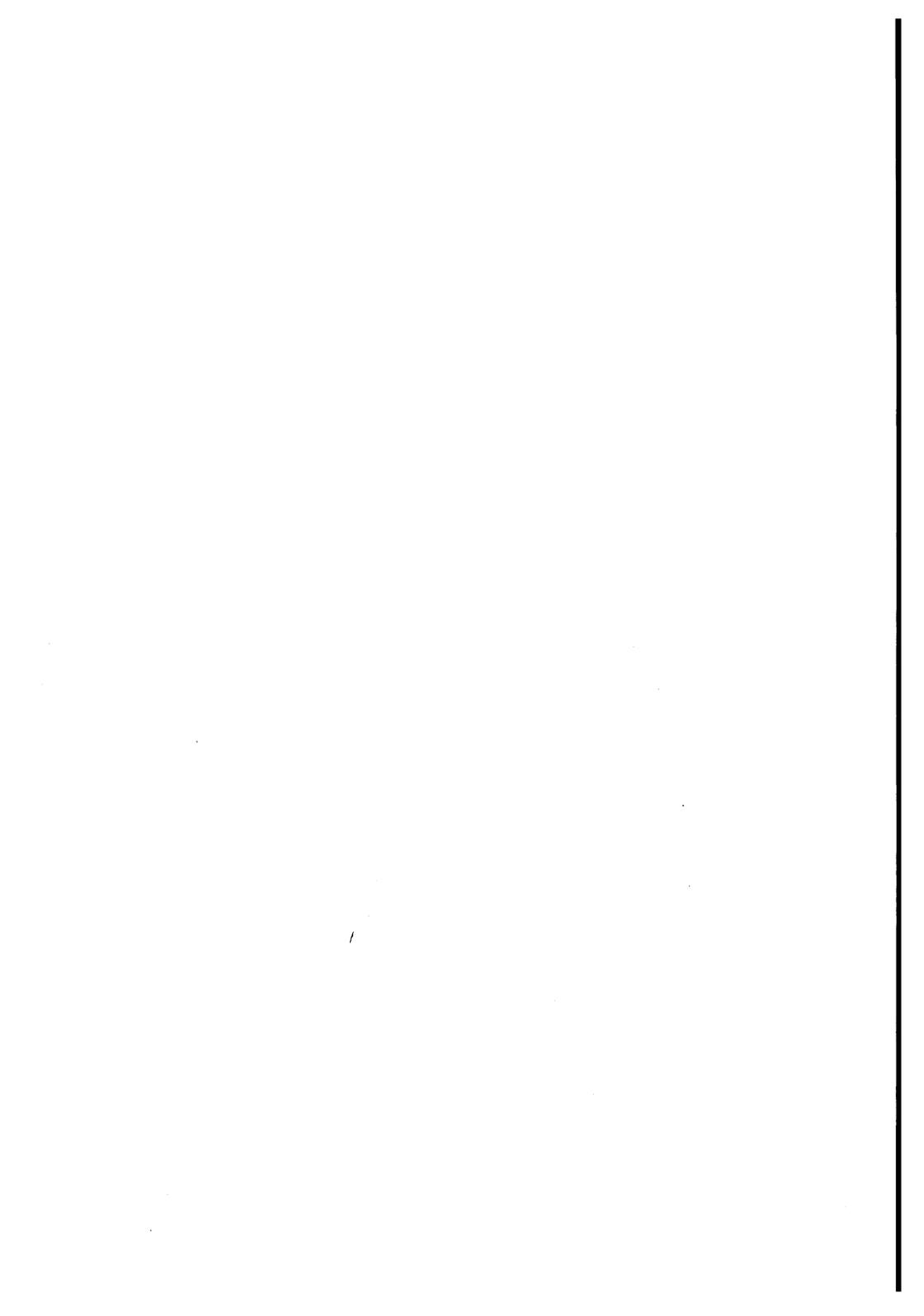
By classifying the PQ as a political party which is the manifestation of a social movement not only does one better understand the behavior of this organization, but comparison with movements in other political systems becomes more appropriate. For example, at the level of **separatist** movement one can not make a valid comparison between the Quebec separatist movement and the French regional movements, such as those in Brittany and Corsica, because the French movements are not separatist, regardless of the vocabulary of some of the organizations. At the level of **social** movement, such a comparison becomes possible since both the Quebec and French movements are not restricted to their particular systems but rather constitute an international phenomenon: ethnic group social movements within ethnically heterogeneous states. In fact the comparison between the Quebec and French ethnic movements is more appropriate than between many other political systems because both the

Canadian and French states condone non-violent dissent (11). Interestingly enough, in both systems the movements have taken an open, non-violent form (e.g., the **Parti Québécois**, the **Union Démocratique Bretonne**, and the **Association des Patriotes Corses**) and a clandestine, violent form (e.g., the **Front de Libération du Québec**, the **Front de Libération de Bretagne**, and the **Front National de Libération de la Corse**). In those states where dissent is completely prohibited the movement must remain underground and take the form of a secret society as exemplified by the Basque and Catalan movements under Franco Spain.

NOTES

- (1) *The best conceptual study distinguishing social movements from political parties remains Rudolf Heberle, **Social Movements : An Introduction to Political Sociology**, New York : Appleton-Century-Crofts, 1951.*
- (2) *Le Parti Québécois, "Le Programme, l'Action politique, Les Statuts et Règlements ; édition 1975", p. 5.*
- (3) *Le Parti Québécois, **Quand nous serons vraiment chez nous**, Montreal : Éditions du Parti Québécois, 1973. For the context under which this crucial document was written, see my "Internal Conflits within the **Parti Québécois**", *Dalhousie Review*, forthcoming.*
- (4) *Le Parti Québécois, "Le Programme, l'Action politique, Les Statuts et Règlements ; édition 1973", p. 17.*
- (5) *Gérald Le Blanc, "C'est en la chiffrant . . . que le PQ a voulu désamorcer son option", "Le Devoir", 27 octobre 1973, p. 2.*
- (6) *Interview with René Lévesque, Montréal, March 1, 1976.*
- (7) *Interview with Marcel Chaput, Montréal, March 10, 1976.*
- (8) *Quoted in François Aubin, **René Lévesque : tel quel**, Montréal : Editions du Boréal Express, 1973, p. 154.*

- (9) *The book was later published. See Pierre Vallières, **L'Urgence de choisir**, Montreal : Editions Parti-pris, 1971 .*
- (10) *Vallières, **Nègres blancs d'Amérique**, Montreal : Editions Parti-pris, 1968.*
- (11) *For the influence of the type of regime upon the form which dissent takes within a system, see especially Robert A. Dahl, **Political Opposition in Western Democracies**, New Haven : Yale University Press, 1966, chap. 11.*



Notes de lecture : A BALANCING ACT OF RELATIVITY

John Buell. **Playground**. New York : Farrar, Straus and Giroux, 1976, 247p.

Not often, unfortunately, does the reader of contemporary Canadian fiction centered on the wilderness succeed in avoiding either a narcissistic plunge into painfully transparent efforts at a mythopoetic vision making a virtue of nescience (with the appropriate learned analogues of Blake, Jung and Kierkegaard), or a redundant description of the face of nature in words worn thin. The author of **The Pyx, Four Days**, and **The Shrewsdale Exit** presents us in **Playground** with a notable and welcome exception. A wittily-conceived and well-expressed tale refreshing in its uncommon common sense and knowledge of facts both surface and subsurface, **Playground** is a distinctive ironic speculation on a perennial theme of modern fiction : the enlightenment of a protagonist in a boundless playground of paradox, an element of endless irony which, quite logically, does not spare the ironic imagination itself.

The essential paradox of **Playground** is perhaps best described in terms of conflicting yet mutually-defining systems of logic governing time, space, and the actions of men as actors and spectators bound to play their parts in those systems -- notions of no little significance for the protagonist, Spence Morison, a wealthy resident of Baie d'Urfé in his late 40's, lost in the jungle of central Québec. Morison departs late in June, bound for Chibougamau (ironically like Columbus) aboard a Chrysler station wagon loaded with holiday technology. From there, he plans to pilot a Cessna to Lac des Grises, 80 miles ⁵⁰ north of due west of Chibougamau, there to establish (so he thinks) a simulated playground for himself and the three companions later to join him. As one seeking to escape "the binding logic of wheel and pavement and clock" (p. 9), he is proud of his efficiency, manifested in his cargo and his piloting according to a precisely-plotted course -- an irony to which he is both blind and perceptive. Dispensing with philosophy ("You shouldn't make problems out of everything. That's for philosophers", p. 9), he decides on impulse to break the logic of the wheel and clock and to play the free-wheeling tourist. Willfully making a virtue of unreason ("no reason for it", p. 11), marked by a growing subjectivity, he passes near the "Portes de l'Enfer" (p. 10), to drive in the wilderness of Chibougamau Park like a madman dreaming he is a boy dreaming he is a pilot of a

spaceship. Following a meditation in a Chibougamau bar on the ironies of role-playing in civilization (his ironic vision betrays him into seeing himself as a spectator only, as he continues to perform as a wealthy sportsman), he becomes a drunken tourist in referent-free space ("It's no map up there, let me tell you", p. 22), where he decides, again on impulse, to abandon his course to Lac des Grises and to take a scenic tour north to Lake Mistassini -- a decision lacking the logic which would allow his rescuers to divine his probable location in the event of his being marooned ("They can't reconstruct my actions, they weren't logical", p. 132). By chance, a storm forces Morison to attempt an emergency landing on the return flight from Lake Mistassini to Lac des Grises. Striking submerged rocks, his craft sinks, abandoning Morison in an unknown governed by a logic which will require him "to see things from each new angle of vision" (p. 51).

His initial contact with the wilderness immerses him in a profound element of irony, where he immediately must learn the truth of swimming, dreaming, playing and living : "you stay up by staying down" (p. 38). Struggling to retain self-control and to avoid "engulfment" (p. 41) a mile or so from shore, he enters a cycle of sinking and surfacing, a cycle which lands him on a beach of gravel "ancient as the moon" (p. 48). Now marooned in space, he comes to learn that the wilderness both is and is not a playground. He learns that he must play the wheel of logic (using his watch as a compass), a game which also requires a knowledge of the cyclic logic of nature : darkness cancelling out light and light darkness. The cycle of the watch must be read as a mirror-image of the duration of endless time, which image allows Morison to fashion the illusion of referents in space : North is "a balancing act of relativity" (p. 63). "In the bush you go by time, not miles", as Morison speculates (p. 86). He must also play clock-logic to maintain self-control and must at once foster and dispel illusions with the "amulet" (p. 46) on his wrist ; to dispel the fatal illusion of a quick rescue, and to foster the life-giving illusion and, as it turns out, the truth, of hope. Reality in the bush is "an unchanging present" (p. 186) providing no bearings to man ; but, ironically, as perceived within, reality is chronological time and the bearings which that time, married to the cycle of nature governed by the sun, makes possible : "Only direction gave meaning to the wilderness" (p. 168). While becoming enlightened as to the endless vagaries and precisions of nature, in which "realities . . . cancel realities" (p. 60), he develops an indispensable oblique night-vision allowing him to perceive the irony of playgrounds : while they are "an imaginary

geometry" (p. 179), like a football field, used to create "the illusion of control" (p. 104), they are also the truth, the knowledge of which is essential to his survival: "Necessity made the absurd practical" (p. 169). The balancing act of relativity, in short, is made possible only by a fixed point of reference. Thus, while nature is a playground of boundless irony, it has no mercy on tourists feigning linear logic so that they may play at working in the bush. "Nature doesn't recognize holidays" (p. 52). Morison, as one who comes to know that when "thoughts . . . become feelings" it is "a time for mistakes" (p. 205), suspends his ironic vision in crises, to sustain the necessary truth and illusion of self-possession. Since "the playground has no manager" (p. 195), one must strive to work hard to retain one's bearings, though "every bearing is wrong" (P. 212).

And yet, the insight of this plain sense of nature (like the wilderness, Morison "was a center, everywhere, in fact centers, an infinity of them", p. 180) provides him with a truth veiled from those who have never actually been lost in the hell of a wilderness: that the play both is and is not the thing. Morison has come to know something of his roles, a knowledge tempered by an awareness (as experience, not merely as spectacle, as for students of "made-up aesthetics", p. 54) that his role of the efficient man is both a saving truth and a deception. While "certitude was unsuspected treachery" (p. 180), "the certitudes were tangible" (p. 221). The logic of this insight is a gift of nature and chance, and a payment of calculation. It is made possible in this "coded fiction" (p. 209) by Morison's initial loss of self-possession; and his survival by chance ("the very logic of it frightened him", p. 183) is made possible only by his calculation of time as a compass and by the sanity for which the watch provides an analogue. Like "an actor in control" (p. 116), Morison finally learns the truth of his role-playing and of the cyclic logic governed by and governing him. His early perception of the game of charting his position -- "A game. It was too artificial" (p. 114) -- tells but half the tale. The ironic relation of artifice and nature does not obviate sense: "Nobody" entered the wilderness "with nothing willingly, it was pointless, it would take a great deal of experience, and if you had that much experience you'd know enough not to try it" (p. 87). With but one's self as a point of reference, one is lost -- a point which might serve as a healthy admonition to writers and critics fond of narcissicism and quick to divest themselves of the cloth and baggage of civilization, without which, as even Carlyle acknowledges in *Sartor Resartus*, "mankind would sink to endless depths". In the world of

Playground, the logic of wheel and pavement and clock is not without some virtue : with chance, it is instrumental in allowing the wanderer's return from a hellish and enlightening odyssey : "I've . . . come to know . . . things" (p. 246). As a crewman on "spaceship earth" (pp. 63, **passim**) , Morison concludes that "clock and calendar were fantasies compared to his awareness" (p. 213) ; and he knows that it is good to be home : ". . . only purpose and destination made it tolerable" (p. 40).

C.R. LA BOSSIERE.

ÉTUDES CANADIENNES / CANADIAN STUDIES

L'Association Française d'Études Canadiennes diffuse **ETUDES CANADIENNES/CANADIAN STUDIES**, à raison de deux numéros par an (parution juin et décembre).

Cette publication accueille toute étude intéressant le Canada et rend compte des activités de l'Association. Les textes doivent être envoyés à M. Pierre SPRIET, Section d'Anglais, Université de Bordeaux 3, 33405 Talence Cedex. ou à M. Régis DURAND, 18, rue Beccaria, 75012 Paris.

Prix des anciens numéros :

N^o 1 FRANCE : 20 Frs — ÉTRANGER : 25 Frs

N^o 2 FRANCE : 25 Frs — ÉTRANGER : 25 Frs

N^o 3 FRANCE : 25 Frs — ÉTRANGER : 25 Frs

Pour se les procurer, écrire au siège social de l'AFEC ou à J.M. LACROIX
6 rue Racine, 33170 Gradignan.